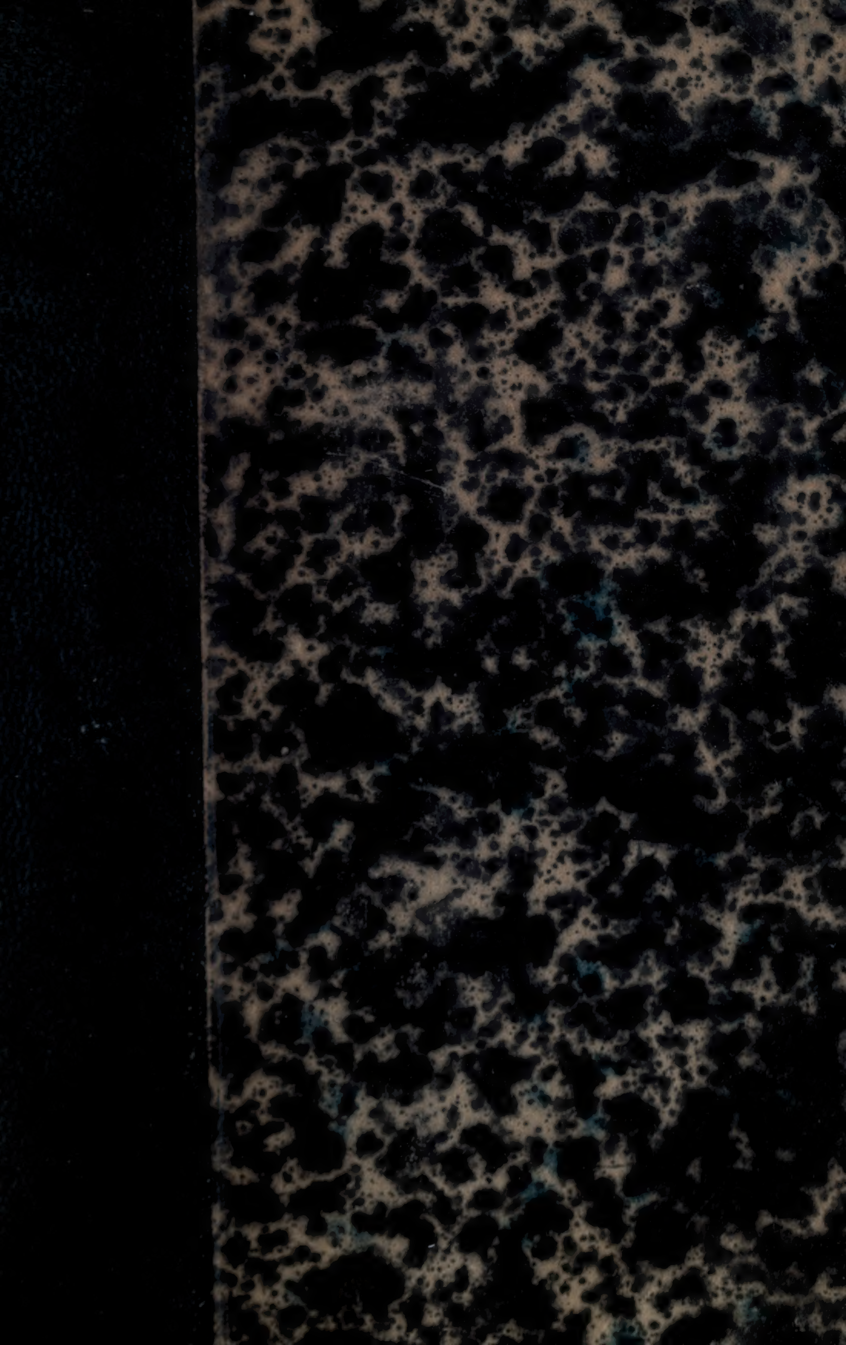






LA MÈRE DE NAPOLÉON



Letizia-Ramolino Buonaparte.

C. DE TSCHUDI

LA MÈRE DE NAPOLÉON

(Letizia-Ramolino Buonaparte)

D'après les mémoires et les correspondances du temps et des documents inédits tirés des Archives de l'État

Avec 22 illustrations

PARIS
FONTEMOING & Cie, ÉDITEURS
4, rue Le Goff (Ve)
1910



PRÉFACE

La plupart des écrits concernant Napoléon parlent peu de sa mère. Bien qu'elle fût loin d'être une femme ordinaire, elle n'a pas laissé de trace dans l'histoire. A peine est-elle nommée dans les livres qui traitent du consulat et de l'empire. Même le célèbre ouvrage de Thiers, en vingt volumes, ne contient guère qu'une page sur Letizia ; et sans la gloire éclatante de l'empereur, son nom serait sans doute tombé dans l'oubli.

C'est principalement au témoignage du fils qu'il faut avoir recours pour connaître la mère. Dans l'ivresse de son triomphe il ne l'appréciait pas à sa juste valeur, mais à l'heure de l'adversité il comprit ce qu'il lui devait Par son courage, ses vertus domestiques, son attachement à l'île natale, par son dévouement pour ses enfants, sa modestie au milieu des grandeurs et son inaltérable résignation dans les cruelles épreuves que lui imposa la Providence, elle mérite une place d'honneur parmi les femmes de cette époque. « Jamais », dit la duchesse d'Abrantès, « son courage ne s'est démenti ; jamais il ne l'a abandonnée, même dans les plus terribles revers. Madame Bonaparte est la femme la plus remarquable que j'aie connue, par sa force d'âme dans le malheur et

par la réserve digne et pleine de tact avec laquelle elle supporta, pendant près de vingt ans, sa profonde douleur. »

L'histoire montre que presque tous les grands hommes ont eu une mère de valeur. La plupart ont dû à l'influence maternelle une partie de leur génie, de leurs vertus et de leur célébrité. Napoléon lui-même a reconnu l'influence que sa mère a exercée sur lui.

Michelet a eu tort de dire que « tous ses rêves semblaient réalisés en la personne de son fils » ; car Letizia n'était point une rêveuse. Il ne faut pas non plus, comme Stendhal, la comparer à une Cornélie ou à une Porcia. La mère de Napoléon ne doit, d'ailleurs, être comparée à personne ; elle ne ressemble qu'à elle-même.

Pour évoquer sa personnalité, j'ai puisé dans de nombreuses sources. On trouvera plus loin la liste des principaux ouvrages qui m'ont servi. Parmi ceux-ci je tiens à signaler spécialement l'excellent livre du baron Larrey. En outre, grâce à une intelligente et aimable direction, qui a facilité mon travail, j'ai trouvé dans les Archives nationales des documents précieux pour mon étude.

J'ai tâché de faire connaître à mes lecteurs la vraie individualité de Letizia. Peu de femmes, selon moi, ont été aussi exemptes d'hypocrisie et de vanterie que la mère de Napoléon. Il n'y a rien à ajouter, rien à changer à cette figure historique.

C. DE TSCHUDI.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE

DES

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

GALETTI : Histoire illustrée de la Corse.
LÉONARD DE SAINT-GERMAIN : Itinéraire de la Corse.
TRANCHANT et LADIMIR : Les femmes militaires.
JEAN DE LA ROCCA : La Corse et son avenir.
BEAUTERNE : L'enfance de Napoléon.
MASSON : Napoléon et sa famille. Vol. I et II.
NISICA : Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon.
LESCURE : Les mères illustres.
ELIAS REGNAULT : Histoire de Napoléon.
TURQUAN : Les sœurs de Napoléon.
Mémoires de Napoléon Bonaparte.
Correspondance de Napoléon Ier.
Mémoires du roi Joseph.
Lucien Bonaparte et ses mémoires.
Mémoires et correspondance du roi Jérôme.
Correspondance de la reine Catherine.
Mémoires de la duchesse d'Abrantès.
MIOT DE MELITO : Souvenirs du premier empire.
BARON LARREY : Madame Mère. Vol. I et II.
L'ABBÉ LIONNET : Histoire du cardinal Fesch.
HENRI HOUSSAYE : 1814.

Méneval : Napoléon et Marie-Louise.

Amédée Pichot : Napoléon à l'île d'Elbe.

Mademoiselle Cochelet : Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale.

Las-Cases : Le mémorial de Sainte-Hélène.

O'Méara : Napoléon dans l'exil.

Mémoires d'Antommarchi.

Scipion Fougasse : Chez une femme illustre.

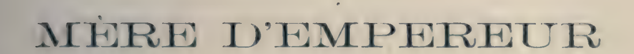
Saint-Hilaire : Souvenirs intimes du temps de l'empire.

Michelet : Histoire du XIXme siècle. (Origine des Bonaparte.)

Thiers : Histoire du consulat et de l'empire.

Madame Letizia a Sienna. (Estrato della « Nuova Antologia ».)

Enrico Mayer : La vita e i tempi, etc., etc., etc.



MÈRE D'EMPEREUR

C'est à ma mère, c'est à ses bons principes que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien : je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère.

NAPOLÉON.

Femme forte et bonne, modèle des mères, combien tes enfants te sont encore redevables des exemples que tu leur as donnés !

Joseph BONAPARTE.

La majeure partie de la vie humaine est composée de malheurs et de déboires. Cette connaissance doit nous donner la force de nous raidir contre tout ce qui peut nous arriver, surtout quand il n'y a pas de notre faute.

. . . .

Tomber n'est rien quand on finit avec noblesse ; tomber est tout quand on finit avec lâcheté.

LETIZIA.

Voilà celle à qui aucun revers, aucune puissance ne peut enlever la gloire d'avoir fait naître l'homme le plus extraordinaire que la suite des siècles ait produit.

Hélène POTOCKA.

I

Jour de naissance de Letizia. — Sa famille. — Son enfance.
Son mariage avec Carlo di Buonaparte.

La mère de Napoléon, Maria-Letizia Ramolino, naquit à Ajaccio, dans l'île de Corse. On ignore la date exacte de sa naissance. Les uns la font remonter à 1736, auquel cas elle aurait atteint l'âge de cent ans. Sa dame d'honneur, la duchesse d'Abrantès, fille d'une amie d'enfance de Letizia, place cette naissance en 1748 ; et, d'après les mémoires de Lucien Bonaparte, ce serait le 24 août de ladite année que sa mère aurait vu le jour, mais d'autres biographes prétendent qu'elle est venue au monde en 1750.

Ces données incertaines s'expliquent par le fait que les registres ecclésiastiques furent détruits pendant les guerres civiles de la Corse. On les a, il est vrai, reconstitués plus tard, mais sans pouvoir en garantir l'authenticité.

En 1806, Napoléon fit rechercher les documents officiels relatifs à sa famille. On ne sait ce qu'ils sont devenus. Nous ne possédons non plus que peu ou point de détails sur les années d'enfance de Letizia. Ses parents jouissaient d'une modeste aisance, le père et le grand-père occupant tous les deux une honorable position dans l'île natale, qui appartenait alors à la République de Gênes.

Le père de Letizia, Jean-Jérôme Ramolino, fut d'abord capitaine dans l'armée génoise. Plus tard, il devint inspecteur général des ponts et chaussées en Corse. Sa mère Angela-Maria di Pietro-Santa, était

fille d'un gentilhomme de la province de Sartène, contrée à demi sauvage où régnait la vendetta. On y vivait assez misérablement, toujours en lutte les uns avec les autres ; et les habitants ne se faisaient pas faute de rançonner le pays pour se procurer des moyens d'existence.

De son mariage avec Ramolino, Angela-Maria eut d'abord une fille, qui mourut en bas âge, et qui, dans les registres, a sans doute été confondue avec sa sœur cadette. L'enfant dernier né, un fils, n'a joué, semble-t-il, aucun rôle quelconque dans la vie de notre héroïne.

Devenue veuve en 1755, la mère de Letizia se remaria deux ans plus tard avec Franz Fesch, capitaine dans la marine génoise. Il appartenait à une famille suisse distinguée, et était zélé partisan de Zwingli ; mais il passa au catholicisme pour pouvoir épouser la jolie veuve qui, à aucun prix, ne voulait abjurer sa propre foi.

De cette union naquit, le 3 janvier 1763, un fils, Joseph Fesch, et quelques années plus tard une fille, qui épousa le négociant Bürkli de Bâle.

Franz Fesch, comme Ramolino, mourut dans la force de l'âge, et son fils Joseph, demi-frère de Letizia, fut joyeusement adopté par sa sœur aînée. Quand elle se maria, elle le prit dans sa maison et l'éleva avec autant de sollicitude que ses propres enfants ; aussi, le futur cardinal Fesch, homme remarquablement doué, conserva-t-il toujours pour sa sœur l'affection la plus dévouée, jointe à une grande reconnaissance.

Letizia Ramolino était considérée comme la plus belle femme de la Corse. Sur ce point, amis et ennemis tombaient d'accord.

De taille un peu au-dessus de la moyenne, elle

était très bien proportionnée. On remarquait chez elle, comme plus tard chez son fils Napoléon, des extrémités irréprochables. Ses cheveux châtains encadraient un front pur. Les yeux n'étaient pas grands, mais pleins de feu, et ombragés de longs cils noirs. Bouche fine et expressive, et fort belles dents, avantage dont héritèrent tous ses enfants, menton légèrement proéminent, indice d'énergie, nez plutôt long, mais bien formé, et jolies oreilles, tel était, trait par trait, l'ensemble de cette physionomie. Une grâce innée et un attrayant sourire achevaient de donner à Letizia un charme irrésistible.

En Corse, à cette époque, on ne s'occupait guère de l'éducation des jeunes filles. Pour toute instruction, elles n'avaient, en général, que les conversations de leurs bonnes. La mère, en effet, ne s'inquiétait de ses filles que pour les gronder à toute occasion, et celle qui inspirait le plus de crainte, était considérée comme la meilleure éducatrice.

Ainsi allaient les choses, jusqu'à ce qu'on parvînt à se débarrasser de ses filles en leur trouvant un mari. Une fois mariées, elles acquéraient une certaine importance.

Comme les autres jeunes filles de l'île, Letizia grandit, insouciante, sans que personne prît vraiment soin de son éducation. Son instruction était défectueuse et le resta toute sa vie.

Elle-même a raconté que sa mère et son beau-père pensaient déjà à lui chercher un mari, alors qu'elle avait à peine treize ans. Ils crurent avoir trouvé ce qu'il fallait dans la personne de Carlo di Buonaparte, qui descendait, comme Letizia, d'une vieille famille noble.

Les Buonapartes, aussi bien que les Ramolinos,

étaient venus du nord de l'Italie en Corse ; et, à une époque antérieure, ils avaient joué un rôle à Florence, à Sarzane et à San Miniato. Une longue expérience avait développé leurs capacités politiques, et ils avaient rempli avec honneur des emplois tant civils que militaires. Les scènes où s'exerçaient leurs talents étaient, à vrai dire, modestes, mais les qualités déployées avaient été assez remarquables pour leur valoir la célébrité.

La race des Ramolinos était supérieure encore à celle des Buonapartes. Ils descendaient des comtes Coll'Alto. Leur histoire n'est pas sans analogie avec celle des Buonapartes ; cependant, ils ne s'étaient pas fixés en Lombardie, leur lieu d'origine, ni en Toscane, où ils séjournèrent plus tard. A Naples et à Gênes, leurs personnalités si marquantes ont aussi laissé d'ineffaçables souvenirs.

De Gênes, vers la fin du XVe siècle, ils étaient allés en Corse. Le Ramolino qui, le premier, s'établit dans l'île, avait épousé la fille d'un doge, et obtenu à Gênes les plus hautes distinctions.

Ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle que les Buonapartes immigrèrent en Corse. A dater de cette époque, les deux familles vécurent en bonne harmonie, occupant simultanément des emplois communaux et se mariant souvent entre elles.

On ne connaît pas mieux le jour de naissance de Carlo di Buonaparte que celui de Letizia. Son fils aîné, Joseph, dit dans ses mémoires que son père est né en 1740 ; d'autres ont indiqué comme date de naissance l'année 1744 ; d'autres encore, 1746.

Le grand-père du jeune homme avait eu trois fils : Joseph, Napoléon et Lucien. Napoléon n'avait qu'une fille, Lucien s'était voué à l'état ecclésiastique ; Carlo, fils unique de Joseph, était l'héritier de la

famille. Comme Letizia Ramolino, il avait de bonne heure perdu son père. Son oncle Lucien, archidiacre à Ajaccio, avait pris soin de la mère et du fils, tenant lieu de père à son neveu.

Quand celui-ci eut atteint l'âge de quatorze ans, l'oncle l'envoya à l'école supérieure de Corte, école que Pascal Paoli décorait prétentieusement du titre d'Université. L'établissement n'avait que cinq professeurs, appartenant tous aux ordres ecclésiastiques. Le jeune étudiant d'Ajaccio ne tarda pas à faire la connaissance personnelle de Paoli, et, reçu avec bienveillance chez lui, il composa des vers latins en l'honneur du libérateur de la Corse.

Il ne resta cependant pas longtemps à Corte. Dans la famille Buonaparte, il avait toujours été d'usage d'envoyer les fils se développer en Italie. Carlo fut donc dirigé sur l'université de Pise, où il devait se préparer pour l'examen juridique.

Il n'avait pas beaucoup d'argent, mais, bien doué et colossalement vaniteux, il comptait faire une brillante carrière. Très bien de sa personne, il rappelait un peu le roi Louis XV. De haute taille, les traits fins et réguliers, il possédait, en outre, une figure expressive et beaucoup d'élégance. En Italie, il se faisait appeler « comte de Buonaparte », se montrant extrêmement fier de ce nom aristocratique.

Pendant son séjour à Pise, il avait fait la connaissance d'une charmante et riche jeune dame : signorina Alberti. Grâce à ses avantages personnels, il pouvait espérer faire un bon parti ; aussi, lorsqu'il demanda la main de la jeune personne, ne s'attendait-il guère à être repoussé. Mais le père, trouvant les perspectives du jeune juriste trop incertaines, refusa de donner son consentement aux fiançailles.

Tandis que Carlo s'amusait ainsi à faire la cour en Italie, il reçut une lettre de son oncle, qui le rappelait à Ajaccio. L'honorable ecclésiastique avait formé des plans de mariage pour son fils adoptif. Celui-ci, au premier abord, était fort peu tenté de suivre l'appel ; mais Monsieur Alberti se montrant de moins en moins disposé à lui donner sa fille, il se décida enfin à reprendre le chemin de la patrie. Lucien accueillit son neveu à bras ouverts. Tout de suite, il lui parla de la belle Letizia, qui était un excellent parti, et dès le lendemain ils se rendirent ensemble chez le capitaine Fesch.

Il est probable que Carlo avait aimé l'argent de signorina Alberti plus encore que sa personne. En tout cas, subjugué par l'éclatante beauté de la jeune fille que lui destinait son oncle, il oublia bientôt sa première inclination.

La seule ombre au tableau, au dire de la mère de la fiancée, c'était que les Ramolinos, tant par tradition de famille que par sympathie personnelle, se rattachaient aux Génois, maîtres de l'île, tandis que les Buonapartes se déclaraient hautement amis et admirateurs de Paoli, chef du parti de l'indépendance. Cependant, comme à part cette divergence d'opinion, l'union était, à tous égards, désirable, la mère n'eut pas un instant l'idée de s'opposer à un projet caressé dès longtemps par elle et son mari.

En Corse il est d'usage que l'on se marie jeune. Mais le fiancé voulant célébrer la noce immédiatement, son oncle trouva pourtant qu'il allait trop vite en besogne.

Plus éperdument épris de Letizia qu'il ne l'avait été quelques semaines auparavant de la jeune dame de Pise, Carlo assurait que si l'on s'opposait à ses vœux, il se marierait sans le consentement de son tuteur.

L'archidiacre finit par céder et donna, peu de jours après, la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. La date de cet événement ne se trouve pas consignée dans les annales de la Corse ; mais, si l'on s'en rapporte aux mémoires laissés par plusieurs des enfants, le 2 juin serait le jour anniversaire du mariage de leurs parents.

II

Les époux Buonaparte à Corte.
Naissance de Joseph Buonaparte. — Le confesseur de Bastia.

Une vive agitation régnait en Corse à l'époque du mariage de Letizia. Pendant plus de dix ans, les habitants de l'île, sous la direction de Paoli, avaient tenté de secouer le joug génois pour arriver à l'indépendance ; et, si la République italienne conservait encore quelque pouvoir dans le pays, ce n'était que grâce à l'appui de la France.

Comprenant que la Corse lui échappait, le Sénat de Gênes proposa au Gouvernement français de lui céder ses droits sur l'île ; et le 15 mai 1768 un traité fut conclu par lequel l'indépendance de la Corse était mise en péril.

La nouvelle de cette transaction entre les deux puissances révolta les insulaires, et un Conseil fut aussitôt convoqué à Corte, siège du Gouvernement.

Dans de telles circonstances, il était tout naturel que Carlo Buonaparte choisît cette ville comme résidence ; mais, ce ne fut pas sans douleur que la jeune Letizia quitta son lieu natal, sa famille et le cercle joyeux de ses amies d'enfance.

Corte est une ville très ancienne, beaucoup plus petite et moins riante qu'Ajaccio. Elle a été jadis la résidence des rois maures. Plus tard, à diverses reprises, elle a joué un rôle historique dans les contestations prolongées qui eurent lieu au sujet d'une forteresse voisine.

Les époux s'établirent dans une maison ayant appartenu au célèbre patriote Gaffori. Les murs

y portaient encore la trace des balles ennemies.

L'état de délabrement de cette demeure impressionna péniblement la jeune femme. Par bonheur, les environs de la ville n'étaient pas moins beaux que les sites qui avaient charmé son enfance. De hautes montagnes boisées encadraient le paysage, et quand la nostalgie menaçait de l'atteindre, Letizia cherchait un refuge dans les beautés de la nature.

A son mariage, elle entrait à peine dans l'adolescence. Avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année, elle avait déjà mis au monde quatre enfants ; mais les uns étaient mort-nés, les autres n'avaient vécu que peu d'instants.

A Corte, le 7 janvier 1768, naquit l'aîné des fils viables : Joseph Buonaparte, plus tard roi de Naples et d'Espagne. C'était un très bel enfant, de constitution robuste.

On se rappelle que Carlo Buonaparte était partisan de Paoli. Il se mit aussi en rapport avec d'autres hommes influents, et, en sa qualité d'avocat, acquit lui-même une certaine notoriété. Agé de 24 ans à peine, il avait été nommé membre du Conseil précité. L'éloquence qu'il déployait en faveur de l'indépendance de la patrie impressionnait l'assemblée, malgré les exagérations attribuables à son ardeur juvénile. Paoli lui témoigna sa faveur en lui confiant plusieurs emplois publics. Il le prit même pour secrétaire. Le jeune couple passait souvent la soirée chez le général. Celui-ci jouait le reversi[1] avec Letizia, qui d'ordinaire gagnait la partie. La signora Buonaparte, disait volontiers Paoli, n'a pas sa pareille à ce jeu.

Carlo, qui avait des goûts de luxe, menait grand

[1] Jeu de cartes italien.

train, bien que ses moyens ne le lui permissent pas, et que ce genre de vie ne fût pas du goût de sa femme. Il aimait être entouré de monde, mais ne donnait pas à Letizia de quoi tenir table ouverte. Les habitudes dispendieuses de son mari la forçaient donc à réduire au strict nécessaire les dépenses journalières du ménage.

Les femmes, en Corse, sont accoutumées à la soumission. Aussi, bien que le gaspillage de son époux fût contraire à Letizia, elle ne s'y opposa, provisoirement du moins, que par une extrême économie, dont ensuite nombre de gens lui firent un grief.

Letizia goûtait particulièrement les joies de la vie de famille. Mais Carlo exigeait qu'elle se produisît en société. Il était fier de sa beauté, et voulait que partout sa femme jouât le premier rôle.

De nature plutôt sérieuse, Letizia, à cette époque, n'était cependant point encore la femme austère que la France et l'Italie apprirent à connaître plus tard. Chez elle aussi se manifestait la gaîté naturelle à la jeunesse.

Parmi les dames de l'île, il n'y en avait qu'une alors qui pût rivaliser de beauté avec elle : c'était son amie, Madame de Permon. Elles étaient contemporaines, et presque aussi captivantes l'une que l'autre, mais d'un genre si différent qu'il ne pouvait être question de jalousie entre elles. La fille de Madame de Permon dit dans ses mémoires que Madame Buonaparte était encore plus belle que sa mère. Celle-ci, en revanche, avait reçu une éducation plus soignée ; mais son amie, plus originale, plus décidée, plus vive, brillait davantage en société.

Une ambassade de Tunis résidant momentanément à Corte, Paoli organisa une magnifique fête pour

honorer et distraire les hôtes étrangers. A cette fête avaient été conviées les plus jolies femmes de l'île, et c'est dans ce tournoi d'ambitions féminines que Letizia obtint ses premiers triomphes. Elle était la plus belle parmi les belles, la vraie reine de la fête. Mais ce grand succès ne laissa pas d'éveiller de terribles jalousies. Blessées dans leur vanité, les autres dames l'accusèrent de coquetterie, et leurs propos malveillants circulèrent bientôt dans le pays.

Deux mois après la naissance de son fils, Letizia se rendit à Bastia, où elle passa la semaine sainte. L'évêque de l'endroit avait exhorté les dames haut placées à donner un bon exemple en se confessant avant Pâques. En fervente catholique qu'elle était, Letizia s'empressa de se conformer à cet ordre. Agenouillée devant le confessionnal, la pénitente ne pouvait voir le prêtre, mais lui la voyait. Fasciné par le charme de cette belle inconnue, il se permit de lui adresser des questions peu convenables. D'abord, ne comprenant pas, Letizia ne répondit rien ; mais le confesseur poursuivant son interrogatoire inconvenant, elle se leva soudain indignée. Droite et fière, devant lui : « Mon père », s'écria-t-elle, « vous vous oubliez ! »

Et comme, furieux d'une telle audace, le prêtre menaçait de lui refuser l'absolution :

« Libre à vous », répondit d'un ton méprisant la jeune femme ; « mais si vous le faites, je dirai à tous les assistants comment vous vous êtes conduit. »

L'église était pleine de monde ; et le confesseur, très mal à l'aise, jugea prudent de donner sans plus tarder l'absolution à sa pénitente.

III

Rôle de Letizia dans la guerre d'émancipation de la Corse.

A peine les Génois eurent-ils cédé leurs droits sur la Corse que le roi de France considéra l'île comme province conquise. Elle ne devait cependant tomber au pouvoir de Louis XV qu'après une résistance opiniâtre de la part des indigènes. Le gouvernement national, s'adressant aux pouvoirs souverains de l'Europe, protesta contre cette annexion à la France. L'indépendance fut proclamée, et les Corses se promirent entre eux de donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de se soumettre à l'envahisseur.

L'esprit de sacrifice et la confiance dans le héros populaire ne faisaient qu'un pour ce petit peuple héroïque.

« Paoli est en danger ; hâte-toi d'aller à son secours », disait une veuve à son fils unique, en lui remettant les armes de son père.

« J'avais trois fils », déclarait une autre veuve en présentant un défenseur au général. « Les deux aînés sont morts pour la patrie. Je vous amène le dernier ».

Buonaparte était au nombre des combattants. Dans cette périlleuse expédition en pays inculte et sauvage, sa femme le suivit avec un dévouement incomparable. A cheval à son côté, elle partageait ses privations et ses fatigues. Sa délicate beauté semblait peu en harmonie avec les aventures guerrières, mais ses traits énergiques et les sombres

éclairs qui jaillissaient parfois de ses yeux révélaient l'intrépidité de sa nature.

Tantôt à cheval ou à dos de mulet, tantôt à pied, poursuivant l'ennemi ou poursuivie par lui, elle franchissait les fossés, traversait forêts et broussailles ou escaladait les rochers. Jamais son courageux enthousiasme ne fléchit un seul instant. « Tête d'homme sur un corps de femme, elle était la bravoure même », a remarqué son fils Napoléon, en évoquant plus tard le souvenir de ces temps de lutte.

Les hostilités, commencées en 1768, durèrent jusqu'à la fin de l'année. Le général français, commandant en chef de l'expédition, se vit alors contraint de demander un armistice à Paoli, et il put quitter son poste dans les derniers jours de décembre.

Cependant, le gouvernement français n'avait nullement l'intention d'abandonner la partie. Il envoya en 1769 de nouvelles troupes, bien organisées, sous la conduite du général de Vaux.

Paoli, de son côté, hésitait plus ou moins à continuer la guerre contre le puissant royaume. Il considérait l'indépendance comme irrévocablement perdue ; mais il préférait encore pour sa patrie la domination anglaise au joug français.

Buonaparte, nous l'avons vu, était un ardent patriote. Pas plus que ses frères d'armes, il ne se doutait que leur chef méditât des transactions avec l'Angleterre. Au printemps les hostilités reprirent, plus violentes que jamais.

Cette fois encore, Letizia voulut suivre son mari sur le champ de bataille. Sans une plainte, elle supporta les fatigues de la campagne et coucha à la belle étoile. Pour ranimer le courage de ses compa-

gnons, quand elle les voyait démoralisés : « Nos dernières forces », disait-elle, « appartiennent à la patrie. Combattons, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un homme debout. Nous devons vaincre ou mourir ! »

Plus tard, lorsque son fils fut devenu empereur des Français, elle aimait à se rappeler les scènes guerrières de sa jeunesse. « Je portais mon Napoléon dans mon sein, observait-elle, avec la même joie tranquille que j'éprouvai ensuite en le tenant dans mes bras et en le nourrissant de mon lait. Son père et le sort de la Corse étaient mes uniques pensées. Pour avoir des nouvelles de l'armée, je quittais les sûres retraites que m'offraient nos rocs escarpés, et m'aventurais jusqu'au lieu du combat. Les balles sifflaient à mes oreilles, mais je ne craignais rien, me sentant sous la protection de la Sainte Vierge. »

A la tête de ses meilleures troupes, Paoli faisait face à l'ennemi. Il avait à son côté Carlo Buonaparte, et non loin de lui Letizia.

Le 3 mai 1769, les deux armées se rencontrèrent à Monte Borgo. Une salve d'artillerie donna le signal de la bataille. En dépit de l'infériorité de leurs armes, les Corses opposèrent une telle résistance aux assaillants qu'ils réussirent à les battre.

Une rencontre ultérieure, à Murato, leur fut défavorable. Ils montraient, certes, toujours la même vaillance vis-à-vis des troupes royales, mais ils étaient décidément trop inférieurs en nombre, et subirent là une défaite.

Comme elle attendait un nouvel enfant, Letizia, cette fois, n'avait pas pu combattre personnellement ; mais elle était avec la troupe. Dans l'ardeur de la lutte, elle fut séparée de son mari et de ses amis, qu'elle retrouva pourtant ensuite ; et toujours son

enthousiasme redoublait l'énergie de ses concitoyens.

Peu de jours après, le 9 mai, un dernier combat eut lieu dans le voisinage de Ponte-Nuovo. Là aussi, l'ennemi était fort supérieur en nombre, et malgré le courage des Corses et l'habile stratégie de Paoli, ce fut pour eux une déroute. Vaincues ou réduites à prendre la fuite, les troupes, après des prodiges de vaillance, se retirèrent dans leurs montagnes.

Un des guerriers, blessé à mort, disait à Paoli : « Dans quelques instants, j'aurai rejoint ceux qui sont morts pour la patrie. Prenez soin de mon vieux père, je vous en prie, général. »

Ailleurs, un officier français demandant à un soldat blessé :

« Où sont vos médecins ? »

« Nous n'en avons point », répondit le malheureux.

« Que devenez-vous donc ? »

« Nous mourons ».

La bataille de Ponte-Nuovo est le dernier acte de la guerre meurtrière qui mit fin à l'indépendance de la Corse. Cette lutte inégale est, en outre, le point de départ d'une scission entre Paoli qui, avec nombre d'adhérents, voulait se rattacher à l'Angleterre, et le reste de la population, qui préférait s'incorporer à la France.

Quelques centaines de familles s'enfuirent sur la plus haute montagne de l'île, située à quelques lieues de Corte. Parmi elles se trouvaient Carlo Buonaparte, sa femme et leur fils, âgé d'un an. Un étroit sentier conduit, au travers d'antiques forêts, à d'immenses rochers, sombres et dénudés, dont le sommet est couvert de neiges éternelles. Çà et là, dans les crevasses, se trouve une sorte d'abri où les

bergers se réfugient par le mauvais temps. Aujourd'hui encore on montre, à Monte-Rotondo, « la grotte des fugitifs » où la mère de Napoléon et ses compagnons d'infortune firent halte après la bataille de Ponte-Nuovo.

La situation était désespérée. Vieillards, enfants, hommes et femmes, craignant de tomber entre les mains des vainqueurs, s'étaient précipités, sans ressources, dans ces parages incultes. La plupart se croyaient à leur heure dernière.

Peu de jours après, un officier français arborait le drapeau de paix sur la montagne, et proclamait que l'île s'était rendue. Paoli, vaincu, avait décidé de s'embarquer pour l'Angleterre. Les fugitifs pouvaient descendre et rentrer dans leurs foyers.

A la tête de la petite troupe, Buonaparte se dirigea sur la province de Niolo, pour atteindre de là Ajaccio, où il comptait de nouveau fixer sa résidence. Letizia était à cheval et tenait le petit Joseph entre ses bras. Il s'agissait de côtoyer la rivière Liamone sur un chemin assez étroit. Les eaux étaient hautes, le courant rapide. Soudain, le cheval de Letizia glissa et fut entraîné dans la rivière. Pleins d'épouvante, les témoins de cette scène crièrent à la jeune femme d'abandonner sa monture et d'essayer de regagner le bord à la nage ; mais l'intrépide écuyère se maintint sur la selle, serrant plus fortement son enfant sur son cœur ; puis, par d'habiles manœuvres, tout en encourageant doucement son cheval, elle finit par atteindre saine et sauve la terre ferme.

Carlo avait eu un moment l'idée de suivre son bienfaiteur dans l'exil, mais les représentations de son oncle et les instances de sa femme le firent renoncer à ce projet. Suivant le conseil de Letizia,

il se joignit à quelques autres amis du général pour l'accompagner jusqu'au port de Vecchio, où le héros national s'embarqua sur un navire anglais, qui devait le conduire à Livourne.

IV

Naissance et enfance de Napoléon.

Après le départ de Paoli, la Corse était devenue française, et de nouveau la paix régnait dans l'île. Un soleil radieux éclairait la journée du 15 août 1769, fête de l'assomption de la Vierge Marie. Les églises étaient ornées de fleurs et les maisons de verdure. Dès le matin, au joyeux son des cloches, les habitants d'Ajaccio parcouraient les rues, vêtus de leurs meilleurs habits. La population rurale aussi accourait en toilette du dimanche pour célébrer la fête. Par le portail grand ouvert, des groupes de fidèles pénétraient dans la cathédrale. Parmi cette foule on remarquait une ravissante jeune femme : C'était Maria Letizia Buonaparte, tenant à la main un petit garçon de six ans, son demi-frère et fils adoptif Joseph Fesch. Les fatigues de la guerre n'avaient laissé aucune trace sur son beau visage. Elle se sentait bien portante et joyeuse. Comme le moment de ses couches était alors imminent, elle avait désiré assister encore à la grand'messe auparavant.

Au milieu de la cérémonie, tandis qu'elle était agenouillée devant l'image de la Vierge, elle fut subitement prise de violentes douleurs. Impossible, malgré son vif désir, d'attendre la fin du service divin. Dominée par une angoisse croissante, elle quitta promptement l'église. Les cloches sonnaient toujours et le soleil de midi brillait dans tout son éclat. En traversant en hâte les rues, elle ne remarquait même pas les personnes qui la saluaient respectueu-

sement au passage. Par bonheur sa demeure n'était pas loin de l'église. Elle en atteignit bientôt le seuil, mais ne put arriver jusqu'à sa chambre à coucher. C'est sur un banc de l'antichambre qu'elle donna le jour à son enfant : un garçon à grosse tête, l'air animé, et qui criait terriblement. C'était Napoléon.

Plusieurs historiens parlent d'un tapis sur lequel on l'aurait posé tout de suite après sa naissance. Ce tapis, prétendent-ils, représentait les images de César et d'Alexandre-le-Grand. La mère, toutefois, a contredit cette légende dans les souvenirs dictés par elle à la fin de sa vie.

«En Corse», dit-elle, nous n'avions pas de tapis dans la maison. Comme nous n'en faisions pas usage l'hiver, il est clair qu'on en eût encore moins trouvé chez nous en plein été. »

Elle nourrit elle-même son fils les premiers temps. Plus tard, craignant de n'avoir plus assez de lait, elle fit venir une nourrice corse, Camilla Ilari, paysanne extrêmement laide, mais qui avait une santé de fer.

L'enfant l'aimait, et Letizia, de son côté, s'attacha assez à elle pour la garder plusieurs années sous son toit. Quant à Camilla, elle adorait Napoléon, ne l'appelant jamais que : Mon petit, et ne supportant pas qu'on lui fît le moindre chagrin. En conséquence elle était en continuelle dispute avec la gouvernante Caterina Mamucia, personne difficultueuse et autoritaire, qui blâmait sans cesse l'enfant. Dans les querelles, parfois violentes, de ces deux femmes, la nourrice ne se laissait pas intimider. «Allez à vos affaires», disait-elle en manière de conclusion, «et ne vous mêlez pas de mon petit ; sa conduite ne vous regarde pas.»

Caterina Mamucia était, du reste, en complet dé-

saccord avec tous les habitants de la maison, à l'exception de signora Letizia, pour laquelle elle professait une véritable adoration. De fréquentes escarmouches avaient lieu entre la gouvernante et la mère de Carlo Buonaparte, qui vivait chez les jeunes époux.

Cette belle-mère, bonne personne d'ailleurs, était des plus dévotes. Letizia, dans ses mémoires, remarque, non sans une pointe d'ironie, qu'elle se croyait obligée d'entendre journellement une messe pour chacun de ses petits-enfants. Or, comme elle en eut huit avant de quitter ce monde, cela lui faisait à la fin neuf messes par jour : une pour le salut de sa propre âme, et huit pour celle de ses descendants.

Au bout de quelques années, l'irascible Caterina fut remplacée par une autre gouvernante, Minona Saveria, qui suivit la famille en France. Elle accompagna plus tard sa maîtresse dans l'exil, et mourut à Rome en 1825. Plus agréable d'humeur, elle était aussi fidèle, honnête et dévouée que sa devancière. En outre elle avait le sens de l'économie, ce qui n'était pas un mince mérite aux yeux de Letizia. Souvent, à ce qu'il paraît, dans son zèle à satisfaire signora Buonaparte sous ce rapport, elle allait décidément trop loin ; et peut-être a-t-elle ainsi contribué, pour sa bonne part, à faire passer la mère de l'empereur pour avare. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle était fort aimée et appréciée dans la famille. Lucien l'appelait « une perle », et Napoléon, plus tard, lui servit une pension annuelle.

Dans sa première enfance Napoléon n'était rien moins que beau, avec son énorme tête, qu'il avait peine à tenir droite.

Il ne fut baptisé qu'à l'âge de deux ans, le 21 juillet 1771. Un mois auparavant, sa mère avait eu une fille, Anna-Maria. Cette enfant étant fort débile, l'archidiacre

permit que le frère et la sœur reçussent le baptême ensemble à la maison, sans cérémonies ecclésiastiques.

Depuis plus de deux cents ans, dans cette vieille famille aristocratique, il avait été d'usage d'appeler le deuxième fils Napoléon, ce qui signifie : « lion du désert ». L'oncle Buonaparte du même nom ayant été tué à la bataille de Ponte-Nuovo, c'était une raison de plus pour les parents de nommer leur fils d'après lui.

La mère avait inculqué à son garçonnet qu'il eût à s'agenouiller pendant la cérémonie du baptême. Mais, quand le prêtre s'approcha pour répandre l'eau sur sa tête : « Non, non ! » s'écria-t-il, en cherchant à le repousser. Baptisé malgré sa résistance, il se leva ruisselant, et, plein de colère, se mit à frapper tous les assistants, son père et sa mère exceptés.

Grâce aux soins vigilants de Letizia et de la nourrice, il devint en peu d'années un robuste enfant. Vif, dominateur, inflexible, il ne craignait rien au monde que sa mère. Elle seule pouvait le faire obéir.

Quand il eut atteint cinq ans, elle le plaça dans une école de petites filles, pour essayer d'apprivoiser cet esprit sauvage.

Au commencement, tout alla bien. Napoléon s'était particulièrement lié avec une fillette de son âge, douce enfant, nommée Giacominetta, mais les autres élèves, jalouses, se moquèrent bientôt du jeune couple. Alors, furieux d'être tourné en ridicule, notre héros prit un bâton et les mit toutes en fuite. Avertie par la directrice de la conduite de son enfant terrible, Letizia le retira de l'école, non sans lui administrer une bonne correction, destinée à le guérir de ses manières par trop peu chevaleresques.

« Quand j'étais petit », a raconté le prisonnier de Sainte-Hélène, « j'étais extrêmement récalcitrant. » Je

n'avais peur de personne. Je battais les uns, égratignais les autres. Très agile, je réussissais souvent à m'esquiver ; autrement maman Letizia m'aurait assez remis à l'ordre, car elle ne tolérait pas que je fisse le méchant. Sévère, mais juste, elle punissait le mal et récompensait le bien. »

« C'est à ma mère », a dit ailleurs Napoléon, « à ses bons principes et à son exemple que je dois mon élévation et tout ce que j'ai fait de grand. »

« C'est à ma mère que je dois tout, » a-t-il dit encore, à une troisième occasion.

Pour l'éducation de ses enfants, Letizia ne trouvait aucun appui autour d'elle. Sa belle-mère et son mari, en effet, les gâtaient à qui mieux mieux, allant jusqu'à les combler de caresses chaque fois qu'elle les réprimandait.

« Suivant les circonstances », ajoute Letizia dans ses souvenirs, « j'étais indulgente ou sévère ; et c'est pourquoi mes enfants m'obéissaient et m'honoraient. Jamais ils ne m'ont manqué de respect ; jamais non plus leur affection ne m'a fait défaut. »

Elle-même les aimait tendrement ; et, de leur côté, ses enfants ne parlaient d'elle qu'avec vénération.

« Vous m'êtes bien dévoué », disait Napoléon à son médecin de Sainte-Hélène. « Aucun sacrifice ne vous coûte pour alléger mes souffrances ; mais ce n'est pourtant pas la tendresse maternelle. O maman Letizia ! »

« Femme forte et bonne, modèle des mères ! » s'écrie son fils Joseph, « combien tes enfants te sont redevables des exemples que tu leur as donnés ! »

Elle élevait ses enfants à la corse, ayant l'œil ouvert sur leurs défauts. Quand Napoléon montrait peu de goût à l'accompagner à l'église le dimanche, elle l'y faisait marcher en lui administrant deux bonnes gifles.

Un jour qu'elle se promenait avec une amie, assez loin de la maison, ces dames arrivèrent à un sentier escarpé. Tout à coup, en se retournant, Letizia aperçut son second fils, qui les avait suivies. Fâchée qu'il fût ainsi sorti sans permission, elle courut à lui et le souffleta si violemment sur l'oreille que l'enfant tomba et roula au bas du talus. Il se releva tout en pleurs, se frottant les yeux de ses petites mains ; mais la mère ne s'en inquiéta nullement, et poursuivit son chemin.

Dans la vigne des Buonapartes se trouvait un beau figuier, qu'elle avait défendu aux enfants de toucher : mais, bravant cette défense, Napoléon, un beau jour, grimpa sur l'arbre, cueillit des figues, en mangea quelques-unes, et mit le reste en poche. Soudain parut le garde champêtre. Le petit garçon, effrayé, descendit aussitôt de l'arbre, et supplia l'homme de ne pas le trahir.

Le lendemain justement Letizia se rendait à la vigne pour faire sa récolte de figues. Comme elle en trouvait moins qu'elle ne s'y attendait, elle interrogea le garde, et apprit ainsi que Napoléon avait maraudé par là. De retour à la maison, elle donna le fouet au jeune coupable.

Une autre fois il s'était moqué de sa grand'mère, la comparant à une sorcière, parce qu'elle s'appuyait sur une canne pour marcher.

La mère en fut très froissée, et le fils, instinctivement, évita tout le jour de se rapprocher de la maîtresse du logis. Vers le soir, comme Letizia s'apprêtait à le punir, il réussit encore à s'échapper.

Le lendemain, en souhaitant le bonjour à sa mère, il voulait, comme de coutume, l'embrasser, mais elle n'avait pas oublié l'incident de la veille, et elle le repoussa.

Plus tard, dans la journée, tandis qu'il faisait sa

toilette pour aller dîner chez des amis de la famille, Madame Letizia entra dans sa chambre, et, fermant la porte à clef, elle administra au jeune délinquant une correction d'autant plus pénible pour lui qu'il avait réussi à s'y soustraire un jour entier.

Napoléon avait sept ans quand mourut la petite sœur qui avait été baptisée avec lui, et qu'il aimait tendrement. Privé de cette compagne de jeu, il prit pour camarade et ami son frère aîné Joseph. Ses sœurs cadettes, de six, huit et neuf ans plus jeunes que lui, ne jouèrent un rôle dans sa vie qu'à une époque ultérieure.

Pour procurer aux enfants un espace où ils pussent s'ébattre librement, Letizia avait fait enlever tous les meubles d'une des plus grandes chambres de la maison. C'est là qu'ils s'amusaient après le travail, quand il faisait mauvais temps.

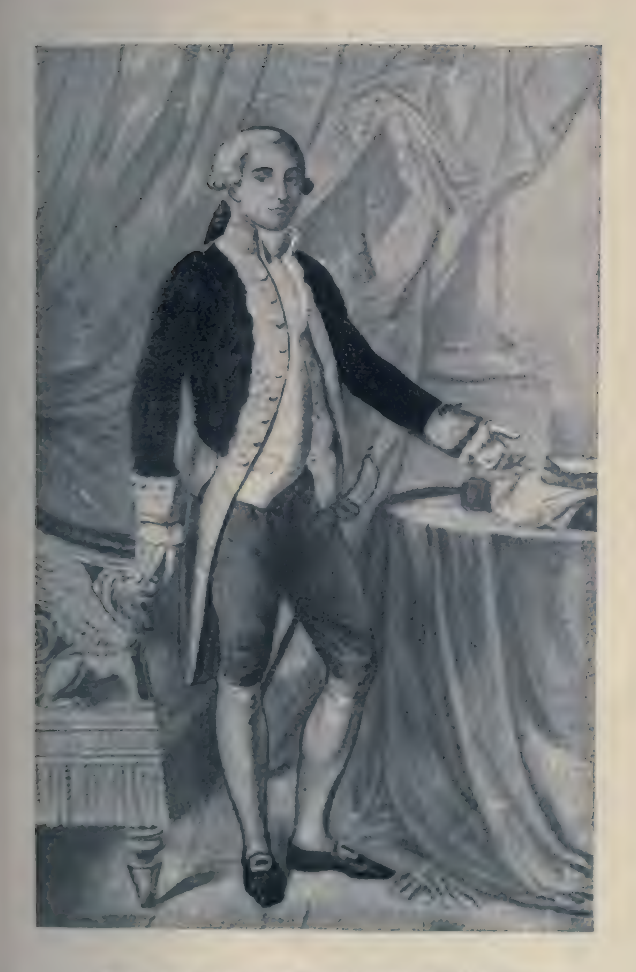
Joseph et les frères cadets couraient et sautaient dans la chambre, ou dessinaient des pantins sur les murs. Napoléon, lui, qui avait reçu de sa mère un tambour et un sabre de bois, ne crayonnait que des soldats, toujours en ordre de bataille.

De bonne heure il montra un goût si décidé pour les chiffres que les nonnes d'Ajaccio lui donnèrent le surnom de « mathématicien ». Elles le comblaient de gâteaux et de sucreries, ce qui, naturellement, était du goût du petit garçon.

Un jour ces nonnes, en austère procession, traversaient la place du Marché. Napoléon, qui les voyait venir de loin, courut à leur rencontre, en criant de toute sa force :

« Celui qui veut savoir où est mon cœur
Le trouvera au sein des sœurs. »

Une des religieuses, sœur Orto, avait beau le gronder, il continuait de plus belle. Enfin, pour le faire



Charles-Marie de Buonaparte (1746-1785)
d'après le portrait de Girodet.

taire, elle eut l'heureuse idée de lui glisser quelques bonbons dans la main.

Après l'infructueux essai de l'école des petites filles, Letizia mit provisoirement son fils chez les jésuites, dont l'établissement était assez éloigné. Chaque matin, au départ, il recevait de sa mère un morceau de pain blanc pour déjeuner. Or un beau jour, des amis racontèrent à Letizia qu'on avait vu plusieurs fois son petit Napoléon courant les rues en mangeant du pain de munition, ce qui était considéré comme peu convenable pour un enfant de bonne famille.

Grondé à ce propos, le jeune garçon répondit qu'en effet, tous les jours, il échangeait son pain blanc contre le pain des soldats, qu'il trouvait beaucoup meilleur.

A mesure qu'il grandissait, il montrait un zèle croissant pour les études, surtout pour l'arithmétique ; ce que voyant, sa mère fit installer sur la terrasse de la maison une petite retraite où il n'était pas dérangé par ses frères. Toute la journée il travaillait là, ne sortant généralement que le soir. Il se promenait alors d'un air distrait, sans souci aucun de son extérieur. Souvent même il oubliait de remonter ses bas, ce qui donna naissance à la remarque suivante, qu'on cite encore à Ajaccio :

« Napoleone di mazza calzetta
Fa l'amore a Giacominetta. »[1]

[1] Ce qui signifie en français :

Napoléon à la mi-chaussette
Fait la cour à Jaquelinette.

V

Etat de la Corse. — Demeure de la famille Buonaparte. — Dissemblance entre le mari et la femme. — Le général Marbœuf. — Esprit instable de Carlo. — Vertus domestiques de Letizia.

Les Corses, c'est un de leurs traits caractéristiques, ont des sentiments de famille très développés. Ils s'aiment entre eux et savent se dévouer les uns aux autres, mais on les voit rarement témoigner leur affection par des marques extérieures de tendresse.

Nulle part ailleurs le droit d'aînesse n'est respecté comme dans cette île. Si le père meurt, le fils aîné devient chef de famille et sert de tuteur à ses frères et sœurs.

Jamais le Corse n'oublie un bienfait reçu. Il est hospitalier, accueillant l'étranger de bon cœur. Chez ce peuple, qui a horreur de l'injustice, les vols sont extrêmement rares. Quant au courage, celui de ces insulaires est devenu proverbial.

Ils sont presque tous de petite taille. Ce qui les distingue particulièrement, ce sont leurs beaux yeux et leurs belles dents. Sobres par nature, ils se trouvent heureux dans leur modeste condition. Des châtaignes et des olives, et, comme boisson, l'eau de leurs ruisseaux, ils ne demandent pas davantage.

Jusqu'en 1770 ils n'avaient qu'une seule espèce de monnaie. Les hommes portaient alors des habits d'étoffe brune, tissée par leurs femmes, qui filaient la laine à la maison.

Nous avons vu que, dans deux campagnes successives, les Corses résistèrent aux Français sans même posséder une forteresse convenable. L'artillerie, le matériel de guerre, l'argent leur faisaient également

défaut ; aussi les vainqueurs eux-mêmes parlaient-ils avec estime de ces vaillants petits hommes à capote brune, endurcis aux fatigues et aux privations de tout genre, et toujours calmes devant l'adversité.

Les paysannes de ce temps-là portaient de longues robes, garnies d'une sorte de guimpe brodée. Elles allaient tête nue, un fichu noué sous le menton. Les travaux les plus durs leur étaient imposés ; et l'on voyait même des bourgeoises aisées aller chercher l'eau nécessaire à l'usage journalier.

Les Corses ne tenaient pas les femmes en haute estime. Au commencement du XIXe siècle, les gens du peuple les reléguaient d'ordinaire à une table à part. Plus il naissait de fils dans une famille, plus on se croyait riche ; aussi les parents montraient-ils à ceux-ci une préférence marquée, tandis qu'ils faisaient peu de cas de leurs filles.

La famille Buonaparte possédait une maison située sur le marché d'Ajaccio. Cet espace de terrain carré porte maintenant le nom de « Place Letizia ». L'habitation contenait de grandes chambres et une salle de danse. D'après la coutume corse, les planchers étaient formés de pierres rouges à six angles. Le toit plat servait de terrasse.

On passait l'hiver en ville, mais en été la famille se transportait à la « Villa Milelli », située au bord de la mer, à un mille environ d'Ajaccio, sur la route des Iles sanguinaires.

Cette jolie maison de campagne était entourée de grenadiers et d'orangers. Les myrtes et les roses y répandaient leur délicieux parfum. Non loin de là s'étendait une chaine de montagnes boisées, d'où s'élevait un rocher abrupt. Letizia avait transformé en joli pavillon une cavité de ce rocher, et c'est dans cette fraiche retraite que Napoléon avait

coutume d'étudier quand, jeune officier, il venait passer ses vacances auprès des siens.

La mère de famille aimait ce séjour d'été. De bonne heure le matin, tandis que les enfants dormaient encore, elle arpentait les allées ombragées du jardin ; et le soir, sous le ciel étoilé, elle y retournait volontiers écouter le mugissement de la mer. C'étaient ses heures préférées. Le calme de la nuit lui semblait délicieux après les laborieuses journées où sa bruyante troupe d'enfants et les devoirs domestiques ne lui laissaient pas un instant de repos.

Les époux Buonaparte n'étaient pas riches. Mademoiselle Ramolino, qui passait pour un bon parti, avait apporté en dot environ sept mille livres. Ce capital consistait en divers immeubles, entre autres une vigne. Carlo possédait moins de ressources pécuniaires que sa femme. La Corse est un pays pauvre où, de nos jours encore, le peuple paie les impôts et les fermages en nature plutôt qu'en argent.

La mère de Letizia et l'oncle de Buonaparte avaient jugé ces époux bien assortis. En réalité, cependant, il eût été difficile d'imaginer deux natures plus dissemblables.

Carlo était ambitieux, mécontent, vaniteux et passionné de luxe. Letizia, au contraire, était une femme éminemment modeste et peu exigeante, d'un caractère simple et droit.

Dans la gestion de ses affaires, Carlo manifestait plus que du désordre. Ainsi, pour se procurer de l'argent, il ne reculait ni devant la ruse, ni devant le mensonge ; et l'argent obtenu était bientôt follement dépensé. A l'occasion de son doctorat il donna une fête qui coûta six mille livres, c'est-à-dire à peu près le double de ses revenus annuels. Et comme il ne savait où trouver les fonds nécessaires, il projeta de vendre la vigne de sa femme « La sposata »,

qui, au dire de Napoléon, produisait un vin exquis.

Letizia avait horreur du gaspillage. De là le sentiment amer et l'espèce de honte qu'elle éprouvait en constatant la légèreté de son mari dans les questions d'argent. Avec son besoin inné d'indépendance, elle redoutait par-dessus tout la ruine.

Carlo, vantard et beau parleur, réfléchissait moins que sa femme. La tête toujours pleine de projets, il changeait constamment de but, sans arriver à rien de précis. Passant ainsi d'une chose à l'autre, il finissait par perdre courage ; en un mot, il manquait absolument de persévérance.

Letizia, d'intelligence moins prompte, était inébranlable dans sa manière de voir, une fois qu'elle s'était formé une opinion qu'elle croyait juste.

Carlo, libre penseur, avait publié dans sa jeunesse des vers de caractère blasphématoire. Il ne devint croyant qu'à l'approche de la mort. Sa femme, au contraire, fut toute sa vie une fervente catholique, adorant Dieu et la Madone. A toutes ses filles elle donna le nom de Maria, les consacrant ainsi à la sainte Vierge. Et quand, au déclin de ses jours, on lui demanda comment elle avait pu supporter les terribles coups du sort : « J'ai tout supporté », répondit-elle, « parce que c'était la volonté de Dieu. »

Tandis que Carlo goûtait fort les plaisirs de la table et était plus ou moins adonné au vin, Letizia se montrait la simplicité même. Elle ne buvait que de l'eau, mangeait peu, et méprisait les jouissances matérielles. Son mari était fier de son vieux nom et de ses ancêtres. Letizia, elle, attachait moins de prix à la vieille noblesse qu'aux vertus léguées par les aïeux à leurs descendants. Elle n'eut jamais aucune arrogance, même lorsque ses fils furent devenus empereur et rois.

Buonaparte fut un des premiers à se dire que la Corse aurait tout à gagner à se rattacher à la France. « J'ai été bon patriote et partisan de Paoli, aussi longtemps que le gouvernement national a duré », disait-il. Ce gouvernement n'existe plus ; nous sommes Français. Vive le roi ! »

Les exemples qu'il avait eus sous les yeux dans la famille de sa femme le décidèrent à se jeter, sans plus tarder, dans les bras du vainqueur. Les deux maris de sa belle-mère : Ramolino et Fesch, s'étaient fort bien trouvés de servir les Génois. Et il pensait que lui-même, en sa qualité de juriste, et avec sa connaissance du français, devait pouvoir obtenir une position avantageuse en France.

Il passa bientôt pour l'un des Corses les mieux disposés envers les Français. Rien ne prouve qu'il fût sincère dans son dévouement au nouveau pays. Quoi de plus naturel que ce Français de la veille doutât, dans son for intérieur, de l'opportunité de soumettre sa patrie au puissant royaume voisin ? Le fait est qu'il y avait là pour lui une question d'intérêt personnel. Marié, et voyant sa famille augmenter d'année en année, sans poste fixe ni grands revenus, mais toujours très dépensier, il cherchait instinctivement le moyen d'améliorer sa position. Il comprenait que, pour se faire bien voir en haut lieu, il fallait être noble. En Italie, autrefois, il avait fait valoir ses titres de noblesse ; mais comme, dans l'île natale, ceux-ci ne conféraient aucun privilège il ne s'était dès lors jamais donné la peine de les compter, ni d'examiner à fond son arbre généalogique.

Il s'agissait maintenant de se documenter. Il fut le premier, en Corse, qui étudiât les institutions françaises en faveur de la noblesse pauvre, le premier qui pensât aux bonnes positions réservées aux aristocrates, le premier enfin qui comprit que, pour

réussir, il fallait avant tout rechercher la faveur du gouverneur français.

Il commença par flatter les envoyés du roi. Mais il lui importait surtout de gagner le comte Marbœuf, gouverneur de l'île. Le succès se fit un peu attendre. Cependant le Français ayant, de son côté, besoin de Buonaparte, ces deux hommes, l'un encore jeune, l'autre beaucoup plus âgé, devinrent bientôt amis.

Carlo décida sa femme à rendre visite au gouverneur, et celui-ci la reçut avec la parfaite courtoisie d'un vieux gentilhomme. Dès lors il se rendit souvent chez l'avocat ; et c'est ainsi qu'il passa bien des heures en compagnie de Madame Letizia.

Le sous-gouverneur, comte Rosel de Beaumanoir, invitait fréquemment à des soirées les familles nobles d'Ajaccio. Buonaparte acceptait toujours, mais sa femme se montrait rarement, retenue qu'elle était par les soins du ménage, et peu attirée d'ailleurs par la vie mondaine. Lorsque, par exception, elle accompagnait son mari, sa ravissante figure, son maintien à la fois gracieux et digne captivaient d'emblée l'attention de chacun.

Des mauvaises langues ont prétendu qu'elle était en relations intimes avec le comte Marbœuf ; on a même été jusqu'à dire que Napoléon était le fruit de cette liaison. Ces rumeurs émanaient du parti dont Carlo Buonaparte s'était séparé, lequel parti cherchait des motifs scandaleux à son avancement dans le camp opposé. Or à la naissance de Napoléon, à peine Letizia connaissait-elle le gouverneur, et rien n'autorise à croire que ses ennemis aient dit vrai. Tous ses enfants portent des traces physiques et morales de leur origine ; tous se ressemblent de caractère, d'esprit et de tempérament ; la plupart ont même hérité de la maladie de leur père.

L'avocat corse avait rendu plus d'un service au

gouverneur, et trouvait à son tour en lui un précieux appui. En vers et en prose, en italien et en latin, Carlo célébrait ses hauts faits et ses vertus privées. Marbœuf fut le parrain de Louis Buonaparte. Son portrait occupait la place d'honneur dans le salon familial. A cette époque il avait plus de soixante ans ; Letizia, vingt. Malgré sa laborieuse carrière maternelle, elle était encore fort belle. Mais sa beauté était plus imposante que proprement fascinante. Chez elle, rien de rêveur ni de sentimental. L'air plutôt sévère de son charmant visage, son inlassable activité, les nombreux enfants qui l'entouraient, tout cela évoque l'idée d'épouse et de mère, non d'amante. En faveur de sa vertu nous remarquerons en outre que sous l'empire, belle encore, jamais elle ne montra la moindre trace de coquetterie. Les courtisans lui étaient à charge, et elle ne trouvait aucun plaisir aux dissipations du grand monde.

Que Marbœuf admirât cette charmante femme, il n'y avait là rien de surprenant. Ce qui est certain, c'est qu'on attribuait à Letizia une grande influence sur lui. Pour obtenir quelque chose du gouverneur, on avait souvent recours à son intervention. En pareil cas, sa parenté surtout ne lui laissait ni trève ni repos. Pour en donner un exemple, voici ce que plus tard, mère d'empereur, elle racontait à ses dames d'honneur.

Elle avait une parente malade, dont la fin semblait imminente. Après avoir pieusement reçu les secours de la religion, la pauvre femme s'adressa à Madame Buonaparte, assise près de son lit, et d'une voix mourante supplia sa nièce d'intercéder pour elle auprès de Marbœuf. Il s'agissait d'obtenir une faveur exceptionnelle. Après l'entrée au paradis, qu'elle

espérait de la grâce de Dieu, elle ne désirait rien tant que de reposer dans le caveau de la cathédrale d'Ajaccio, à côté des saints hommes de l'île, en attendant la résurrection.

Ne voulant pas repousser la requête suprême de la mourante, Letizia courut chez le gouverneur. Celui-ci refusa d'obtempérer à sa demande, vu qu'elle était contraire aux règlements ecclésiastiques ; mais il autorisa Madame Buonaparte à laisser croire à sa tante qu'elle avait eu gain de cause. La malade mourut donc consolée et heureuse.

« Maintenant qu'elle est morte », déclara ensuite le gouverneur, « peu lui importe d'avoir obtenu ou non l'avantage désiré. »

Si des parents éloignés abusaient ainsi de la faveur dont jouissait Letizia auprès du comte, on peut se représenter que son propre mari ne se faisait pas faute d'en profiter. Grâce à l'influence de Marbœuf, Buonaparte fut nommé conseiller du roi dans l'île, et, en sa qualité de noble, membre de la Diète de Corse. De plus il faisait partie du Conseil, composé de douze hommes, exerçant le pouvoir en l'absence de la Diète. Enfin il fit tant et si bien qu'il réussit à s'adjoindre à une députation envoyée en France.

A la mort de Louis XV, Marbœuf fut appelé auprès du nouveau roi. En son absence l'administration de l'île échut au vicomte Narbonne-Pelet, qui réprimait durement toute velléité d'indépendance. Il blâmait hautement auprès du gouvernement français la trop grande bonté de son prédécesseur envers la population corse, et tout portait à croire qu'il serait nommé gouverneur à la place du comte. Cependant, quand la députation susmentionnée arriva en France, on voulut savoir d'elle à quoi s'en tenir au sujet de Marbœuf et de Narbonne.

Et Buonaparte plaida si chaleureusement la cause du vieux comte que celui-ci garda son poste, en dépit de son concurrent. Quant aux amis et partisans de Narbonne, ils ne parlaient qu'avec une haine amère des relations de Carlo et de sa jolie femme avec le gouverneur de l'île.

Le voyage en France avait été très profitable à Buonaparte. Bel homme, aristocrate, intelligent et cultivé, il avait, aux yeux des autorités, un autre avantage encore : il savait le français. Ses écrits, à la vérité, fourmillaient d'expressions et de tournures étrangères, mais il se faisait au moins comprendre de fonctionnaires qui, pour la plupart, ne savaient pas l'italien.

Peu après son arrivée en France Buonaparte proposa au gouvernement d'établir des pépinières en Corse ; et, la chose décidée, il fut nommé directeur de ces futurs établissements. En outre, toujours à sa demande, la création de salines fut, de même, remise entre ses mains.

Malgré tous ces succès, il n'était pas content. Sans cesse il rêvait à de nouvelles entreprises plus fructueuses, ou à des emplois qui pussent assurer à lui et aux siens un brillant avenir. Vingt projets à la fois s'agitaient dans sa tête. Il s'agissait de les mettre à exécution, et cela aux frais de l'Etat. Il écrivait lettre sur lettre, pétition sur pétition ; humble quand le but à atteindre était particulièrement important ; presque arrogant, au contraire, lorsqu'il se croyait en possession de l'ombre d'un droit.

Et ce n'était pas uniquement le gouvernement français qu'il exploitait. Ses visées s'exerçaient dans d'autres domaines encore. Seulement, dès qu'il était arrivé à un résultat satisfaisant, il lui fallait du nouveau, encore et toujours du nouveau. D'innombra-

bles procès furent la conséquence de ce tourbillon d'affaires. De jour en jour la situation économique empirait ; aussi Letizia n'était-elle pas sans inquétude pour l'avenir.

Au sujet de la propriété de Milelli, qu'il avait héritée de son grand-père, Buonaparte fut très longtemps en procès avec les jésuites, ce qui représentait d'énormes frais.

Blessé dans sa vanité et dans son orgueil, il souffrait de la condition plus que modeste où se trouvait sa famille. Alors déjà il portait en lui le germe de la maladie qui devait l'emporter. Et peut-être faut-il attribuer à ce fait l'agitation, la versatilité, la nervosité croissante et le continuel besoin de voyage qui le caractérisaient.

Sous prétexte de réaliser tel ou tel nouveau projet, il parcourut successivement Gênes, Pise, Florence, San-Miniato, Rome, Bastia, Corte, Marseille, Versailles, toujours en grande hâte, et comme pourchassé par la nécessité de se procurer de l'argent pour ses nombreuses dépenses personnelles.

A Ajaccio, la famille augmentait d'année en année. Et l'existence de Letizia n'était rien moins que riante. Elle devait s'occuper, jour après jour, non seulement des enfants, mais encore de sa belle-mère et d'un oncle de son mari, qui vivaient auprès d'eux. Cet oncle Lucien, goutteux depuis l'âge de trente-deux ans, avait fini par être paralysé, ce qui le rendait maussade en même temps que fort exigeant.

En face des difficultés croissantes, Letizia accomplissait sa tâche journalière avec autant de dévouement que de savoir-faire, prenant sur ses épaules la plus lourde part des tracas domestiques. Et si la folle prodigalité de son mari n'amena pas la ruine complète, c'est à elle certainement qu'on le dut. Très

économe par nature, elle l'était en même temps par nécessité. En effet, le peu d'argent qui ne passait pas aux voyages de son mari, l'oncle Lucien mettait la main dessus, l'enfermant dans sa propre caisse, dont il gardait la clef.

Letizia, cependant, accomplissait dans la direction de son ménage de vrais prodiges d'économie, qui l'ont même, à maintes reprises, fait passer pour avare. Mais ses accusateurs devraient se rappeler combien plus tard, en toute occasion, elle se montra large quand l'avenir de ses enfants était en jeu, et toujours prête à sacrifier à leur bonheur l'argent si péniblement épargné.

Nous savons que l'éducation des enfants reposait entièrement sur elle, et qu'elle exerçait ses devoirs maternels avec amour et fermeté.

Ses enfants avaient tous une excellente santé. Mais elle n'avait guère le loisir de s'extasier sur leur développement physique et intellectuel. Il fallait avant tout les nourrir, les vêtir, et tenir la maison en ordre. Si, comme mère, elle jouissait d'une autorité absolue, jamais elle ne se mêlait des affaires de son mari. Ayant le devoir de fournir les ressources nécessaires, il avait aussi, pensait-elle, le droit d'en disposer à son gré.

Longtemps avant la naissance de Letizia, les coutumes et traditions de la Corse voulaient que la femme fût soumise à son mari. Pas question pour elle de se permettre la moindre critique sur la manière d'agir de son seigneur et maître. Elle ne se demandait pas pourquoi les choses étaient ainsi, ni si cela était dans l'ordre ; elle se courbait sous le joug sans même en sentir le poids.

A mesure que la famille augmentait, Letizia était plus surmenée. A la fin, elle ne quittait plus la

maison que pour se rendre le dimanche à l'église, jugeant sa présence nécessaire pour tenir en bride les enfants, tant qu'ils étaient petits. « Je sais », disait-elle, « que la vraie religion commande d'aller chaque jour à l'église, et qu'on ne doit en aucun cas manquer de s'y rendre les jours fériés. Cependant je ne crois pas que les gens à la tête de grandes entreprises, ou les mères de famille soient obligés de passer une notable partie de leur temps hors de la maison pendant la semaine. Cela interromprait le cours régulier du travail. Et l'on serait ainsi beaucoup plus coupable devant Dieu, par suite des incidents fâcheux qui pourraient se produire dans une maison mal surveillée. »

Letizia trouvait tout naturel de remplir régulièrement ses devoirs journaliers. Elle travaillait avec acharnement, sans se laisser déranger par la perspective d'un prochain accroissement de famille. Une fois l'enfant né, elle le nourrissait elle-même, à moins que, surchargée de besogne, elle n'en trouvât pas le temps. Dans ce cas, elle prenait pour nourrice une femme de pêcheur ou de berger, ce qui ne l'empêchait pas de veiller sur le dernier-né avec autant de sollicitude que sur les autres enfants. A celui d'entre eux qui en avait le plus besoin, elle accordait sa plus chaude tendresse, ses soins les plus dévoués. C'était, à ses yeux, le devoir d'une mère de consoler ces petits affligés, quelle que fût, d'ailleurs, la cause de leur chagrin.

VI

Départ de Joseph et de Napoléon pour la France. — Napoléon à Brienne. — Visite de Letizia. — Difficultés pécuniaires. — Maladie et mort de Carlo Buonaparte.

En décembre 1778 la famille Buonaparte comptait cinq enfants : Joseph, Napoléon, Lucien, Maria-Anna et Louis, né dans le courant de ladite année.

La gêne se faisant de plus en plus sentir dans le ménage, le gouverneur donna aux époux une nouvelle marque de bienveillance en déterminant son neveu, l'archevêque d'Autun, à faire admettre gratuitement Joseph Buonaparte au gymnase de la ville. Il procura de même à Napoléon l'entrée gratuite à l'école militaire de Brienne, et réussit encore à caser sans frais Joseph Fesch dans le séminaire d'Aix. Bref il ne cessa de rendre à la famille tous les services imaginables.

Le père, de nouveau membre d'une députation corse, suivit ses deux fils en France. Ces jeunes garçons quittaient la maison sans trop de regrets. N'abandonnaient-ils pas, en effet, une vie de privations pour s'élancer vers le nouveau, l'inconnu, les aventures, peut-être le bonheur ? Leur compagnon de route savait être, à ses heures, l'amabilité même. Ce père, souvent absent du foyer familial, égayait à son retour leur monotone existence. Fêtes de tout genre se succédaient alors dans la demeure si austère habituellement.

Les voyageurs se séparèrent à Autun. Jusqu'à nouvel ordre, il suffisait aux deux frères d'être ensemble pour repousser les atteintes du mal du pays, en s'encourageant l'un l'autre. Ce ne fut que



PREMIER PORTRAIT CONNU DE BUONAPARTE

Dessiné par l'un de ses camarades à Brienne.

cinq mois plus tard que commença pour eux le sérieux de la vie, quand Joseph resta seul à Autun, tandis que Napoléon, âgé de neuf ans, était envoyé à Brienne.

Dès le début de son séjour à l'école militaire, le garçonnet éprouva une terrible nostalgie. Il soupirait après le beau ciel et le climat chaud de la Corse. Transplanté dans la froide et terne Champagne, il se disait avec douleur que pendant six ans au moins il serait séparé de son île bien-aimée. « Etre loin de la demeure natale, du jardin où l'on s'ébattait joyeusement, n'avoir plus de maison paternelle, c'est n'avoir plus de patrie ! » s'écriait-il un jour avec désespoir.

Son camarade Bourienne le représente dans ses mémoires comme un enfant sérieux et taciturne, se tenant à l'écart des autres, et ne prenant aucune part à leurs jeux. Aussitôt que sonnait l'heure de la récréation, il courait à la bibliothèque, choisissant de préférence les ouvrages historiques, surtout Plutarque.

Ce sombre et mélancolique Napoléon était petit de taille, et d'apparence peu robuste. Pouvant à peine s'exprimer en français, il se sentait étranger en France, et n'avait certainement à cette époque aucun pressentiment de sa grandeur future.

Il continuait à réciter les prières italiennes que sa mère lui avait apprises. Cela plaisait à quelques-uns des maîtres, entre autres à l'abbé Dupuy qui, s'intéressant cordialement à ce jeune élève, lui donna libre accès à sa bibliothèque. Mais les camarades de Napoléon taxaient ses habitudes religieuses d'hypocrisie. Ils se moquaient de lui et le tourmentaient. Son maintien, son air rêveur, son langage, son prénom, sa patrie subjuguée, tout cela était matière à méchantes plaisanteries. On tournait aussi en ridi-

cule le modeste trousseau qu'il avait apporté ; on mettait en doute la noblesse de sa famille, et l'on raillait enfin la pauvreté de son père. En définitive maîtres et élèves conçurent la même antipathie pour cet étrange garçon qui menait au milieu d'eux une existence d'ermite ; bref le petit Napoléon ne tarda pas à devenir la brebis galeuse de l'école.

« Je ferai à tes Français tout le mal possible », disait-il souvent à Bourienne.

L'ami cherchait alors à le calmer en faisant appel à leur amitié réciproque.

Pour cet enfant de neuf ans commençait déjà le combat de la vie. Très réservé par nature, peu aimable et peu attrayant, sans un compatriote à qui il pût parler de la patrie, doublement chère depuis qu'elle absorbait de loin ses pensées, il était condamné à l'isolement. Au milieu de camarades hostiles et de maîtres plus ou moins ignorants, il était soumis à une discipline qui lui paraissait révoltante.

Un jour, en punition d'une peccadille, un de ses maîtres lui ordonna de s'agenouiller et de rester dans cette position pour prendre son repas. L'enfant refusa d'abord, mais fut finalement forcé de ployer les genoux. Désespéré, pâle comme la mort, il tremblait de tous ses membres. Soudain, fermant les yeux, le regard intérieur tourné vers l'île rocheuse :

« Mère, mère ! » s'écria-t-il d'une voix déchirante, « tu me l'as dit : on ne s'agenouille pas devant les hommes ; on ne s'agenouille que devant Dieu. »

Du dehors, point de secours à espérer. Pour faire face à la situation, il n'avait donc que son propre sentiment du devoir et son ambition. Il renfermait en lui-même et ses souvenirs et ses rêves, sans que les années amenassent aucun changement à cet état de choses.

Après que, le 25 mars 1780, Letizia eut mis au

monde sa seconde fille, Maria-Paoletta, célèbre plus tard par sa beauté, elle eut le vif désir de revoir ses fils en France. Il fut donc résolu qu'elle irait avec son mari conduire Lucien à Autun, et que de là ils se rendraient à Brienne pour visiter Napoléon.

La mère était préparée à le trouver changé, mais la réalité dépassa son attente. A peine pouvait-elle en croire ses yeux en le revoyant, et il lui fallut plusieurs minutes pour le reconnaître. Epouvantée de sa maigreur, elle alla un moment jusqu'à prétendre que ce n'était pas là son fils.

« J'étais, en effet, très changé », dit Napoléon en faisant allusion à cette rencontre lorsqu'il était à Sainte-Hélène ; « Les heures de liberté, je les consacrais à l'étude ; et mes nuits se passaient souvent à réfléchir aux travaux de la journée. Il m'eût été intolérable de n'être pas, dès le commencement, le premier de la classe. A cette époque ma mère avait 29 ans. Elle était belle comme les amours. »

A ce premier voyage en France, Madame Buonaparte fit sensation par sa beauté. Où qu'elle se montrât, on ne la nommait que : la belle Corse. Mais en entendant un jour cette appellation flatteuse, elle-même répondit modestement :

« Les femmes de mon pays qui méritent ce titre sont pour le moment en Corse. »

Une seule d'entre elles, cependant, pouvait alors être comparée à Letizia en fait de beauté ; c'était une demoiselle Baciocchi, sœur de son futur gendre.

En 1772 naquit la fille cadette des époux Buonaparte : Maria-Annunziata, qui devint plus tard reine de Naples. La même année, par l'entremise du comte Marbœuf, Maria-Anna fut admise, à titre gracieux, dans le célèbre établissement d'éducation de Saint-Cyr, fondé par Madame de Maintenon.

En toute autre occasion, les parents eussent cer-

tainement accueilli avec joie la nouvelle de cette faveur, mais ils étaient dans une telle pénurie qu'ils eurent toutes les peines du monde à se procurer de quoi payer le voyage de leur fille en France. La récolte avait été mauvaise, et les diverses propriétés de la famille, hypothéquées dès longtemps par Carlo, ne pouvaient plus fournir les ressources nécessaires.

La vaillante Letizia employa toutes ses forces à lutter contre l'adversité, redoublant d'économie pour tâcher de mener à bien sa difficile et lourde tâche. Mais ces heures pleines d'angoisse laissèrent des traces dans son âme. La pauvreté, tant redoutée, elle l'avait vue de près. Peut-être aussi, pour la première fois, s'était-elle rendu compte que l'homme sur lequel elle avait cru pouvoir s'appuyer n'était pas un soutien pour elle.

Plus le souci du pain quotidien devenait pressant, plus aussi se manifestait le caractère faible et léger de Buonaparte. Il négligeait ses affaires, et résistait de moins en moins à son penchant pour la boisson.

En 1783, le mal qui devait, deux ans plus tard, l'emporter prématurément, fit une première et violente irruption. Grâce aux soins dévoués de Letizia, un soulagement momentané se produisit. Le manque d'argent et la maladie obligeaient alors Carlo à rester davantage chez lui. Ce furent pour le mari et la femme des temps amers, douloureux. Jusqu'à ce moment, par un travail acharné et des prodiges d'économie, Letizia avait réussi à se tirer d'affaire. Il s'agissait désormais pour les époux de dissimuler leur misère. Passer pour pauvre, en effet, était absolument intolérable au vaniteux Buonaparte.

Napoléon avait passé brillament son examen de sortie de l'école de Brienne, qu'il avait suivie plus de cinq ans. De là, en 1784, il fut envoyé à l'école militaire de Paris.

La passion des voyages tourmentait alors de nouveau son père. Pour que celui-ci pût consulter un médecin français au sujet de sa maladie, le comte Rosel de Beaumanoir, dont nous avons parlé plus haut, lui prêta 25 louis. Quatre ans plus tard, lorsque cet ami de la famille revint habiter la Normandie, Letizia voulait vendre son argenterie pour payer la dette de son mari. Mais Beaumanoir l'en empêcha, en disant obligeamment que rien ne pressait pour ce remboursement, qu'elle le ferait plus tard, quand cela lui serait commode. Arrivée aux honneurs et au pouvoir, Letizia n'oublia pas ce bienfait, et l'empereur Napoléon récompensa largement le généreux prêteur.

Buonaparte était trop faible pour entreprendre un voyage seul. Il quitta donc la Corse, accompagné par son fils Joseph et son jeune beau-frère, l'abbé Fesch.

Il avait passé sa vie à voyager, et devait aussi mourir en voyage. La traversée ayant empiré son état, il dut s'arrêter à Montpellier, et là les douleurs d'estomac dont il souffrait depuis longtemps devinrent de plus en plus fortes. Le médecin consulté découvrit chez le patient une enflure cancéreuse, et ne lui donna aucun espoir de guérison. Pour comble de malheur, Letizia était à la veille de mettre au monde son fils cadet. Cela étant, le malade défendit expressément à son entourage de faire parvenir à sa femme des nouvelles inquiétantes.

Il s'était installé à Montpellier dans une modeste auberge ; mais, par bonheur, l'amie d'enfance de Letizia, Madame de Permon, habitait aussi cette ville, où son mari occupait une haute position administrative.

Les Permon invitèrent aussitôt Buonaparte à se

transporter chez eux, où il devait trouver un tout autre confort que dans son petit hôtel. Ce changement de domicile eut aussi une bienfaisante influence sur son état de santé. Par éclairs reparaissait l'homme du monde des anciens jours. Il racontait des épisodes de sa jeunesse, alors qu'il était à Rome et à Pise, des scènes de la guerre d'émancipation de la Corse, et il continuait à manifester une grande admiration pour Paoli. Il parlait aussi des vertus conjugales de sa femme, de sa sollicitude pour leurs nombreux enfants et de son courage héroïque pendant la guerre. Il se sentait même si bien qu'il écrivit à Letizia l'espoir qu'il avait de guérir.

Cependant, après un court mieux-être, la maladie reprit à pas de géant. Il vomissait fréquemment, et ne supportait presque aucun aliment. Dans ce triste état, il se résigna enfin à accepter l'idée d'une mort prochaine.

De nouveau il exprima le désir qu'on n'inquiétât pas sa femme, en lui faisant connaître la vérité. Il ne voulait pas qu'elle abandonnât ses petits enfants pour le rejoindre.

Au sujet de sa famille sans moyens d'existence, il éprouvait une anxieuse tendresse.

« Quant à Napoléon », disait-il, « je suis sûr qu'il fera son chemin, mais je ne le verrai pas. »

Buonaparte, dès sa jeunesse, avait été libre-penseur ; mais quand il se sentit près de sa fin, il déplora amèrement la chose. Il fit venir le prêtre de l'église St-Denis, et reçut avec humilité le saint sacrement.

Ses dernières pensées furent pour sa femme et ses enfants.

« Mon fils », dit-il à Joseph, agenouillé, tout en larmes, près de lui, « suis mon exemple et crois en

Dieu ; mais garde-toi d'imiter les égarements de ma jeunesse. Sois le guide et le protecteur de tes frères, et sois aussi l'ami de tes sœurs. Prodigue à ta malheureuse mère l'amour et le respect qu'elle mérite à tous égards... J'aurais bien voulu revoir mon cher petit Napoléon ; il me semble que ses caresses auraient adouci mes derniers moments, mais Dieu ne l'a pas permis. »

Et comme s'il avait eu le pressentiment que c'était ce fils-là qui serait plus tard le chef de la famille : « Napoléon, Napoléon ! » s'écria-t-il plusieurs fois de suite.

Peu d'instants avant sa mort, on l'entendit encore murmurer dans son délire :

« Où donc est Napoléon ? Pourquoi ne vient-il pas défendre son père avec sa grande épée ? »

Après trois mois de maladie, il expira le 24 février 1785, à 7 heures du soir, dans les bras de son fils aîné. Au pied du lit étaient le jeune abbé Fesch et Monsieur et Madame de Permon.

Le père de Napoléon était probablement dans sa 39me année quand il mourut. Il fut enterré à Montpellier. Peu de gens l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

VII

Après la mort du père. — Lettre de Napoléon à sa mère. — Force de caractère de Letizia. — Mort de l'archidiacre Lucien.

Après l'enterrement, Joseph Buonaparte et l'abbé Fesch retournèrent en Corse pour annoncer à Letizia la mort de son mari.

Peu de mois auparavant, en novembre 1784, elle avait donné le jour à son dernier enfant, Jérôme, qui lui resta toujours particulièrement cher en sa qualité de dernier-né.

Elle ne se cachait pas que Buonaparte avait été mauvais mari et mauvais père, mais elle l'estimait plus faible que coupable, et elle le pleura sincèrement. Cette veuve, encore jeune, avait l'âme forte. Elle se faisait à tout, voyant dans les vicissitudes de la vie un message d'en haut. Sans murmure et sans discussion, elle acceptait les événements comme envoyés par la volonté souveraine qui dirige l'univers.

A l'expiration de son deuil, des amis lui conseillèrent de se remarier. Et, jeune et belle encore, elle aurait pu en trouver l'occasion, malgré les huit enfants qui lui restaient, et malgré sa situation de fortune peu brillante. Mais son premier mariage n'avait pas été de nature à lui donner l'envie d'en contracter un second. D'ailleurs, elle n'aurait pas voulu mettre sur les épaules d'un nouvel époux la difficile mission de faire un sort à ses enfants. Elle prit donc la ferme résolution de se consacrer entièrement à eux, oubliant son propre chagrin pour les mieux consoler.

De tout temps elle avait, en conscience, rempli

ses devoirs. Désormais, elle renoncerait absolument au monde.

« Restée veuve, sans soutien, ma mère fut obligée de prendre en main la direction des affaires », dit Napoléon dans son exil de Sainte-Hélène. « Mais le fardeau n'était pas au-dessus de ses forces. Elle pourvoyait à tout, ordonnait tout avec une clairvoyance qu'on ne pouvait attendre ni de son sexe, ni de son âge. »

Tandis que, seule, elle avait ainsi à lutter contre d'innombrables difficultés, ses traits si beaux et purs prirent une expression presque rigide ; mais son regard gagnait en clarté ce qu'il perdait en douceur.

La mort du père changea les plans de la famille. Joseph, après avoir eu l'idée de se faire prêtre, s'était ensuite décidé pour la carrière d'ingénieur ; mais il dut y renoncer, afin de rester auprès de sa mère. Il l'aidait à gérer les propriétés de la famille et à surveiller les salines et les pépinières dont il a été question plus haut. En même temps, il étudiait le droit, en vue de se présenter aux examens et d'obtenir plus tard un emploi juridique dans l'île.

Quant à Napoléon, voici ce qu'il écrivait un mois environ après la mort de son père :

Paris, le 29 mars 1785.

« Ma bien chère mère,

» Maintenant que le temps a un peu calmé la première explosion de votre douleur, je m'empresse de vous témoigner ma reconnaissance pour la bonté dont vous avez toujours fait preuve à mon égard.

» Consolez-vous, ma bien chère mère. Les circonstances l'exigent. Nous redoublerons de tendresse et de gratitude envers vous, et serons heureux si, par notre obéissance, nous pouvons en quelque mesure

vous dédommager de la perte d'un époux bien-aimé.»

Comme enfant, Napoléon avait peu vécu avec son père; et, pendant son séjour de près de six ans à Brienne, il ne l'avait vu qu'une fois, lors de la visite d'une heure que lui firent ensemble ses parents. Connaissant si peu ce père, il ne pouvait ressentir pour lui l'affection que créent des relations journalières, et sa mort ne pouvait pas non plus lui causer une profonde douleur. En revanche, il avait le sentiment très vif des obligations que le souci de cette grande famille endettée mettait sur ses épaules. Tandis que Joseph était le bras droit de leur mère en Corse, Napoléon, âgé de 16 ans, prenait sur lui d'envoyer des pétitions aux ministres, dans le but de caser avantageusement ses frères. Il faisait démarches sur démarches, sans se plaindre, avec acharnement et de ce ton impérieux dont il ne put jamais se départir, même lorsque, pour avoir gain de cause, il eût mieux fait de se montrer plus souple.

Letizia, de son côté, continuait à se dévouer corps et âme à la famille. Elle cousait et lavait elle-même tout le linge des enfants. Un mal de doigt ayant pendant un certain temps enrayé son activité, elle fut obligée de prendre une domestique, mais elle ne la payait que trois francs par mois.

On se ferait difficilement une idée de la pénurie de cet intérieur, si des fragments de lettres n'en faisaient foi. Dans un de ces écrits, Napoléon se plaint que sa mère ne lui ait pas rendu six francs qu'il lui avait prêtés. Une autre fois, il fait allusion à un emprunt de trois francs. Letizia cousait, de ses propres mains, tous les vêtements de ce fils; mais, pour le moindre paquet à expédier en France, il fallait qu'il envoyât d'avance les frais de port.

Grâce à l'intervention de son ami Marbœuf, la

veuve de Buonaparte recevait une pension de l'Etat, mais cette pension était à peine suffisante pour élever ses enfants dans la plus grande simplicité. On le voit, le vieux gouverneur ne manquait jamais l'occasion de rendre service à Letizia. Il mourut, âgé de 80 ans, le 20 septembre 1786. Deux ans auparavant, il s'était marié. Plus tard, l'empereur Napoléon conféra à sa veuve le titre de baronne impériale, plus une rente viagère de 15,000 francs « en souvenir reconnaissant des services que son époux avait rendus à la famille ». Letizia aurait désiré que Mme Marbœuf figurât parmi ses dames d'honneur, mais le souverain trouvait peu convenable d'assigner une position dépendante à cette dame, alors qu'ils avaient eux-mêmes une si grande dette de reconnaissance envers son défunt mari.

En janvier 1787, le jeune lieutenant Buonaparte revint, après plusieurs années d'absence, en vacances auprès des siens. Parlant de cette visite, il dit plus tard au général Duroc :

« Pour que la joie du retour fût complète, il eût fallu la présence de mon père et de son vieil ami Marbœuf, le bienfaiteur de notre famille. »

Napoléon aimait la maison paternelle, malgré les changements qui s'y étaient opérés depuis qu'il l'avait quittée, tout jeune garçon. Le genre de vie qu'il y retrouvait faisait penser au cloître ou à l'école. Prières, sommeil, travail, repas, loisir, promenades, tout s'accomplissait à heures fixes.

Le jeune officier séjournait de préférence à la villa Milelli. Après le long procès dont il a été question plus haut, cette campagne avait enfin été déclarée la propriété de Mme Buonaparte. Au milieu du calme champêtre, Napoléon se plongeait dans la lecture et les études. C'est là qu'il poursuivait son histoire de

la libération de la Corse, dont il lisait des passages à sa mère, après lui avoir expliqué le plan de l'ouvrage.

Il aimait de toute son âme la pittoresque île natale. avec ses belles montagnes couronnées de forêts sauvages. Il aimait aussi ses compatriotes, à la fois pauvres et fiers.

Vers la fin de sa vie, il se plaisait à évoquer le souvenir de son pays. Du rocher de Sainte-Hélène, où il mourut prisonnier des Anglais, il se transportait par la pensée vers cette autre île dont il était si fier. « Les Romains », disait-il, « n'achetaient jamais des esclaves corses; ils savaient qu'on ne pouvait s'en rendre maître, qu'il était impossible de les plier sous le joug. » « La patrie », disait-il encore, « est toujours chère. J'aimerais même Sainte-Hélène, si c'était ma patrie. »

Après quinze mois de séjour au foyer, il dut aller rejoindre son régiment. Mais, en octobre 1791, il fut rappelé en Corse pour assister aux derniers moments de son oncle Lucien. Il trouva, en arrivant, le cercle de famille rassemblé autour du vieux parent. Joseph avait obtenu un emploi dans l'administration de l'île. Lucien, après ses études au collège d'Autun et à l'école militaire de Brienne, était momentanément à Ajaccio, ainsi que le demi-frère de Letizia, ce jeune Fesch qui devait être plus tard le conseiller spirituel de la famille. Pauline, Annunziata et le petit Jérôme, élevés par leur mère, étaient aussi présents à la cérémonie des adieux. Seuls manquaient, parmi les enfants, Louis, élève-officier en France, et Maria-Anna, toujours à Saint-Cyr.

A son précédent séjour en Corse, Napoléon avait trouvé l'archidiacre très affaibli, et profondément affecté de la mort de son neveu. Alors déjà il avait

parlé de sa propre fin, et cherché à consoler les orphelins en leur montrant quel admirable soutien ils avaient en leur mère.

Tous les assistants sentaient que le moment solennel approchait.

« Tu es l'aîné de la famille », dit le mourant à Joseph; puis, désignant Napoléon.

« C'est lui », ajouta-t-il, « qui en sera le chef, car il deviendra un grand homme. »

« Ne pleure plus, Letizia », dit-il enfin à Mme Buonaparte. « Je meurs tranquille en te voyant entourée de tes enfants. »

Quelques minutes plus tard, il rendait le dernier soupir. C'était le 16 octobre 1791.

VIII

Retour de Paoli.
Buonaparte et la Garde Nationale en Corse.

La grande Révolution avait éclaté en France, et les scènes sanglantes qui se déroulaient à Paris excitaient de nouveau l'esprit guerrier des Corses. Eux aussi voulaient avoir leur part de cette liberté pour la conquête de laquelle le peuple français s'était levé en masse.

Nous savons que l'ancien défenseur de l'indépendance de la Corse s'était retiré en Angleterre. Après vingt ans de séjour sur la terre étrangère, il fut rappelé par ses compatriotes. Pour se rendre à cet appel, il passa par la France, où Lafayette le présenta à l'Assemblée des Etats et au roi, qui le nomma Lieutenant-Général et Commandant en Chef de l'armée corse.

D'Ajaccio une députation fut envoyée à sa rencontre. Toute l'île lui préparait une entrée triomphale.

A cette époque Napoléon passait, comme d'ordinaire, ses vacances auprès de sa mère.

On s'occupait alors à organiser en Corse une garde nationale analogue à celle qui venait d'être créée en France. Beaucoup de gens poussaient le lieutenant Buonaparte à postuler la fonction de chef d'un des bataillons, emploi qui n'était pas incompatible avec son grade de premier lieutenant d'artillerie. Un avancement rapide et de beaux appointements semblaient attachés à ce nouveau poste. En outre Napoléon devait être par là plus fortement lié que jamais à l'île natale.



JOSEPH BUONAPARTE (1768-1844)
Musée d'Ajaccio.

Quatre bataillons furent levés, les troupes elles-mêmes choisissant leurs officiers.

Deux partis s'étaient formés, très opposés l'un à l'autre : les démocrates et les aristocrates. Ces derniers avaient l'appui du clergé. Buonaparte et ses amis se rattachaient au parti démocratique. Les adversaires luttaient pour arriver au pouvoir ; mais il fallait avant tout de l'argent. Un an auparavant, cette question d'argent eût été un obstacle à l'élection de Napoléon. Par bonheur, les économies de l'archidiacre Lucien avaient amélioré la position de la famille. Ce qu'il avait si soigneusement mis de côté, sa vie durant, servait maintenant à placer les Buonaparte, sinon au premier rang des notabilités de l'endroit, du moins au nombre des familles avec lesquelles il fallait compter.

Les candidats bien partagés de la fortune cherchaient à amorcer de nouveaux adhérents par tous les appâts imaginables. Letizia elle-même ouvrit sa maison aux partisans de son fils, et jusque dans les corridors se trouvaient des matelas pour les hôtes éventuels qui viendraient y chercher refuge la nuit.

Des défections journalières dans le camp des aristocrates faisaient prévoir la victoire du parti opposé. Cependant la situation était encore incertaine. Napoléon ne dormait plus. Le jour, agité et nerveux, il tenait conseil avec ses partisans et l'abbé Fesch. Peut-être, dit l'historien corse Gregorovius, était-il plus calme en marchant à la conquête du Consulat et de l'Empire qu'à celle du grade de Major à la Garde Nationale d'Ajaccio.

Il n'ouvrait son cœur à personne, si ce n'est à sa mère, à qui il communiquait tous ses plans, ainsi que ses raisons de désirer le poste en question,

écoutant ensuite en silence les observations qu'elle lui faisait. « Ma mère », disait-il, « a l'esprit clair et ne se trompe jamais. Ses expériences et ses conseils me sont de la plus grande utilité. »

Comme les choses tiraient en longueur, les dépenses que s'imposait Letizia à cette époque étaient hors de proportions avec ses ressources; aussi craignait-elle fort de ne pouvoir tenir bon jusqu'à la fin.

« Je n'ai presque plus d'argent », dit-elle un jour tristement, « et je vais être réduite ou à vendre mes propriétés ou à faire un emprunt. »

Sur un geste de dénégation de son fils :

« Ce n'est pas la pauvreté que je redoute », ajouta-t-elle, « mais la honte ».

« Ma mère », [1] répondit Napoléon, touché comme il devait l'être, « Ma mère, je vous en conjure, reprenez courage, et tâchez de me soutenir jusqu'à la fin. Il faut marcher, nous sommes trop avancés pour reculer. Dans dix jours le bataillon sera organisé; alors mes gens ne vous seront plus à charge; ils seront soldés par le Gouvernement. Si je réussis, comme j'en ai l'espoir, notre fortune changera. Une fois officier supérieur, mon chemin est fait. Une conflagration générale va éclater en Europe, une carrière brillante se prépare pour ceux qui sauront se hasarder à propos. Le métier des armes va l'emporter sur tous les autres. Je vous réponds que je saurai me frayer un chemin à travers les erreurs d'une vieille routine. Je connais tous ceux qui ont fait leurs études avec moi, je puis vous assurer qu'il n'y en a pas quatre qui soient capables de commander un régiment. J'espère

[1] Baron Larrey : *Madame Mère*. Vol. I, page 179.

qu'on aura besoin de moi. Au reste, j'ai du cœur, je saurai me rendre nécessaire. Les dangers, les fatigues ne m'épouvantent pas. Si je ne rencontre pas à la guerre une mort prématurée, j'y rencontrerai infailliblement la gloire et la fortune. Ma mère, faites ce que vous pourrez ; surtout ne vous affligez pas ; votre santé pourrait en souffrir. J'ai besoin de votre constance comme de votre amour. »

Sur ces entrefaites, le Commissaire du Gouvernement, chargé de présider aux élections, était arrivé à Ajaccio. Il avait son domicile chez Marius Peraldi, l'adversaire de Buonaparte. C'était là un soufflet donné au jeune officier et à ses partisans, aussi résolurent-ils d'avoir recours à la ruse.

Un des plus chauds adhérents de Napoléon, le fougueux Bagaglino, après s'être armé jusqu'aux dents, s'introduisit un soir chez Marius Peraldi. C'était l'heure du souper ; tous les convives étaient à table.

« La signora Letizia veut vous parler », dit-il d'un ton menaçant au Commissaire. « Suivez-moi à l'instant. »

L'interpellé se leva, et Peraldi n'osant le retenir, les amis de Napoléon l'emmenèrent et l'obligèrent à s'installer chez Madame Buonaparte, sous prétexte qu'il y serait plus libre que dans son précédent domicile.

Les élections ne se terminèrent pas sans tumulte, mais Buonaparte eut le dessus, et fut nommé chef d'un des bataillons de la Garde Nationale.

IX

Nouveaux troubles. — Persécutions exercées par Paoli.
La famille Buonaparte se réfugie en France.

Napoléon, à cette époque, manifestait beaucoup plus d'intérêt pour la Corse que pour la France. Alors qu'en pleine révolution, ce pays ne pouvait se passer d'officiers, il ne se faisait aucun scrupule de réclamer, sous divers prétextes, un congé pour retourner dans son île. Et, sans prendre en considération les suites possibles d'une telle manière d'agir, il retournait occuper en Corse le poste où il avait été nommé.

Par suite de cette absence illégale, il fut rayé des cadres de l'armée française en février 1792. Mais il était trop préoccupé de ce qui se passait autour de lui pour prendre la chose très à cœur à ce moment-là. Il était adoré de ses soldats, et, tandis qu'il se tenait prudemment à l'arrière-plan, il fomentait des émeutes contre les autorités, soi-disant pour servir la cause révolutionnaire, mais avec le secret désir de s'approprier le pouvoir.

Le jour de Pâques — on était alors en 1792 — survint un conflit entre la jeunesse de la ville et les soldats. Des bourgeois se précipitèrent sur les gardes-nationaux, dans l'intention de les désarmer, et ce fut bientôt une véritable bagarre dans les rues.

Au début du combat, Napoléon se trouvait chez sa mère. Au moment où il voulait rejoindre ses soldats, Letizia l'arrêta au bas de l'escalier, en le suppliant de ne pas la quitter.

« Mon fils », s'écria-t-elle, ne cours pas à la

mort. Epargne à ta mère la douleur de te perdre. »

Mais il s'arracha de son étreinte, puis, embrassant mère et sœurs : « Le devoir m'appelle », dit-il, « je pars. »

Le combat se poursuivit à la citadelle voisine, où Napoléon, avec ses compagnons d'armes, lutta contre les troupes françaises qui l'occupaient.

La nouvelle du soulèvement étant parvenue à Paoli, il envoya des hommes de confiance à Ajaccio, et son nom suffit pour y ramener l'ordre et la tranquillité.

Buonaparte, de son côté, écrivit au gouvernement pour justifier l'attitude de la garde-nationale. Une commission fut chargée d'examiner la chose, ce qui n'empêcha pas le jeune capitaine de se rendre en personne à Corte, pour y plaider sa cause et celle de ses soldats. Mais il fut froidement reçu par l'ancien ami de ses parents, lequel ne doutait pas que Napoléon n'eût favorisé le désordre. Il reçut donc son congé, et le bataillon qu'il commandait fut licencié.

Sans emploi, sans ressources, il retourna à Paris, espérant y obtenir de nouveau du service dans l'armée française. Ce n'était pas chose facile ; aussi, dans la position si précaire où il se trouvait, faisait-il plan sur plan pour arriver à se tirer d'affaire.

Après la journée du 10 août, marquée par la prise des Tuileries et l'emprisonnement de la famille royale, la fortune, derechef, sourit à Napoléon. Le parti radical, dont il avait su gagner la faveur, le nomma capitaine. Cependant c'était toujours la Corse qui occupait ses pensées, et il soupirait après une occasion propice d'y retourner. Voici comment elle s'offrit à lui.

Le nouveau gouvernement ayant supprimé tous les établissements d'éducation fondés par la royauté, entre autres Saint-Cyr, la sœur de Napoléon se trouvait sans abri.

Au milieu de la confusion générale, il demanda et obtint la permission de la reconduire chez elle ; et il resta même en Corse jusqu'au mois de juin 1793 sans qu'on lui en fît un grief.

Le gouvernement de l'île avait été confié à Paoli, avec plein pouvoir d'agir au nom des autorités françaises. Cependant le vieux général n'admettait pas la politique révolutionnaire. Il était indigné que l'on eût détrôné et emprisonné Louis XVI. Malgré les ordres reçus, il refusa de rejoindre l'armée du sud de la France. Le fait est que, pour la seconde fois, il méditait de livrer la Corse aux Anglais, et qu'il ne s'en cachait plus.

Les Buonaparte, au contraire, étaient décidés à rester fidèles à la France. Joseph eût préféré s'entendre d'abord, à ce sujet, avec Paoli ; mais Napoléon, tout en se gardant de dévoiler ses propres plans, était fermement résolu à séparer sa cause de celle du général.

Lucien, lui, n'hésita pas un instant à prendre ouvertement parti contre Paoli. Il lui en voulait personnellement, soit du tort qu'il avait fait à son frère, soit de son refus de le prendre lui-même pour secrétaire. Il se mit donc à la tête des opposants. En dépit de son jeune âge, il jouait dans les clubs d'Ajaccio le rôle que des hommes plus âgés et influents jouaient en France au temps de la révolution. Doué d'une grande facilité d'expression, il donnait à ses auditeurs l'idée d'un homme aussi cultivé qu'original.

Lorsque, l'année précédente, Paoli avait retiré à Napoléon son poste de garde-national, Lucien s'était immédiatement rendu au club républicain pour dénoncer la conduite du général devant l'assemblée. Et son hostilité persistante se montra plus tard dans d'autres occasions encore.



BUONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE

Dessiné d'après nature et gravé à Milan en 1796.

En 1792 une ambassade française fut envoyée dans l'île. A l'exception des frères Buonaparte et de leur oncle, l'abbé Fesch, peu de gens, à cette époque, savaient le français à Ajaccio. La seule dame qui pùt s'exprimer couramment dans cette langue était, selon toute apparence, la jeune Maria-Anna Buonaparte. Ce fait explique l'empressement que mirent les ambassadeurs, l'amiral Trugut et Sémonville, à entrer en relations avec la famille. Et Trugut faisait même une cour si assidue à Maria-Anna que la mère supposait chez lui des intentions matrimoniales. Lucien, devenu secrétaire et interprète de Sémonville, le suivit bientôt en France. Dès son arrivée, il courut aux clubs politiques, et tonna contre les agissements de Paoli en Corse. Il rédigea même contre le général un factum qui fut immédiatement adopté, et envoyé à la Convention, à Paris.

Le coupable projet de Dumouriez venait d'être découvert, et ce général avait été banni pour avoir voulu vendre la France aux Autrichiens. Que Paoli méditât, à son tour, un acte de félonie et songeât à livrer son île à l'Angleterre, cette nouvelle fit l'effet d'une bombe au milieu de l'Assemblée. « La trahison a donc éclaté à deux endroits à la fois ! » s'écria-t-on, et l'on décida aussitôt de faire arrêter l'ancien patriote.

Comme une traînée de poudre, la rumeur créée par l'incident se répandit de proche en proche. Quand elle parvint au général, il fut d'autant plus blessé de la manière d'agir de Lucien qu'il gardait un vivant souvenir du dévouement de son père. Il conservait aussi beaucoup d'estime et d'amitié pour Madame Letizia, qu'il avait vue de ses yeux à côté de son mari, pendant la guerre d'indépendance, et il ne cachait pas le profond chagrin qu'il

éprouvait de devoir considérer ses fils comme des ennemis.

Dès que les Corses eurent appris que la liberté du héros populaire était menacée, les luttes de partis cessèrent, la grande majorité de la population se rattachant à son ancien chef.

Le 26 janvier 1793 la Corse déclara solennellement vouloir secouer le joug de la France. Des députés de toutes les communes s'assemblèrent, et Paoli fut nommé généralissime et commandant en chef de l'île.

« Vive Paoli ! Paoli seul doit nous gouverner ! Nous voulons le suivre. Vengeance ! Et malheur à ses ennemis ! » criait la foule. Et ces cris retentissaient d'un bout à l'autre du pays.

Paoli envoya alors le message suivant à Letizia :

« Cessez de me combattre, ou soyez sûre de la destruction de votre famille et de vos biens. Les malheurs qui fondront sur vous, si vous me résistez, sont incalculables, et personne, plus tard, ne pourra vous en indemniser. »

Ces menaces, cependant, n'empêchèrent pas Letizia de partager le sort de ses fils.

De nouveau l'ancien ami de son mari lui fit transmettre un message par son fidèle Ambrogini :

« Signora », dit celui-ci, « si vous écrivez au Général que vous désapprouvez l'attitude hostile de vos fils, il vous laissera conserver vos possessions intactes. »

« Faites savoir à Paoli », répondit-elle, « que je croyais qu'il me connaissait mieux. C'est moi-même qui ai poussé mes fils à l'action ; et, si cela était nécessaire, je leur parlerais encore dans le même sens. Je suis et veux rester Française. »

Après cette réponse énergique, toute tentative

de conciliation cessa naturellement. Un conseil populaire corse décréta le bannissement de la famille Buonaparte, et Paoli ordonna la confiscation de ses biens. Dans l'excès de sa colère il aurait même commandé qu'on lui amenât les frères Buonaparte morts ou vifs.

La mère ayant prié ses fils de s'éloigner, ceux-ci obéirent pour ne pas l'exposer, avec ses plus jeunes enfants, à la haine vengeresse des partisans de Paoli. Avant de partir, Joseph et Napoléon jugèrent prudent de se déguiser.

Malgré son courage, Letizia était mortellement inquiète, car la police d'Ajaccio avait reçu l'ordre de poursuivre ses fils pour les faire prisonniers. Mais Joseph atteignit Bastia, et Napoléon arriva sain et sauf à Calvi, ce dont leur mère fut secrètement informée.

En restant à Ajaccio avec ses enfants cadets, Letizia espérait pouvoir défendre ses biens. De fidèles amis s'assemblaient de bonne heure, le matin, chez elle pour garder l'entrée de sa maison. Cependant on lui conseillait de fuir. D'heure en heure les nouvelles devenaient plus alarmantes. Alors elle envoya un message à Napoléon et à Joseph, et chercha à effrayer les partisans de Paoli en faisant annoncer que des vaisseaux de guerre français aborderaient bientôt dans l'île. Mais la flotte fit défaut, laissant les Buonaparte et leurs adhérents en proie à la fureur croissante du peuple.

Une nuit que Letizia s'était jetée tout habillée sur son lit, elle fut tout à coup réveillée par l'apparition d'une troupe de campagnards armés. Tout d'abord elle se crut trahie, mais la lumière des torches tombant sur la figure du chef, elle reconnut en lui Costa de Bastelica, l'ami le plus dévoué de ses fils.

« Hâtez-vous, signora, dit-il ; « les gens de Paoli sont à nos trousses ; nous n'avons pas un instant à perdre. J'ai tous mes hommes avec moi. Nous vous sauverons ou mourrons avec vous. »

Mère et enfants se levèrent prestement, et ne se donnèrent que le temps de mettre les vêtements les plus indispensables.

Letizia confia ses deux cadets, Annunziata et Jérôme, à sa grand'tante signora Pietro-Santa, qui promettait de les tenir cachés quelque temps. Avec ses filles, Maria-Anna et Paoletta, son fils Louis et son frère Joseph Fesch, elle quitta furtivement, au milieu de la nuit, la ville endormie.

Ils se rendirent d'abord à la villa Milelli. Mais l'ennemi les poursuivant, ils se dirigèrent en hâte du côté des montagnes. La mère tenait Paoletta par la main ; l'oncle Fesch avait à ses côtés Louis et Maria-Anna. De fidèles partisans les accompagnaient, armés de poignards, de fusils et de pistolets ; les uns les précédaient ; d'autres formaient l'arrière-garde. Il s'agissait tantôt de gravir des routes pierreuses, tantôt de traverser à gué le lit de quelque cours d'eau. Ce n'est qu'au point du jour qu'ils osèrent s'arrêter, et qu'en pleine forêt ils purent enfin prendre un peu de repos.

Ils avaient heureusement réussi à s'éloigner des proches environs de la ville ; mais un nouveau danger les obligeait à se disperser souvent, et à se dissimuler derrière les arbres et les buissons. En effet, les troupes armées de Paoli n'étaient pas loin. Les fugitifs les voyaient avancer sur les routes avoisinantes ; plusieurs fois même, tant ils étaient proches les uns des autres, le son des voix ennemies devenait perceptible. Ces hommes parlaient de ce qu'ils allaient faire à Ajaccio. Ils avaient, entre

autres, résolu de piller la maison de Madame Buonaparte, et de l'incendier ensuite.

Si effrayés que fussent les enfants, aucun d'eux ne trahit sa présence. Un signe sévère de la mère suffisait pour leur imposer silence. Même une pauvre bête, servant de monture à tour de rôle aux plus fatigués de la bande, semblait sentir le danger, et ne bougeait pas.

Après la halte il fallut se remettre en route. Mais la pauvre Maria-Anna était absolument épuisée de fatigue. Les buissons de la route avaient déchiré ses vêtements, et sa mince chaussure était en lambeaux. Les pieds tout ensanglantés, elle finit par fondre en larmes.

« Ne pleure pas, mon enfant », lui dit sa mère avec douceur. « Fais comme moi : je souffre et je me tais. »

La petite et les deux autres enfants, également exténués, furent placés sur le cheval, tandis que Letizia poursuivait son chemin à pied, soutenue, à tour de rôle, par ses fidèles compagnons.

Dans la direction d'Ajaccio s'apercevait, de loin, une lueur d'incendie.

« Voyez, signora », dit tout à coup l'un des hommes : « Votre maison est en flammes. »

Maria-Anna et Paoletta pleuraient. Leur mère restait impassible, bien qu'elle fût désespérée. On comprend aisément que des liens aussi puissants que ceux qui l'attachaient à l'île natale ne pouvaient se rompre sans douleur. Après vingt-quatre ans de vie de famille, subitement elle se trouvait lancée dans de périlleuses aventures, et voyait s'effondrer devant elle la maison que jusqu'alors elle avait maintenue debout, à force de peine, d'économie et de soins.

Lucien Buonaparte, dans ses mémoires, attribue à sa mère les paroles suivantes :

« Qu'importe que notre maison brûle ? Nous la reconstruirons d'autant plus belle. Vive la France ! »

Une telle exclamation, dans un tel moment, ne cadre pas avec le caractère de Letizia. Elevée dans l'admiration de Paoli, elle n'a certainement pas pu se détourner de lui le cœur léger. Encore moins, avec son ardent amour de la patrie, a-t-elle pu voir la vieille maison familiale incendiée, sans en être profondément affectée. Et ne devait-elle pas trembler aussi de l'avenir qui s'ouvrait devant elle et ses huit enfants ?

Napoléon avait trouvé à Calvi un excellent voilier, qu'il comptait utiliser pour amener sa mère en France. Il croisa d'abord le long des côtes, puis, jetant l'ancre à l'endroit où il supposait que leurs amis communs l'amèneraient, il aborda, et alla trouver des bergers qui, pensait-il, pourraient lui donner des nouvelles d'Ajaccio. Ceux-ci lui racontèrent que la maison de sa mère avait été pillée et brûlée après la fuite de la famille.

« Ma pauvre mère ! » s'écria alors Napoléon désespéré. « Où est-elle ? Comment pourrai-je la retrouver ? »

Comme il ne pouvait, sans danger de mort, parcourir la contrée, il envoya les bergers dans toutes les directions, à la recherche des fugitifs. Lui-même se retira sur un rocher solitaire pour y attendre, dans une angoisse mortelle, le retour de ses messagers.

Le jour parut enfin. Et tout à coup l'un des bergers se précipita vers lui en criant : « Sauvez-vous ! »

Une troupe armée, venant d'Ajaccio, s'approchait

du rocher. D'un bond Napoléon se jeta à la mer, et se sauva à la nage.

Après avoir erré deux nuits, Letizia et ses compagnons aperçurent enfin le drapeau français. Et le jour même où Napoléon s'était si habilement dérobé à la poursuite de ses ennemis, il vit par sa lunette d'approche des gens qui, du rivage, faisaient des signes au vaisseau. C'était sa mère et ses frère et sœurs. Aussitôt une barque fut envoyée pour les amener à bord, puis des amis allèrent chercher Jérôme et Annunziata, et ainsi toute la famille navigua ensemble vers la France.

X

Début du séjour en France. — Joseph Buonaparte et Julie Clary. — Napoléon général. — Letizia et ses filles.

En parlant plus tard de sa fuite d'Ajaccio :

« Aucun malheur ne pouvait m'atteindre », disait Letizia, « car j'étais entourée de mes jeunes enfants. Et comment la Providence aurait-elle abandonné une mère, seul soutien d'un petit garçon et de trois petites filles dont la beauté ne pouvait qu'accroître nos dangers? »

A la fin de mai 1793, elle s'embarqua donc avec ses enfants. Ils échappèrent heureusement aux croiseurs anglais, et purent aborder à Toulon sans incident fâcheux.

Les enfants s'imaginaient que toutes les difficultés étaient enfin surmontées ; et la mère espérait aussi que la France reconnaîtrait les sacrifices faits par ses fils pour conserver au pays leur île natale.

Elle devait être cruellement déçue dès l'arrivée. Les temps étaient durs, le désordre régnait partout, et personne ne songeait à leur venir en aide.

Pour vivre le plus économiquement possible, Letizia se transporta à La Valette, petit village dans le voisinage de Toulon, où mère et enfants connurent la plus grande gêne. Une simple paillasse leur servait de lit. La famille se nourrissait presque exclusivement de légumes, qu'on faisait cuire dans une marmite ébréchée. Au bout de quelque temps, Letizia et ses enfants allèrent à Bandol, où un brave paysan leur offrait l'hospitalité pour quelques semaines.



Joséphine, impératrice des Français et reine d'Italie
(1763-1814)

Collection du baron de Vinck.

Au mois de juin, ils partirent pour Marseille. La situation de Madame Buonaparte était presque désespérée. Elle n'avait rien sauvé : ni argent, ni argenterie, ni même ses papiers, et ils ne possédaient que les vêtements qu'ils avaient sur eux.

Ce qu'on obtenait à crédit suffisait à peine à satisfaire la faim.

Trois des enfants seulement étaient en âge de gagner leur pain. Le souci de tous les autres retombait sur la mère.

En sa qualité de réfugiée corse, Letizia reçut enfin un logement gratuit dans la maison d'un aristocrate qui avait été guillotiné. Elle occupait là un petit appartement au quatrième étage. Plus tard, elle s'établit dans un sous-sol de la rue Lafon, demeure inhabitée depuis la Terreur.

Dans ces temps difficiles, elle évoquait souvent le cher souvenir de l'île natale. Là, elle avait joui de l'estime de tous, tandis qu'en France, on la regardait de travers à cause de sa pauvreté. Mais, fille d'une race courageuse, persévérante et sobre, elle savait qu'on ne guérit pas les plaies de l'âme en y pensant constamment, mais bien plutôt en redoublant d'activité.

Soupirant après la Corse, et réduite à l'indigence dans un pays où elle ne devait jamais se sentir vraiment chez elle, cette vaillante femme travaillait jour et nuit pour préserver ses enfants de la misère.

A la longue, cependant, malgré tout son courage, elle n'aurait pu faire face à la situation si Napoléon ne lui avait pas donné une partie de ses modestes appointements de capitaine d'artillerie. Le commandant de Marseille, en outre, eut pitié d'elle, et lui fit distribuer des rations de pain, de viande, de légumes, de bois et de sel.

Un peu plus tard, son fils Lucien obtenait un emploi dans l'Administration militaire de Saint-Maximin, petite ville située non loin de Marseille ; Joseph était attaché aux Bureaux de la guerre, et Napoléon nommé colonel. Enfin, l'abbé Fesch, son frère, qui avait rejoint la famille, se créait une position lucrative en dehors de l'état ecclésiastique.

L'horizon commençait à s'éclaircir.

Deux jeunes chefs populaires : Barras et Fréron, étaient arrivés à Marseille ; et, comme ils connaissaient Napoléon, ils eurent naturellement accès auprès de sa mère. Ces élégants jeunes gens excitaient à un haut degré l'admiration des demoiselles Buonaparte. Madame Letizia manifestait moins d'enthousiasme à leur égard. Elle se fit cependant à leurs fréquentes visites, se souvenant que, par leur influence, elle avait obtenu une pension annuelle, en indemnité des maux soufferts pour la cause française en Corse.

C'était l'aisance en comparaison de la terrible gêne où la famille s'était trouvée d'abord. Maintenant la mère pouvait au moins acheter du linge et des vêtements pour les enfants, qui en avaient si grand besoin.

Non seulement chez elles, mais souvent encore dans la rue, Barras et Fréron avaient l'occasion de rencontrer les filles de Letizia lorsque, dans leurs toilettes plus que modestes, elles allaient faire au marché les provisions de ménage pour leur mère.

Maria-Anna, qui adopta plus tard le nom d'Elisa, avait dix-huit ans ; Paoletta, désignée dès cette époque sous le nom français de Paulette ou Pauline, en avait quinze, et Annunziata treize. Cette dernière se fit, dans la suite, appeler Caroline.

Les relations entre les représentants du peuple et

les jeunes demoiselles corses étaient des plus amicales. Fréron était même passionnément épris de Pauline, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, vu l'idéale beauté de cette jeune fille.

Letizia ne soupçonnait pas qu'on fît la cour à ses filles dans la rue, mais remarquant, à la maison, l'intimité qui régnait entre elles et les jeunes gens, elle finit par s'en alarmer. Elle redoutait surtout les assiduités de Fréron, attendu que ni elle-même, ni ses fils aînés ne désiraient cette alliance pour la famille. Cela étant, elle forma le projet de quitter Marseille pour Toulon, dont Napoléon dirigeait alors le siège. Mais avant qu'elle eût pu réaliser son plan, la forteresse était prise, et son fils était nommé général, à l'âge de vingt-quatre ans.

Vers cette époque, Madame Letizia et ses filles entrèrent en relations avec la famille d'un riche négociant de Marseille, nommé Clary. Le père avait gagné sa fortune comme fabricant de savon. Lui mort, sa veuve était restée avec trois fils et trois filles.

L'un des fils, Etienne, désirant donner du lustre à sa richesse, recherchait des alliances aristocratiques. Cela le rendit suspect, et il fut mis en prison. Ses sœurs étaient désespérées. Et Joseph Buonaparte leur ayant été représenté comme un personnage influent, elles allèrent le trouver pour le supplier d'agir en faveur de leur frère, lequel fut, en effet, remis en liberté.

Joseph était gentilhomme. En sa qualité de fils aîné, il prétendait avoir le droit de s'appeler comte de Buonaparte. Il avait alors vingt-six ans. Il était grand, beau, bien proportionné, et l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose d'imposant. Certes, il avait bien moins de caractère que Napoléon ; mais

s'exprimant extrêmement bien, et en termes choisis, il possédait à un haut degré le don de fasciner les femmes.

Au bout de quelque temps de connaissance, il jeta les yeux sur la plus laide des trois sœurs Clary qui, bien qu'âgée de vingt-trois ans seulement, avait déjà l'air fanée. Son extérieur était singulièrement peu attrayant. Petite et mal bâtie, elle avait un aspect maladif, de gros yeux à fleur de tête, le nez charnu et la bouche rien moins que belle. Mais elle possédait de nombreuses vertus, qu'elle semblait vouloir cacher. Pieuse, droite, d'une bienfaisance rare, attachée à son devoir, elle était vis-à-vis des siens aussi dévouée que fidèle.

Aussitôt après son mariage avec Joseph, elle prit à tâche de plaire à la famille de son mari. Volontiers, elle s'associait aux préoccupations de sa belle-mère, à la condition toutefois que cela n'amenât pas de frottements pénibles entre les Clary et les Buonaparte, car, dans ce cas elle eût, sans hésiter, prit le parti de sa propre famille.

Julie était très spirituelle, en même temps qu'assez avisée pour ne céder à sa verve qu'en présence d'amis de confiance. Vis-à-vis des étrangers, elle se montrait fort réservée.

Enfin — et c'était là un avantage capital — elle possédait une grande fortune, héritée de son père, et qui était à l'abri des bouleversements révolutionnaires. Et cette jeune femme avait encore la perspective d'hériter plus tard d'un de ses frères, colossalement enrichi par l'usure.

Tant par ses défauts physiques que par ses qualités morales, Julie était pour Letizia une belle-fille idéale. Ces deux femmes, qui s'aimaient beaucoup, vivaient dans les meilleurs termes.



PAULINE BUONAPARTE (1780-1825)

D'après la statue de Canova à la villa Borghèse, à Rome.

Toute la famille Clary était, du reste, sympathique à l'austère dame corse, qui désirait voir son deuxième fils épouser la sœur de Julie, Désirée, laquelle devint plus tard reine de Suède et Norvège, et qui était aussi jolie que sa sœur l'était peu. Napoléon demanda, en effet, sa main, et, bien qu'à cette époque il n'eût rien de séduisant, Désirée semblait disposée à la lui accorder. Mais, s'il faut en croire les Mémoires de Barras et de plusieurs autres, ses frères déclarèrent « qu'on avait assez d'un Corse dans la famille ».

Nous savons qu'il était d'usage en Corse que les fils eussent tout à dire à la maison. Les mères laissaient grandir leurs filles comme elles avaient grandi elles-mêmes, sans avoir la moindre idée de ce que c'est qu'une véritable éducation. Malgré cela, la conduite de ces insulaires était, en général, irréprochable. Elles gardaient presque toutes une fidélité exemplaire à leur mari.

Il se peut que les filles de Letizia fussent devenues des femmes capables et vertueuses, si elles étaient restées à leur propre foyer. Elles avaient, il est vrai, hérité de la légèreté paternelle ; mais qui sait si la continuation de leur existence primitive n'eût pas fait d'elles d'honorables maîtresses de maison ? Transplantées, en pleine période de développement, dans cette France à la fois agitée et frivole, élevées par leur frère à des hauteurs vertigineuses, à un âge où les impressions de l'enfance s'effacent facilement, elles montrèrent bientôt combien peu elles ressemblaient à leur vaillante mère.

L'éducation de Letizia avait été défectueuse ; mais l'école de la vie avait, chez elle, porté de bons fruits. Il n'en fut pas de même de ses filles. C'étaient des natures impressionnables, que les leçons de l'expérience n'amélioraient que peu ou point.

En Corse, nous l'avons vu, il était très exceptionnel que la mère de famille possédât la culture intellectuelle nécessaire à l'éducation de ses enfants. En tout cas, Letizia ne la possédait pas. Elle écrivait mal, et n'avait aucun goût pour la lecture. Que pouvait-on, du reste, attendre de plus d'une femme qui s'était mariée à treize ans ? Ses filles ne lui devaient pas moins un grand respect pour ses vertus, son caractère, sa judicieuse discipline, et les bonnes manières qu'elle leur avait inculquées.

Les premiers temps de son séjour en France, elle était trop pauvre pour leur donner l'occasion de perfectionner leur instruction hors de la maison. Sa fille aînée, d'ailleurs, qui avait passé plusieurs années à Saint-Cyr, n'en avait pas tiré grand profit. Aussi, quand les circonstances pécuniaires devinrent plus favorables, n'eut-elle aucune envie de se séparer de ses filles cadettes. L'eût-elle même désiré, ce n'eut pas été chose facile que de trouver une maison d'éducation convenable. Avant la Révolution, les religieuses étaient à la tête de presque tous les établissements d'instruction du pays. En 1793, les couvents avaient été fermés ou vendus comme propriété nationale, et les nonnes dispersées à tous les vents.

Napoléon continuait à se montrer excellent fils. Grâce à lui, la famille fut remise à flot, et bientôt couverte de gloire.

On peut se représenter à quel point un si brusque revirement affola les jeunes filles. Madame Buonaparte, occupée des affaires de la maison, les laissait vivre à peu près à leur guise. Après avoir subi tant de privations de tout genre, et vu la misère de si près, elles entrevoyaient soudain la vie couleur de rose, et l'avenir plein de joie.

Du matin au soir, la gaîté dominait chez elles. La nuit, elles rêvaient de hautes destinées et d'officiers qui venaient les demander en mariage.

Sur leurs instances réitérées, Madame Letizia ouvrit, bien qu'à contre-cœur, ses salons à un plus grand cercle de visiteurs. Elisa, la moins jolie des sœurs, s'intéressait à la littérature, et lisait à haute voix aux invités. On s'amusait surtout à jouer de petites comédies, dans lesquelles la belle et joyeuse Pauline remplissait les rôles de soubrette. La scène, entourée de paravents, était éclairée par des chandelles.

La mère de famille elle-même, malgré ses habitudes sédentaires, prenait plaisir à ces modestes divertissements. Ainsi que son fils Napoléon, elle avait un goût prononcé pour l'art dramatique.

XI

Séjour à Antibes. — Lucien et Christine. — Mariage de Napoléon avec Joséphine. — Visite à Letizia. — Lettre de la belle-mère à Joséphine.

Le général Buonaparte ayant reçu la mission de fortifier les côtes de la Méditerranée, désirait avoir sa mère et ses sœurs à proximité. Il choisit donc pour elles une ravissante demeure à Antibes, petite ville maritime située non loin de son quartier général. Ces dames acceptèrent l'invitation avec reconnaissance, et un temps joyeux s'ensuivit. On recevait de nombreuses visites. Les jeunes filles, en outre, se rendaient journellement à des fêtes à Nice, dansaient avec les officiers, et s'amusaient royalement.

Letizia, cependant, gardait ses habitudes simples. Elle était, avant tout, soigneuse ménagère. Bien des années plus tard, les habitants d'Antibes se souvenaient d'avoir vu la mère du grand empereur rincer du linge dans la rivière qui coulait près de chez elle.

Au bout de cinq mois de villégiature, mère et filles reprirent ensemble le chemin de Marseille.

De nouvelles épreuves les attendaient. Après la chute de Robespierre, le général Buonaparte, qui avait été son partisan, fut lui-même emprisonné. Et pendant dix à douze jours, il resta enfermé dans le voisinage d'Antibes, ce qui jeta sa famille dans la plus grande anxiété.

Ses énergiques et solennelles protestations d'inébranlable fidélité à la patrie le firent cependant remettre en liberté. Et grâce à ses hautes capacités in-

tellectuelles et à son habileté, il conserva même son rang de général.

Le troisième fils de Letizia, Lucien, se montrait chaud républicain et orateur populaire zélé. Un de ses plus fidèles auditeurs à Saint-Maximin était un hôtelier nommé Boyer, chez lequel il passait une bonne partie de son temps, étant amoureux de la fille de la maison.

S'il faut en croire les propres mémoires de Lucien, il fut moralement obligé par le père de cette jeune Christine de l'épouser. Un jour que, devant une nombreuse assemblée, il avait tenu un discours enflammé sur l'égalité entre tous les hommes, son futur beau-père doit lui avoir dit : «Tu as parlé de l'égalité en termes éloquents ; mais si nous sommes tous égaux, pourquoi n'épouses-tu pas ma fille? C'est mal de lui faire la cour sans intention sérieuse. Si tu es un honnête homme, tu l'épouseras».

Lucien était celui des fils qui, d'extérieur, ressemblait le plus à son père. Toutefois il n'était pas bel homme, comme celui-ci l'avait été. De haute taille, mais les jambes et les bras trop longs, il était mal bâti. Par suite d'une forte myopie, il clignait constamment des yeux. Sa tête était trop petite, mais son sourire si captivant que, malgré tous ses désavantages, il avait l'art de plaire aux femmes.

Ni mère, ni frères n'approuvaient ce projet de mariage. Christine était un ange de bonté et extrêmement jolie, mais pauvre et sans culture.

Quand Lucien rencontrait de l'opposition au sujet d'affaires personnelles, il se cabrait comme un cheval rétif. Il était alors impossible de l'amener à se désister de ses résolutions. Christine lui devint même doublement chère par le fait que sa famille, à lui, la repoussait. Et lorsque cette femme, qu'il avait

peut-être choisie par simple caprice, lui eut donné des enfants, son amour pour elle prit un caractère sacré.

Letizia finit par accepter cette union ; car Christine était modeste, et aimait sincèrement son mari. Un autre mariage lui causa une bien plus sensible déception, et devait aussi exercer une bien plus grande influence sur sa vie. Ce fut, dans la famille, une véritable consternation quand on apprit que le 19 ventôse (9 mars) 1796 Napoléon avait épousé Marie-Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais.

Si le jeune guerrier n'avait pas, au préalable, demandé le consentement de sa mère, c'est qu'il prévoyait certainement la tempête que déchaînerait cet événement imprévu.

Lucien, grâce à l'intervention de son frère, avait été nommé intendant militaire. Le général était pressé de l'envoyer à l'étranger. Louis aussi avait été éloigné, et Napoléon n'avait pas dit un mot de son projet de mariage à son frère Joseph.

Si amoureux qu'il fût, il ne pouvait se cacher que cette dame du monde, élégante et dépensière, cette vicomtesse qui fréquentait la société la plus légère de Paris ne serait pas à sa place dans la demeure de sa mère. Bien que beaucoup plus âgée que lui, elle ne rêvait que toilettes et plaisirs. Enfin elle avait deux grands enfants et une troupe d'amis, dont plusieurs passaient même pour avoir été ses amants.

Joséphine formait, on le voit, un contraste frappant avec la femme de Joseph, cette laide et riche demoiselle Clary dont les habitudes, sous plus d'un rapport, s'harmonisaient avec celles de sa bellemère. Napoléon sentait que sa femme à lui plairait encore moins à sa mère que la fille peu cultivée de



Lucien Buonaparte (1775-1840)

Collection du Prince Roland Bonaparte.

l'hôtelier Boyer, qui n'avait pas apporté de dot, mais ressentait une grande joie et considérait comme un immense honneur d'être admise auprès de Madame Buonaparte. Aussi, tandis que le général languissait aux pieds de Joséphine, il vit sans doute plus d'une fois en esprit le regard soucieux de sa mère.

Ce ne fut qu'après de longues hésitations que la vicomtesse de Beauharnais consentit à l'épouser. Elle s'imaginait déroger grandement en lui accordant sa main, et elle ne prit sur elle de quitter le nom de son premier mari que longtemps après la noce.

Le grand empereur qui, quelques années plus tard, devait habiter les Tuileries, Schönbrunn et le Kremlin, occupait en 1796 un très modeste appartement à Paris. A cette époque il n'était qu'un officier sans fortune, d'aspect sérieux et maladif. Le triomphateur qui, sous peu, ferait faire antichambre aux rois, était alors lui-même solliciteur auprès de Barras. Celui qui, plus tard, devait partager les royaumes de l'Europe entre ses frères, avait récemment manqué de pain, et l'on était loin de pressentir qu'il deviendrait le souverain de la France.

Il avait le teint jaune et la figure osseuse. Ses mains, d'ailleurs fort belles, étaient alors maigres et mal soignées et ses cheveux en désordre.

Joséphine ne s'attendait pas à voir un changement physique s'opérer en lui. Elle ne soupçonnait pas davantage qu'il fût destiné à porter le diadème et la couronne de laurier. Le fait est qu'elle ne l'aimait pas, et qu'il lui inspirait plus de crainte que de sympathie. Si enfin elle s'était décidée à l'accepter pour époux, c'est que l'âge commençait à se lire sur son visage, que sa situation pécuniaire était mauvaise, et qu'elle ne voyait pas d'autre moyen de l'a-

méliorer. En outre il lui répugnait d'être plus longtemps la maîtresse de Barras, sachant qu'elle n'était pas la seule et que Barras, au fond, n'aimait que lui-même.

Elle jugeait des rapports de famille d'après ce qu'elle avait constaté chez son premier mari et ses proches, lesquels n'avaient jamais eu d'égards les uns pour les autres. Elle-même menait joyeuse vie, sans s'inquiéter de sa mère, qui la laissait des années sans nouvelles.

Elle se souvenait vaguement avoir rencontré ici ou là quelques membres de la famille de Napoléon ; mais elle ne se doutait pas que la mère de ce dernier pût trouver quelque chose à redire au choix de son fils. Elle n'avait pas l'idée que dans son cercle intime se formeraient deux partis : celui des Buonaparte et celui des Beauharnais, et qu'entre eux la lutte serait aussi longue qu'acharnée. Aucun pressentiment ne l'avertit de la haine et des persécutions dont elle serait l'objet, et un certain temps devait s'écouler avant qu'elle se rendît compte qu'elle avait mis le pied dans un nid de guêpes.

Par suite de son mariage, Napoléon avait été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie. Il quitta donc Paris peu de jours après la noce.

En bon fils il avait extrêmement à cœur de triompher du mécontentement de sa mère au sujet de l'union qu'il venait de contracter ; aussi, en se rendant à son poste, s'arrêta-t-il d'abord à Marseille.

Lucien et Louis avaient rencontré Madame de Beauharnais en société. A leurs yeux elle avait le double tort d'être âgée et de mauvaise réputation, grande fut donc leur surprise en apprenant que leur frère l'avait choisie comme compagne d'existence. Tout ce qu'ils savaient de désavantageux sur son compte, ils l'avaient raconté à leur mère.

En Corse on considérait presque comme un déshonneur de n'avoir pas d'enfants. Letizia elle-même était fière de sa nombreuse famille, et cette fécondité n'avait pas peu contribué non plus à la haute estime dont elle jouissait dans l'île. Sa nouvelle belle-fille était si âgée qu'on ne pouvait plus espérer qu'elle lui donnât des petits-enfants. On la disait sans fortune et très dépensière cette Parisienne de mœurs légères. Joséphine et sa belle-mère étaient donc aussi dissemblables que possible. Avec son imparfaite connaissance de la langue et des coutumes françaises, Letizia n'éprouvait que de l'aversion pour cette mondaine consommée.

La joie de revoir son fils, et de le revoir général en chef, éclipsa au premier moment l'amère déception que lui causait son mariage.

« Ma mère me reçut avec une joie excessive », raconte Napoléon [1].

« Te voilà grand général ! » me dit-elle, pendant qu'elle m'embrassait.

« Je suis », répondis-je en souriant, « général en chef, ce qui n'est pas toujours la même chose, et petit général par la taille ; un jour peut-être je grandirai moralement. »

« Oh ! tu feras ton chemin », me dit cette excellente mère ; ce n'est point en vain que l'archidiacre aura dit, en mourant, que tu serais le chef de la famille ; pourquoi ce cher homme ne peut-il pas te voir où tu es maintenant ? »

« Et où m'arrêterai-je ? » répartis-je avec vivacité.

« Ne fais pas d'imprudence, ne sois pas téméraire, qu'autant qu'il le faut pour te faire respecter. Mon Dieu, que l'attente de chaque bataille me sera pénible ! Mais Dieu et la Sainte Vierge veilleront sur toi. »

[1] *Mémoires de Napoléon Bonaparte*, 1834, t. II, page 52.

Napoléon passa plusieurs jours auprès de sa mère. En l'embrassant, au moment de la quitter :

« Mère », lui dit-il, « soignez votre santé ; vivez longtemps ; car si vous mourez, personne n'aura plus d'autorité sur moi. »

Malgré la cordialité de leurs rapports, il avait eu de la peine à réconcilier sa mère avec l'idée de son mariage. Joséphine avait écrit à sa belle-mère, mais ce n'est que neuf jours après le départ de Napoléon que Letizia se décida à signer la réponse suivante :[1]

« A la citoyenne La Pagerie-Buonaparte,
Rue Chantereine, 6, à Paris.

Marseille, le 12 Germinal an IV (1er avril 1796).

» J'ai reçu votre lettre, Madame ; elle n'a pu ajouter à l'idée que je m'étais formée de vous. Mon fils m'avait appris son heureuse union, et, dès ce moment, vous eûtes, avec mon estime, mon approbation. Il ne manque à mon bonheur que la satisfaction de vous voir. Soyez assurée que j'ai pour vous toute la tendresse d'une mère, et que je vous chéris autant que mes enfants.

» Mon fils m'a fait espérer, et votre lettre me le confirme, que vous passeriez par Marseille pour le joindre. Je me réjouis, Madame, du plaisir que me procurera votre séjour ici.

» Mes filles se joignent à moi pour précipiter l'heureuse époque de votre voyage. En attendant, soyez assurée que mes enfants vous ont voué, à mon exemple, l'amitié et la tendresse qu'elles ont pour leur frère.

[1] *Revue rétrospective de Tachereau*, d'après les archives de la Bibliothèque nationale, 1833, t. Ier, page 175.

» Croyez, Madame, à l'attachement et à l'affection de » LETIZIA BUONAPARTE, mère. »

Napoléon avait atteint son but; l'apparence était sauvée. Le consentement de Letizia arrivait, si même un peu tard, du moins en bonne forme.

Chaque mot de la lettre avait été pesé dans un conseil de famille. Peut-être avait-on envoyé cet écrit à l'examen de Joseph, à Gênes, ce qui expliquerait le retard de l'expédition à Paris.

Si l'on jugeait du style épistolaire de Madame Buonaparte par cet échantillon, on se tromperait grandement. Ni le fond, ni la forme ne lui sont attribuables.

Ne sachant qu'à moitié le français, elle était incapable de s'exprimer dans cette langue en termes élégants et choisis. En outre il était absolument contraire à sa nature de faire ce qu'on appelle des phrases. La politesse affectée et les prévenances de la lettre n'avaient rien de commun avec son style ordinaire.

Pendant sa longue vie, Letizia Buonaparte a écrit relativement fort peu de lettres autographes ; mais elle en a dicté un grand nombre, dont 150 environ sont réparties parmi ses descendants.

Sa connaissance imparfaite du français la portait à dicter en italien la majeure partie de ses missives.

Les lettres écrites de sa propre main remontent pour la plupart aux premières années de son mariage, au temps de son veuvage, en Corse, à l'époque de la république, ainsi qu'à un séjour postérieur en Provence.

XII

Pauline et Fréron. — Elisa et Félix Baciocchi. — Voyage en Italie. — Séjour à Montebello. — Letizia retourne en Corse. — Lettres de Letizia à Madame Clary.

Dans un précédent chapitre nous avons raconté le séjour des représentants Barras et Fréron à Marseille. On se rappelle que des rapports très amicaux s'étaient établis entre ce dernier et Pauline, sans que la mère eût l'air de s'y opposer sérieusement.

Trop jeune et irréfléchie pour calculer ses actes, ce qui d'ailleurs n'était nullement dans sa nature, la jeune fille aimait Fréron de tout son cœur, ou du moins s'imaginait l'aimer.

L'idée d'un mariage entre eux n'était cependant pas du goût de Letizia. En tout cas, en dépit des instances répétées de sa fille, elle persistait à refuser son consentement.

La résistance ne fit qu'exalter les sentiments de Pauline.

« Je jure », cher Stanislas, « écrivait-elle en mars 1796 à Fréron, « que je n'aimerai jamais que toi. Mon cœur ne saurait se partager ; il s'est donné entièrement à toi. Qui donc peut s'opposer à l'union de deux âmes qui ne cherchent que le bonheur, et qui le trouvent dans l'amour réciproque ? Non, mon ami, ni maman, ni personne ne peut te refuser ma main. »

Les choses en étaient là quand Napoléon, en se rendant en Italie, avait visité sa famille à Marseille.

Le Général et Joseph étaient, comme leur mère,



Louis Buonaparte (1778-1846)
D'après le tableau d'Hodges au Musée d'Ajaccio.

contre le mariage projeté, tandis que Lucien prenait le parti des amoureux.

De son quartier général, Napoléon écrivit à sa mère qu'il ne voulait plus entendre parler de la chose. A sa femme il recommandait d'arranger les affaires en ce qui concernait Pauline. « Je ne veux pas », disait-il, « que Fréron l'épouse jamais. »

Il écrivit aussi dans le même sens à Lucien.

De son côté Joséphine, tant de son propre mouvement que par égard pour son mari, s'opposa de toutes ses forces au mariage en question.

Pauline était furieuse que la Créole s'immisçât dans ses affaires de cœur, et voulût l'empêcher de se marier selon son goût. Elle ne le lui pardonna jamais. Longtemps après qu'elle était devenue la femme d'un autre, elle se souvenait encore avec amertume des procédés de sa belle-sœur.

Les amoureux continuaient à s'écrire. Pauline adressa même des vers italiens à son ami. Et elle terminait une de ses lettres par ces paroles enflammées :

« Ti amo sempre e passionatissimamente, per sempre amo, bell'idol mio, sei cuore mio, tenero amico, ti amo, amo, amo, si amatissimo amante. » [1]

Elle écrivit à son frère, le suppliant de changer d'avis, mais il demeura inflexible.

Peu à peu les forces de la jeune fille s'épuisèrent. Sa sœur Elisa restait indifférente à ses confidences ; et les velléités d'opposition de Lucien étaient tenues en bride par l'autorité croissante de Napoléon.

[1] Ce qui, traduit, signifie : « Je t'aimerai passionnément, toute ma vie ; je t'aimerai toujours, mon ravissant trésor. Idole de mon cœur, incomparable adorateur, je t'aime, je t'aime, je t'aime. »

Elle dut finir par se rendre.

« J'en mourrai, c'est sûr », dit-elle.

Une dernière fois elle adressa au Général une longue lettre de lamentations, dictée sans doute par Elisa ou Lucien, car elle-même ne maniait pas alors si habilement la plume.

« Quant à moi », écrivait-elle entre autres, « je préfère être malheureuse plutôt que de me marier sans votre consentement, et d'attirer ainsi votre malédiction sur ma tête. Mon cher Napoléon, vous pour qui j'ai toujours eu la plus tendre affection, si vous aviez été témoin des larmes que votre lettre m'a fait verser, je suis sûre que vous en auriez été touché. »

La joyeuse Pauline fut un certain temps très mélancolique. A la longue, cependant, elle ne fut pas aussi inconsolable qu'elle avait pensé l'être. Le fait est qu'elle avait besoin de distraction. Lorsqu'elle avait fait la connaissance de Fréron, la famille était pauvre. A l'heure présente, elle jouissait d'une aisance relative, ce qui ne contribua pas peu à encourager Pauline et à adoucir son chagrin. Sa jeunesse, sa bonne santé et son insouciance native aidant, elle surmonta peu à peu la première grande déception de la vie.

Au près et au loin on ne parlait que du merveilleux succès de son frère en Italie.

Pendant l'armistice assez long qui suivit sa première victoire, il avait instamment prié sa femme de venir le rejoindre. Son quartier général était à Montebello, petite ville dans le voisinage de Vérone, où il habitait un beau château, et où il resta du milieu de mai aux derniers jours de juin 1797.

Après de longues hésitations Joséphine jugea bon de se rendre à l'invitation de son mari ; mais elle

évita de passer par Marseille, où on l'attendait depuis longtemps, ne montrant ainsi nulle envie de faire la connaissance de sa belle-mère.

Napoléon, cependant, souhaitait un rapprochement entre sa mère et sa femme, et, désirant lui-même revoir ses proches, il invita toute la famille à venir lui rendre visite.

Elisa Buonaparte avait récemment épousé Félix Baciocchi, homme peu doué, mais qui, aux yeux de sa belle-mère, avait l'avantage d'être Corse, et originaire d'Ajaccio. Elisa elle-même était la moins jolie et la moins sympathique des trois sœurs, et elle était aussi moins intimement liée avec sa mère que les deux autres.

Elle avait, par écrit, parlé à Napoléon de son projet de mariage, ce à quoi il avait répondu en refusant son consentement ; mais la lettre arriva trop tard ; le mariage civil était déjà célébré.

On se mit en route pour l'Italie. Joseph Fesch, qui avait quitté Marseille un jour avant sa sœur, était accompagné par Elisa et Baciocchi. Letizia voyageait avec ses filles Pauline et Caroline.

Ils s'étaient embarqués à Marseille vers la fin de mai. A leur arrivée à Gênes, la guerre avait recommencé.

Le Général ne savait pas exactement quand sa mère devait venir. L'armistice étant terminé, les hostilités pouvaient, d'un moment à l'autre, éclater, et les dames être exposées aux plus grands dangers.

Un des officiers de Napoléon offrit à Letizia de veiller à sa sûreté. Il voulait rassembler des soldats pour la défendre, ainsi que ses filles, si besoin était. Mais elle n'accepta pas cette proposition.

« Je n'ai rien à craindre », dit-elle ; « mon fils a, comme otages, des prisonniers parmi lesquels se

trouvent des personnages très influents. Hâtez-vous de le prévenir de mon arrivée. Demain je poursuivrai ma route. »

L'officier partit. Et Madame Buonaparte, avec filles, frère et gendre, arriva heureusement à Montebello le 1er juin.

Aussitôt que le Général eut appris que sa mère approchait, il monta à cheval pour aller à sa rencontre. Il ne l'avait pas revue depuis la visite à Marseille, depuis les brillantes victoires remportées à Montenotte, Arcole et Rivoli.

Letizia contemplait son fils avec une fierté légitime. [1]

« O Napoleone ! » dit-elle en me pressant sur son cœur, « je suis aujourd'hui la plus heureuse des mères. »

Ce mot fut une des plus douces récompenses que je reçus de mes travaux : puis elle m'examina, me trouva maigri, en fut affligée.

— Tu te tues ! me dit-elle encore.

— Il me semble, au contraire, que je vis, repartis-je en souriant.

— Dis, reprit-elle, que tu vivras dans la postérité ; mais à présent...

— Eh bien, Signora, est-ce mourir ?

Letizia et ses filles arrivaient à Montebello en pleine belle saison. La nature semblait s'être parée pour recevoir dignement la mère du libérateur de l'Italie. Le peuple, enthousiasmé, montrait une joie qui tenait du délire en voyant Napoléon au milieu de sa famille. On fit des illuminations, et la foule criait continuellement : « Evviva il liberatore dell'Italia ! Evviva il Generale Buonaparte ! »

[1] Mémoires de Napoléon Bonaparte, 1834, t, IV, p. 207, etc.

Les jours et les semaines s'écoulaient rapidement. Pendant un séjour à Milan, d'où l'on entreprenait de fréquentes excursions aux environs, le Général et sa femme donnèrent de grands dîners ; eux et leurs hôtes formaient une société très gaie.

La chaude atmosphère du Midi avait effacé jusqu'à la dernière trace de mélancolie du visage de la belle Pauline. Les nombreux divertissements qui lui étaient offerts, et les brillants officiers voltigeant autour d'elle du matin au soir avaient fait pâlir l'image de Fréron.

Elle avait toujours été la sœur préférée de Napoléon. Il désirait la voir heureuse ; aussi lorsque son ami, le Général Leclerc, demanda la main de Pauline, son frère, aussi bien que sa mère, l'accueillit favorablement. Pour la seconde fois la jeune fille crut aimer, et la noce eut lieu sans retard.

Letizia comptait bien que Napoléon finirait par donner son assentiment au mariage de sa sœur aînée avec Félix Baciocchi ; et elle ne fut pas trompée dans son attente. En effet son fils trouva qu'il ne devait pas se montrer plus difficile que sa mère dans le choix d'un mari pour Elisa. Il accepta donc le fait accompli.

Joséphine recevait ses hôtes avec une grâce et un tact qui charmaient son mari. Elle s'occupait de la manière la plus aimable de chaque convive, de telle sorte que messieurs et dames pouvaient se croire, individuellement, l'objet de ses préférences. Pleine d'égards, au commencement, pour la famille de Napoléon, il semble qu'elle aurait dû vaincre la malveillance de son entourage. « Ma femme était ce qu'elle devait être vis-à-vis de la mère de son mari », a dit Napoléon bien des années plus tard. « Elle la comblait d'attentions de tout genre, traitait

non moins bien mes sœurs, et ne négligeait pas non plus Baciocchi. »

Tous ses efforts, cependant, se brisaient contre le mur de glace derrière lequel se retranchait sa belle-mère. Déjà lors de leur rencontre à Montebello on pouvait voir que l'entente et la sympathie faisaient entièrement défaut entre ces deux femmes si chères à Napoléon.

Letizia ne pardonnait pas à Joséphine sa légèreté chronique. Elle ne trouvait non plus aucune excuse à son excessive prodigalité. Une femme moins superficielle et beaucoup plus économe, voilà ce qu'elle eût souhaité pour Napoléon ; et elle déplorait une union qui, à ses yeux, ne pouvait absolument pas faire le bonheur de son fils.

La matrone au maintien sévère et digne, fière d'avoir donné le jour à treize enfants, regardait avec mépris cette belle-fille trop âgée pour avoir de nouveaux descendants. Elle blâmait aussi ses manières coquettes, ses toilettes indécentes, ses prévenances envers chacun, au détriment de son mari, enfin elle détestait l'habitude qu'avait Joséphine de traîner partout ses bichons à sa suite, en les couvrant de plus de caresses que Letizia elle-même n'en avait peut-être prodigué à ses propres enfants.

L'abîme qui les séparait se creusait davantage encore par le fait de continuels tiraillements entre Joséphine et ses belles-sœurs ; aussi la réunion de famille ne fut-elle pas de longue durée.

Une fois la noce de Pauline célébrée, Buonaparte se prépara à partir pour Passeriano, dans le Frioul, afin d'y entamer des négociations avec les envoyés autrichiens.

Letizia retourna à Marseille, et de là se mit en route pour Ajaccio. Son île natale était redevenue



BONAPARTE, 1er CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
D'après un dessin de Bouillon, gravé par Audoin.

française ; et il lui tardait de revoir, sous de plus heureux auspices, les lieux chers à son souvenir, de reconstruire la maison qui avait été pillée et réduite en cendres lors de sa fuite.

Pauline s'était mariée le 14 juin ; et dès le mois de juillet nous trouvons sa mère installée en Corse. Elle avait dû autrefois quitter brusquement le pays pour fuir la persécution. Triomphante dans son bonheur maternel, elle y revenait maintenant presque en reine. Sa modestie, toutefois, ne se démentit point. Elle reprit la vie simple et retirée des anciens temps, dirigeant elle-même son ménage, aidée seulement par la vieille Saveria, qui ne l'abandonna jamais, et lui resta attachée dans les bons et dans les mauvais jours. Elisa et son mari l'avaient accompagnée ; et Baciocchi, grâce à la puissante influence de son beau-frère, avait été nommé Chef de bataillon et Commandant de la citadelle d'Ajaccio.

Lucien Buonaparte était, à cette époque, Intendant militaire dans l'île. Entre lui et Napoléon les rapports étaient, depuis un certain temps, passablement tendus ; mais la mère espérait arriver à réconcilier les deux frères. En attendant, Lucien, sa femme et ses enfants, Elisa et son mari vivaient paisiblement ensemble sous la protection de signora Letizia. Celle-ci s'occupait activement des améliorations à faire à sa maison. Elle y déploya même un tel zèle qu'elle tomba malade de fatigue, et ne reprit ses forces qu'au bout d'un temps assez long. Par raison de santé elle prolongea ensuite son séjour en Corse, ce qui, d'ailleurs s'accordait avec son propre désir.

Que d'heures ne passa-t-elle pas dans la vieille église d'Ajaccio, agenouillée sur le prie-Dieu solitaire, le visage caché dans ses mains, tandis que ses

pensées se reportaient, émues, aux jours d'autrefois ! Le temps efface beaucoup de choses. La noble femme ne se souvenait plus des regards moqueurs et des insultes qui l'avaient poursuivie peu avant sa fuite, ou du moins le souvenir en était si atténué qu'il avait perdu son amertume.

Il lui semblait maintenant être arrivée à un temps de répit dans sa vie si agitée. Elle se plaisait à considérer le chemin parcouru depuis son exil jusqu'au retour dans la patrie, et elle sentait que les lieux témoins des jeux de son enfance et des joies de sa jeunesse lui seraient toujours chers.

Son fils victorieux se préparait à retourner en France. Le Général corse qui, sous le sarcasme des petits journaux, était allé prendre à Nice le commandement d'une armée en haillons, revenait de cette expédition guerrière aussi grand que les plus célèbres capitaines des siècles précédents. Son nom était sur toutes les lèvres. Son portrait, exécuté à Milan, était reproduit par centaines d'exemplaires, et l'on s'écrasait presque pour contempler ces images aux vitrines où elles étaient exposées.

Couvert de lauriers, il rentrait le 5 décembre 1797 au pays. La mère du vainqueur était toujours à Ajaccio.

Parmi les reliques de cette époque on a conservé deux lettres caractéristiques adressées par Letizia à son amie Madame Clary. Voici la première de ces missives :

Ajaccio, le 5 Frimaire, an VI de la République.
(25 Novembre 1797).

« Ma très chère amie,

» J'ai reçu, citoyenne, avec bien du plaisir, votre lettre du 19 brumaire. Je suis très sensible aux honnêtetés dont elle est pleine et aux marques

d'amitié que vous témoignez, autant envers moi qu'envers notre Général. Elles ne sont pas récentes pour moi qui en ai acquis de bien sincères, en tout temps. Veuillez, je vous prie, en agréer mes remerciements et faites, s'il vous plaît, des vœux au ciel pour la conservation d'un homme qui a dévoué toute sa vie, non tant au bonheur de sa famille qu'au repos de la France entière. Puisse-t-il faire le bonheur de tous les gens qui y ont tant de droits !

» Le capitaine Bastelica m'a apporté les objets que vous me marquez, c'est-à-dire la toiture et les petits carreaux, mais sur ces derniers, je dois vous faire observer que je n'ai pas trouvé le nombre, que vous ne me marquez pas ; par conséquent vous voudrez bien me dire, pour ma règle, le nombre précis que vous lui avez consigné.

» En attendant vous trouverez ci-joint le modèle ou dessin de l'escalier, que je vous prie de vouloir bien faire au plus tôt, et me l'envoyer, si cela se peut par la première occasion. Vous voudrez enfin m'envoyer trois mille tuiles à toit. Quant à la chaux, il ne m'en faut plus, n'en envoyez pas.

» Le patron vous remettra un sac de châtaignes de notre pays. Vous en donnerez une petite portion au citoyen Four, à qui je vous prie de faire bien des compliments de ma part. Agréez-les comme une marque de mon sincère attachement, et de mon souvenir de toutes les peines que vous prenez à mon égard.

» Adieu, soyez l'interprète de mes sentiments auprès de votre mari, votre mère et vos sœurs, et croyez-moi pour la vie votre sincère amie. »

» BUONAPARTE. »

Et voici la seconde lettre, écrite environ cinq mois plus tard :

« A la citoyenne Clary, rue Gay, à Marseille.

Ajaccio, 28 Germinal, an VI républicain.
(17 Avril 1798).

« Ma chère amie,

» Par l'occasion de Lucien, je vous ai écrit, en vous priant de me faire passer, au retour du même bâtiment, deux garnitures de papier peint, dont une rouge et blanche et l'autre jonquille. Je vous prie aussi de me faire l'amitié de m'envoyer trois rouleaux de papier rouge, d'après l'échantillon que le patron Barbun vous remettra, et huit rouleaux de fond ponceau avec des roses nº 2. Je voudrais aussi avoir trois clochettes pour les chambres, une pièce de cordon blanc en fil pour les rideaux des fenêtres. Je suis fâchée de la peine que je vous donne.

» Mille choses à votre mère et à toute votre famille. Adieu, ma chère amie.

Si vous trouviez quatre fauteuils, avec la bergère jonquille, à la mode et en damas, je vous prie de les acheter et de me les envoyer. Je désirerais avoir tous ces objets par la première occasion.

» Adieu, ma chère amie, portez-vous bien. »

» BUONAPARTE, mère. »

XIII

Letizia retourne en France. — Napoléon à son retour d'Egypte. — Dissensions entre Joséphine et la famille Bonaparte. — Faux espoir de divorce. — Le 18 et le 19 brumaire.

Tandis que Bonaparte — comme il se faisait maintenant appeler — entreprenait sa mémorable campagne d'Egypte, Letizia était toujours en Corse. Son fils livrait bataille au pied des Pyramides, occupait le Caire, et prenait Jaffa ; mais elle ne recevait que de vagues nouvelles de ses exploits.

Un jour qu'elle se trouvait en société à Ajaccio le bruit se répandit que Napoléon était mort.

« Mon fils ne mourra pas misérablement en Egypte, comme ses ennemis le désirent », dit-elle avec confiance ; « je sens qu'une haute destinée lui est réservée. »

On était alors à peu près à la moitié de la septième année de la République (1799). Un an s'était écoulé depuis le départ du général pour l'Egypte. La plupart des membres de sa famille se trouvaient rassemblés dans la capitale de la France.

Grâce à l'élévation croissante de Napoléon, ses frères avaient obtenu d'excellentes positions. Joseph, qui avait accompagné en Italie le général en chef, y accomplit différentes missions, et finit par être nommé ambassadeur auprès de la cour papale. Mais des troubles ayant éclaté à Rome, il se vit bientôt forcé de quitter la ville. De retour en France, il devint membre du Conseil des Cinq cents.

Comme représentant de la Corse, Lucien appartenait à ce même Conseil. Lui aussi s'était récemment établi à Paris avec sa famille ; et Christine, sa

femme, par sa rare bonté d'âme et sa modestie, s'était acquis l'estime et l'affection de chacun.

Fils et belles-filles désirant que la mère revînt s'établir auprès d'eux, l'oncle Fesch se chargea d'aller la chercher en Corse. Mais la tempête empêcha le frère et la sœur de se mettre tout de suite en voyage. Quand le calme se rétablit, Letizia, très émue à l'idée de quitter Ajaccio, prit congé de ses amis.

« Nous vous reverrons, signora Letizia », lui disait-on.

Mais elle avait comme un pressentiment qu'elle voyait son île natale pour la dernière fois, et c'est en pleurant qu'elle embrassait ceux qui étaient accourus pour la suivre jusqu'au vaisseau.

Arrivée en France, elle alla chercher sa fille Caroline, élève de Madame Campan, à l'Institut Saint-Denis, et s'établit avec elle à un étage de la grande maison de son fils Joseph, rue du Rocher.

La famille corse qui, six ans auparavant, avait abordé à Toulon dans un état voisin de la misère, était maintenant une famille éminente, possédant de splendides hôtels dans la capitale et des châteaux aux environs.

Les rapports de Joséphine avec sa parenté d'alliance étaient de plus en plus tendus. Sa conduite légère, en l'absence du général, la rendait très suspecte aux yeux de ses beaux-frères et belles-sœurs. Par lettres déjà, Letizia avait appris bien des choses désavantageuses sur le compte de la femme de Napoléon, et elle n'était pas éloignée de céder aux vives représentations de ses enfants quant à l'opportunité d'un divorce entre cette femme et son fils.

Nombre de gens doutaient que celui-ci revînt

jamais ; aussi la nouvelle que le général avait subitement débarqué à Fréjus eut-elle un grand retentissement.

Peu de temps avant le retour de Napoléon, sa femme s'était intimement liée avec quelques-uns de ses ennemis ; et elle se demandait, non sans inquiétude, comment son mari prendrait la chose. Il était plus que probable que la famille Bonaparte saisirait ce prétexte pour essayer de la discréditer complètement.

De bonne heure, le 19 vendémiaire, elle partit à la rencontre du général, accompagnée par Louis Bonaparte.

Ignorant la route prise par son mari, mais connaissant sa prédilection pour la Bourgogne, elle se rendit, par cette province, à Lyon.

Par malheur, Napoléon avait choisi un autre chemin. Et quand, le 24 vendémiaire, au matin, il rentra à Paris, il trouva la maison vide, sa femme et Louis n'étant pas encore de retour de leur infructueux voyage.

Sa mère et le reste de la famille, promptement avertis de son arrivée, accoururent bientôt chez lui. Mais les chambres vides et l'absence de Joséphine lui avaient fait très mauvaise impression ; et cela étant, les accusateurs de sa femme avaient beau jeu auprès de lui.

En Egypte déjà lui étaient parvenues de vagues rumeurs qui le portaient à douter de la fidélité conjugale de Joséphine. Elle avait l'air de se sentir indigne de le recevoir ; et consciente de sa culpabilité, elle avait fui, pensait-il, avant le retour de l'époux outragé.

La famille croyait avoir gain de cause. En effet, quand Joséphine revint enfin, Napoléon s'enferma

chez lui et refusa de la voir. Mais il n'avait jamais cessé de l'aimer. Et, au bout de quelques jours, les supplications d'Eugène et d'Hortense, en faveur de leur mère, réussirent à le fléchir.

La réconciliation fut complète. Les époux, semblait-il, n'avaient jamais été plus intimement unis. Mais aucun des membres de la famille Bonaparte n'approuvait Napoléon d'avoir pardonné à sa femme.

Le grand triomphateur nourrissait à cette époque de vastes projets. Profitant de ce que le Directoire avait sensiblement baissé dans l'estime publique, Napoléon, soit par ruse, soit par force, se créait des partisans en vue du coup d'Etat qu'il méditait.

Par son brillant talent d'orateur, Lucien avait acquis une grande influence dans le Conseil des Cinq cents. Peu de jours après le retour du général, il avait été élu président de ce corps. Et, pour frayer le chemin à son frère, il montrait un zèle incomparable. On eût dit qu'il possédait le don d'ubiquité.

Le 18 brumaire (9 novembre 1799), les deux frères se mirent à l'œuvre. Aucune langue ne saurait décrire l'état d'excitation qui régnait dans Paris, à l'approche de la crise. Les rues étaient à tel point encombrées de voitures et de cavaliers qu'on ne pouvait presque pas avancer. A chaque instant arrivaient à Napoléon, rue Chanteraine, des rapports sur l'état des choses. Lui-même était assis à son bureau, où des pistolets se trouvaient à portée de la main.

Madame Letizia, qui fréquentait de préférence les familles corses, avait retrouvé à Paris son amie d'enfance, Madame Panoria de Permon. Elles avaient été voisines à Ajaccio, et s'aimaient comme des

sœurs. On se rappelle que Carlo di Buonaparte était mort chez Madame de Permon, à Montpellier.

Une grande intimité continuait de régner entre ces deux dames. Elles éprouvaient toujours un réel bien-être à se trouver ensemble, et pouvaient passer des demi-journées entières à s'entretenir d'anciens souvenirs de la Corse.

Accompagnée de sa fille, Madame Junot, Madame de Permon se rendit chez Madame Bonaparte mère, afin de lui témoigner sa sympathie pendant les heures critiques que traversaient ses fils. Elle passa toute la journée chez son amie, et ne la quitta qu'après l'avoir vue un peu rassurée par plusieurs messages successifs de Lucien.

Le sort de Napoléon n'était pas seul en jeu. Si le coup d'Etat échouait, on pouvait compter que frères, amis et partisans seraient bannis, ou envoyés à l'échafaud avec lui.

La force d'âme de Letizia ne se démentit cependant pas. Une pâleur mortelle et une sorte de tressaillement à chaque bruit inattendu trahissaient seuls son angoisse.

La révolution du 18 brumaire s'accomplissait ; mais Paris n'y croyait pas encore. Le lendemain le coup d'Etat était chose faite. La capitale était calme. Les dames de la famille Bonaparte elles-mêmes ne savaient pas exactement ce qui allait arriver.

Letizia se fit conduire en voiture, avec sa fille Pauline, à l'hôtel de Madame de Permon. Celle-ci, en les voyant, exprima sa grande surprise que son amie n'allât pas plutôt chez Joséphine, qui devait être à la source des nouvelles.

« Signora Panoria », répondit Letizia, « si je veux être tranquillisée, ce n'est pas chez elle que je

dois aller. Chez mes autres belles-filles, je vois mes fils heureux, mais chez elle..... non, non ! »

Et elle continua d'épancher son cœur auprès de Madame de Permon, en se servant de la langue corse, qui lui était plus familière que le français.

Dans son anxiété, elle évoquait le souvenir des jours agités d'autrefois, où elle avait pris part à la guerre d'émancipation de la Corse, et elle parlait de sa jeunesse.

Tandis que Madame Junot écoutait l'entretien des deux amies, Pauline s'était placée devant une grande glace, où elle pouvait contempler sa beauté, tout en arrangeant les plis de sa robe et le cachemire qu'elle avait jeté sur ses épaules.

Les heures s'écoulaient. La mère savait ses fils encore en danger, et son angoisse augmentait à tel point qu'elle avait toutes les peines du monde à rester calme.

Pour faire passer le temps, Pauline proposa qu'on se rendît au théâtre, idée qui fut très favorablement accueillie, et bientôt toutes ces dames se trouvèrent installées au théâtre Feydeau, où se jouait ce soir-là une pièce intitulée : « L'auteur dans son ménage. »

Pendant toute la représentation, Letizia se montra très agitée et nerveuse. Elle ne parlait pas, mais son regard se tournait continuellement vers la porte de la loge, comme si elle attendait un message apportant des nouvelles de ses fils.

Dans un entr'acte, il y eut du bruit au parterre. On avait arrêté un voleur. Madame Bonaparte tremblait, mais gardait toujours le silence.

Le rideau se leva de nouveau, et la pièce continua. Tout à coup les acteurs s'arrêtèrent au milieu de leur jeu. Celui qui avait le principal rôle parut sur la scène, et, s'adressant au public :

« Citoyens », s'écria-t-il, « des traîtres à la patrie ont voulu assassiner le général Bonaparte. »

Pauline Leclerc poussa un cri terrible. Et malgré l'agitation provoquée dans la salle par cette nouvelle, ce cri était si perçant que tous les regards se tournèrent vers la loge de ces dames.

Pauline criait toujours, malgré les efforts de sa mère pour la calmer. Letizia elle-même était blanche comme un linge, et elle tremblait si fort qu'elle pouvait à peine tenir le verre d'eau qu'on avait apporté à sa fille.

Il était neuf heures et demie. Ces dames se préparaient à quitter le théâtre. Madame Bonaparte avait renvoyé sa voiture ; mais l'équipage de Madame de Permon stationnait devant le théâtre.

« Je vous conduirai, vous et Pauline, à la maison », dit Madame de Permon à son amie.

« Non », répondit Letizia. « Nous devons aller chez ma belle-fille, rue Chanteraine ; car, aujourd'hui, ce n'est que là que nous pourrons avoir des nouvelles exactes. »

Elle continuait à trembler de tous ses membres, et pouvait à peine marcher. Cependant, elle ne pleurait pas, et gardait son sang-froid, en apparence du moins.

La voiture de Madame de Permon n'avait que deux places. Les quatre dames s'y entassèrent tant bien que mal, et peu après se trouvèrent rue Chanteraine, devant la maison du général.

La porte d'entrée, la cour et tout l'espace avoisinant étaient encombrés de voitures, de chevaux et de piétons. C'était un bruit assourdissant.

Par des officiers mêlés au mouvement, ces dames apprirent que Napoléon et ses frères étaient sauvés. Comme tant de fois déjà, le général était vainqueur.

Les mutins avaient été dispersés militairement. Une nouvelle constitution était adoptée. Deux consuls et un premier consul formaient le gouvernement. Le pays portait encore le nom de république, mais Napoléon, premier consul, était, dès ce moment, le souverain de la France.

XIV

Le premier Consul s'installe au Luxembourg, puis aux Tuileries. — Caroline et Pauline. — Simplicité de la mère. — Lucien et Napoléon. — Second mariage de Lucien. — Son bannissement. — Letizia le suit en Italie.

Le coup d'Etat du 18 brumaire ayant délivré la France d'un gouvernement sans énergie, le peuple confia le pouvoir au héros d'Italie, dont il était fier, et qui lui semblait plein de promesses.

Tout changeait maintenant de face. A la faiblesse succédait la fermeté, et l'ordre remplaçait la récente anarchie. Dans l'espace de trois mois, le nouveau gouvernement fut complètement organisé.

Deux jours après le coup d'Etat, les consuls se transportèrent au palais du Luxembourg. Le soir même, tous les monuments publics et bien des maisons particulières étaient illuminés.

Aussitôt installé dans un des palais royaux, Bonaparte se considéra lui-même comme le souverain absolu de la France.

« Ce brochet avalera bientôt les deux autres », dit un jour Madame de Permon à Letizia.

« O Panoria ! » s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

La mère, ainsi que bien d'autres, croyait encore à la sincérité du républicanisme de son fils.

Les trois consuls habitèrent ensemble le Luxembourg jusqu'au 19 février 1800, époque à laquelle Napoléon élut domicile aux Tuileries, avec sa femme.

Il pria sa mère de s'établir auprès de lui, dans le vieux château royal ; mais elle ne put s'y décider. Elle préférait rester dans son appartement, chez Joseph.

Nous savons qu'elle aimait beaucoup mieux sa belle-fille Julie que Joséphine. En outre, l'éclat et le luxe de la demeure royale n'étaient nullement en harmonie avec ses goûts. Ce seuil des Tuileries, elle ne le franchissait même qu'avec angoisse, comme si elle avait le pressentiment qu'un jour son fils, vaincu, en sortirait pour toujours.

Le lendemain de son installation aux Tuileries, Napoléon tint une brillante revue sur la place du Carrousel. Letizia y assistait du balcon du palais, entourée de Joséphine, des autres dames de la famille et des hauts fonctionnaires de l'Etat.

Cette revue fut suivie de nombreuses et splendides fêtes, dans lesquelles les autorités civiles et militaires apportaient leurs hommages au premier Consul. Sa mère n'y paraissait que pour complaire à son fils et pour former, en quelque sorte, un centre de ralliement entre ses enfants. Les anciens revers étaient encore trop présents à son esprit pour qu'elle pût envisager l'avenir sans défiance.

Dans le courant de l'hiver, sa fille cadette épousa le général Murat.

Caroline et Pauline étaient toutes deux excessivement vaniteuses. Leurs costumes coûtaient, en général, de dix à quinze mille francs. Semées souvent de perles et de diamants, ces toilettes représentaient une énorme valeur.

Une fois ses filles mariées, la mère n'avait plus guère d'influence sur elles, bien que leurs rapports restassent tout à fait cordiaux. La bourgeoise aux mœurs simples appartenait à un autre temps et à d'autres coutumes. Qu'avait-elle de commun avec la pédante Elisa, l'ambitieuse Caroline et la frivole Pauline ? Cette dernière, à cause de son bon cœur, était sa fille préférée.



JÉROME BUONAPARTE (1784-1860)
Musée d'Ajaccio.

Georgette Ducrest, dame qui faisait partie de l'entourage de Joséphine, a laissé des souvenirs dans lesquels, parlant de la période du consulat, elle a mentionné Letizia en ces termes :

« Madame Letizia Bonaparte nous faisait à tous l'effet d'une aimable dame, tout à fait sans prétentions, et plus que modeste dans sa mise. Pour passer dix à douze jours à la campagne, chez sa fille, Madame Leclerc, elle n'avait apporté qu'une seule robe d'étoffe légère. Pauline la plaisantant sur sa simplicité :

« Taisez-vous, dépensière que vous êtes ! » lui dit Madame. « Il faut bien que je pense à mettre de côté pour vos frères ; ils ne sont pas tous établis. Vous ne pensez qu'aux plaisirs de votre âge ; moi je m'occupe des solidités du mien. Je ne veux pas, moi, que Bonaparte se plaigne ; vous abusez de sa bonté. »

Georgette Ducrest dit encore, à propos de Letizia :

« Elle était très facile à vivre, contente de tout. Lorsque nous faisions des excursions, elle prenait ses repas n'importe quand ; et si elle n'était pas de la partie, elle aimait à entendre, au retour, le récit détaillé de nos faits et gestes. Le meilleur moyen de lui plaire était de lui parler avantageusement de ses enfants. Rien ne la réjouissait autant que de les entendre louer. L'expression de sa figure, un peu froide d'ordinaire, s'animait énormément quand l'entretien roulait sur les êtres qu'elle aimait. »

On sait que son fils Lucien avait pris activement part aux événements des 18 et 19 brumaire. Pendant ces deux funestes journées, il avait déployé autant d'énergie que de courage.

Nommé ministre de l'Intérieur, il s'acquitta avec zèle de ses fonctions. Cependant son caractère entêté

entra bientôt en conflit avec l'esprit autoritaire du premier Consul.

Son attitude lors du coup d'Etat lui avait fait beaucoup d'ennemis. Leur malveillance était telle que la mère, qui aimait particulièrement ce fils, et croyait Fouché ministre de la police, l'instigateur des hostilités, alla trouver le premier Consul pour lui exposer la chose. Joséphine, présente à l'entretien, passait pour être la protectrice de Fouché. Une scène violente éclata bientôt entre les deux dames, et Joséphine finit par fondre en larmes.

En se retirant, la mère de Napoléon pria sa belle-fille d'avertir « son ami Fouché » qu'elle croyait avoir les bras assez longs pour faire repentir, quels qu'ils fussent, ceux qui calomniaient ses fils.

Le premier Consul, qui la reconduisit à sa voiture, fit alors remarquer qu'il était facile de voir que signora Letizia ne lisait pas les journaux anglais ; car ceux-ci noircissaient, non seulement son cher Lucien, mais toute la famille.

« Cela se peut », répondit la mère. « Contre les journaux anglais je ne puis rien ; mais quant à Fouché, c'est autre chose. »

Au mois de novembre 1800 un grave conflit surgit entre Lucien, d'un côté, le premier Consul et Fouché de l'autre.

Comme plusieurs fois déjà précédemment, Lucien jeta à la figure de son frère que c'était à lui qu'il devait son élévation.

Napoléon, en réponse, voulait lui retirer immédiatement son poste de ministre. Mais le consul Cambacérès conseilla de nommer plutôt Lucien ambassadeur à Madrid, où il aurait pour mission de diminuer l'influence anglaise, au profit de la France.

Lucien accepta le poste, et remplit ses fonctions

d'une manière irréprochable. Le 21 mars 1801 il signait un traité d'alliance avec l'Espagne.

La famille du premier Consul nourrissait toujours l'espoir d'amener Napoléon au divorce. Et d'Espagne Lucien avait même proposé au premier Consul de répudier la femme qui ne lui donnait pas d'héritier, pour s'allier à l'infante Isabelle, plus tard reine des Deux-Siciles.

Joséphine apprit indirectement la chose. Et comme elle avait encore beaucoup d'influence sur son mari, elle lui fit une scène orageuse, secondée par sa fille Hortense, très en faveur auprès de Napoléon. Touché par les larmes des deux femmes, celui-ci ordonna à son frère de renoncer immédiatement aux négociations projetées.

Pendant le séjour de Lucien en Espagne, sa femme était morte. De retour à Paris, il fit la connaissance d'une dame Alexandrine Jouberthou, femme intelligente et très belle, mais d'une réputation douteuse. Elle était, à cette époque, la maîtresse du comte Laborde, ce qui n'empêcha pas Lucien d'être éperdument amoureux d'elle à première vue ; aussi ne se donna-t-il ni trève ni repos qu'il ne l'eût arrachée à son rival. Cette femme lui ayant donné un fils, et étant, peu après, devenue veuve, il résolut de l'épouser.

Lucien avait accumulé en Espagne d'immenses richesses, et déployait, depuis son retour, un luxe qui attirait sur lui l'attention publique. Le premier Consul lui fit comprendre, en termes énergiques, son mécontentement à ce sujet; mais la rupture entre eux ne devint vraiment grave que lorsque Napoléon apprit le second mariage de son frère.

La noce avait eu lieu secrètement, tandis que le puissant chef d'Etat combinait pour ses proches des

alliances royales ou princières. Il destinait à Lucien une autre veuve : la reine d'Etrurie, et l'on peut se représenter sa fureur en apprenant que son frère s'était marié sans demander son consentement.

De nouveau Letizia prit le parti du frère cadet, espérant obtenir pour lui le pardon de Napoléon. Mais le premier Consul resta inflexible. Il accusait sa mère de préférer Lucien à ses autres enfants.

« Le plus malheureux de mes enfants », répondit-elle, « c'est celui que j'aime le plus. »

« Si tu te montres prudent », dit-elle ensuite à Lucien, « le Consul, de son propre mouvement, te reviendra, c'est dans l'ordre. Il sait très bien qu'il n'a pas le droit d'exiger que tu te maries d'après ses vues. Il n'a pas fait non plus un mariage selon ton goût, ni même selon le mien. »

Lucien n'en reçut pas moins l'ordre de quitter la France. Et il résolut d'aller s'établir à Rome.

On était à la veille de Pâques. Les portes de l'hôtel habité par Lucien, étaient fermées. Dans la cour se trouvaient, prêtes à partir, les voitures destinées aux voyageurs et au transport des bagages. Les chevaux de poste étaient commandés.

Lucien et Joseph se promenaient de long en large dans la galerie de peinture. Letizia et sa belle-fille s'étaient assises sur un sofa, près de la cheminée.

Onze heures sonnèrent à la pendule. La mère alors se leva, et se dirigea vers ses fils, qui s'étaient arrêtés au milieu de la salle en entendant sonner l'heure.

Letizia saisit nerveusement la main de Joseph. La voix étouffée par les sanglots, mais cherchant à se dominer :

« Mon fils », dit-elle, « il faut se séparer, vous le voyez, le moment est venu. »

« Pas encore, mère », répondit Joseph, « Lucien

m'a promis d'attendre jusqu'à minuit. J'espère encore que le Consul le rappellera. »

« Non, mon fils, Napoléon ne rappellera pas son frère, il a résolu de l'éloigner. »

« Mère, pourquoi serait-il inexorable ? Si Lucien ne s'oppose plus à sa volonté, tout ira bien. »

Letizia s'était rassise. Au bout d'un certain temps, Joseph rompit le lourd silence :

« Il est 11 $^{1}/_{2}$ heures », remarqua-t-il. « Le Consul ne se couche jamais avant minuit. Mère, dois-je aller intercéder pour mon frère auprès de lui ? »

Letizia ne répondant pas, Joseph reprit par trois fois sa demande. Alors elle se leva, et, avec une indicible expression de douleur et de fierté maternelle blessée :

« Oui, mon fils », dit-elle, « va le trouver, toi, son aîné, et demande-lui pour Lucien la permission de rester en France, afin qu'il te réponde, en colère, comme à moi, et même à Joséphine : « Que ceux qui s'affligent de le voir partir l'accompagnent. »

Et, tout émue, elle reprit :

« Eh bien oui, je partirai ; pas en même temps que toi, Lucien, mais je te rejoindrai. Ainsi je lui épargnerai la confusion de constater que je prends si énergiquement ton parti. »

Elle retomba sur le sofa en pleurant convulsivement.

Avant d'entrer dans la galerie de tableaux, elle s'était arrêtée dans les chambres à coucher pour embrasser ses petits-enfants endormis.

Joseph n'avait pas encore perdu tout espoir de recevoir un message de Napoléon ; mais minuit sonna, et rien ne vint.

Lucien prit alors la main de sa femme, et tous deux s'agenouillèrent devant Letizia.

« Au revoir, à notre prochain revoir à Rome », leur dit-elle.

Et peu après elle se retira.

« Pauvre mère », s'écrie Lucien, en racontant cette scène dans ses Mémoires, « que n'as-tu pas eu à souffrir alors ! »

Le lendemain matin il quittait la France avec sa famille.

Malgré l'opposition de ses autres enfants, Letizia était fermement décidée à partager l'exil de son fils.

Son amie, Madame Etienne Clary, de Marseille, l'accompagna, et resta auprès d'elle à Rome, ainsi que Saveria, la vieille bonne de ses enfants. Quelques messieurs et dames la suivirent aussi en Italie.

En 1802 son gendre, le général Leclerc, était mort à l'île de Saint-Domingue. Pauline, sa veuve, était retournée en France, en janvier 1803, s'établissant provisoirement chez Joseph, où demeurait aussi sa mère.

Pauline était alors atteinte d'une grave maladie, dont elle souffrit le reste de ses jours. Mais, bien qu'affaiblie et en grand deuil, elle était encore la plus belle femme qu'on pût voir. Le richissime prince italien Camillo Borghèse, récemment arrivé en France, demanda sa main, et obtint sans peine l'assentiment du premier Consul et de Letizia. Les époux habitaient Rome. Le demi-frère de Letizia y séjournait aussi à cette époque. Une fois son neveu parvenu à la tête de l'Etat, il avait repris la carrière ecclésiastique, abandonnée pendant quelques années pour un emploi civil.

Le premier Consul considérait l'Eglise romaine comme un sûr appui pour l'absolutisme. Le 15 juillet 1801, il avait passé avec Pie VII un concordat ensuite duquel le culte catholique romain était rétabli en France.

Joseph Fesch avait favorisé de tout son pouvoir les bonnes relations de Napoléon avec Rome. D'abord archevêque de Lyon, il avait été nommé cardinal par le pape le 17 janvier 1803.

Peu avant le départ de Letizia, Napoléon avait conféré à son oncle les fonctions d'ambassadeur à la cour papale. Sa mère était donc entourée à Rome d'êtres aimés : Lucien et sa famille, dont l'affection filiale et le respect ne se démentaient pas, Pauline, au cœur si chaud, ce frère, enfin, toujours considéré par elle comme un de ses propres enfants.

Le 31 mars 1804, le cardinal écrivait à son neveu la lettre suivante :

« Votre mère est arrivée à Rome le 10 germinal, samedi-saint, après dix-huit jours de voyage, sans s'être arrêtée, ni à Lyon, ni à Milan. Elle a été reçue, dans les Etats du pape, avec la plus grande distinction. A Loreto, elle fut logée dans le palais pontifical.

» A son arrivée à Rome, sa sainteté avait ordonné qu'on lui érigerait, à Saint-Pierre, une tribune égale à celle de la reine de Sardaigne et des princes de Mecklembourg, pour assister à la messe de Pâques, mais comme cette tribune ne pouvait être qu'à la suite de celles des dites personnes, qui en sont en possession depuis plus d'un an, elle a cru devoir refuser et prétexter la fatigue du voyage.

» Hier je la présentai au pape, au Quirinal, accompagnée de sa fille (Pauline Borghèse), de Madame Clary, et en habit de grand gala, avec le plus grand cérémonial. Les gardes suisses l'accompagnèrent jusqu'à la première antichambre, où elle fut reçue par les monseigneurs maîtres de la chambre ; les gardes nobles lui présentèrent les armes. Le pape lui parla de son attachement à votre personne, des

prières qu'il fait pour votre conservation ; il lui dit qu'il serait enchanté de la voir souvent, et qu'elle resterait chez lui tant qu'il lui plairait. En effet, elle fut obligée de le congédier elle-même, après un long entretien.

» La noblesse romaine, sans attendre les jours de « ricevimento », vint lui rendre visite. Le doyen du sacré collège envoya les invitations à tous les cardinaux de se rendre à la complimenter, dans les vingt-quatre heures. Tous s'empressèrent, même les Napolitains, à lui rendre cette distinction réservée aux souverains. Elle s'est très bien tirée de tout ce cérémonial et je crois que Rome est le pays qui lui convient ; elle y sera avec beaucoup d'agrément, et je mettrai tous mes soins affectueux pour qu'elle soit heureuse.....

» Le voyage a fait beaucoup de bien à votre mère, elle se porte à merveille..... »

XV

Letizia sous l'Empire.

Napoléon s'était fait proclamer Empereur des Français. Et tandis que ses frères et sœurs bénéficiaient des faveurs impériales, Letizia continuait provisoirement à mener à Rome une existence retirée.

« Notre mère est, pour le moment, très préoccupée de tous les changements survenus », écrivait Lucien à Joseph. « Elle croit que le Premier Consul a eu tort de vouloir ceindre la couronne de Louis XVI. De fâcheux pressentiments l'assiègent, c'est évident ; mais elle ne me les confie pas. Selon elle, la République a plus de partisans que ne le pense Napoléon. En un mot, elle semble craindre que de fanatiques républicains n'assassinent l'Empereur. »

Dans son exil volontaire, Letizia était fort agitée et inquiète. Elle ne se sentait pas la mission, et n'éprouvait pas non plus le désir de partager la gloire de son fils. Mais bien que, personnellement, elle fît peu de cas des grandeurs terrestres, elle était peinée de voir Lucien exclu des avantages et des honneurs dont jouissaient ses autres enfants. Et son sentiment maternel était blessé que ses filles et belles-filles fussent appelées princesses, alors qu'on n'avait encore rien décidé à Paris quant au nouveau titre à lui donner à elle.

Son fils Joseph l'appelait « Impératrice-Mère ». A Rome elle portait le nom d'Altesse impériale ; mais Napoléon était très indécis au sujet du titre exact à conférer à sa mère.

Ses frères, sœurs et belles-sœurs pouvaient garder leurs prénoms ou ceux de leurs maris ; ainsi prince et princesse Joseph, prince et princesse Louis, princesse Caroline, etc. Mais on ne pouvait appeler la mère de l'Empereur, princesse Letizia, sans l'exposer à être confondue avec ses descendantes, et sans donner à sa personne une dénomination juvénile déplacée.

Sous les Bourbons, le titre de « Madame » avait été réservé à la fille aînée du roi, ainsi qu'à l'aînée de ses belles-sœurs. Après avoir longuement examiné la chose, on s'arrêta à cette même appellation pour Letizia. Et afin d'éviter toute difficulté, dans le cas où l'empereur aurait un jour une fille, on ajouta au titre de « Madame », celui de « Mère de Sa Majesté l'empereur ». Quand celui-ci parlait de sa mère, il ne l'appelait jamais que « Madame » ; mais peu à peu on prit l'habitude, en France, de la nommer « Madame-Mère ».

Par rapport au rang qu'elle devait occuper, Napoléon et ses conseillers tombèrent facilement d'accord. Il fut convenu que la place officielle de « Madame » serait à la droite de l'empereur, et qu'elle aurait la préséance sur les princes, tandis que l'impératrice se placerait à la gauche de l'empereur, avec préséance sur les princesses.

Napoléon désirait que sa mère revînt en France ; mais elle lui fit savoir, par l'entremise du cardinal Fesch, qu'elle avait l'intention de passer l'été à Pise et à Lucques.

Avant d'exécuter son projet, Letizia séjourna quelque temps dans la résidence d'été de Lucien, à Frascati ; et ce ne fut qu'au mois de juillet qu'elle alla chercher sa fille, Pauline Borghèse, pour faire avec elle la cure de bains de Lucques.

De là, elle retourna à Rome, où elle avait encore beaucoup de choses à mettre en ordre, et où, d'ailleurs, la maladie de son amie, Madame Clary, la rappelait impérieusement.

Grâce à dix années d'intimité, cette dame avait acquis une certaine influence sur Madame Bonaparte mère. Et elle lui avait donné une bien grande preuve d'amitié en la suivant en Italie, abandonnant ainsi pour elle, non seulement une excellente situation, mais encore un mari aimé et sept enfants.

La maladie de Madame Clary était fort grave, et elle mourut dans les bras de son amie, avant que son mari fût arrivé à Rome.

Cette mort fut une perte irréparable pour la mère de Napoléon. Il avait déjà été décidé qu'Etienne Clary serait chambellan et sa femme dame de cour de Letizia. Bien que de modeste origine, et sans grande culture intellectuelle, Madame Clary, par son tact et son bon sens, eût été pour son amie corse une excellente conseillère, dans la nouvelle phase d'existence où elle entrait.

L'empereur attendait sa mère à Paris dès le mois d'août. En novembre, cependant, elle était encore à Rome.

La mort de son amie contribua sans doute à la retenir un certain temps en Italie. Toutefois, la lenteur qu'elle apportait à ses préparatifs de voyage montrait clairement qu'elle n'avait pas grand'hâte d'aller prendre sa place à la droite du souverain couronné.

Le 14 novembre enfin elle quitta la cité papale. Elle voyageait à très petites journées. Arrivée à Milan, elle y resta huit jours, Lucien et sa famille étant venus la rejoindre dans cette ville. Avant de quitter Rome, Letizia avait instamment supplié

Napoléon de rappeler son frère à Paris, et de le reconnaître comme membre de la famille impériale. Elle espérait encore qu'un courrier lui apporterait à Milan le message ardemment désiré : le pardon accordé par l'empereur à Lucien. Son attente fut déçue, et elle dut se résoudre à poursuivre son voyage sans lui. Le 20 décembre, c'est-à-dire plusieurs semaines après la cérémonie du couronnement, elle arriva enfin à Paris, où son fils l'attendait impatiemment.

Malgré les scènes pénibles qui avaient jadis assombri leurs adieux, le revoir fut extrêmement doux, soit pour Napoléon, soit pour sa mère. Celle-ci s'installa dans le grand palais de Lucien, monté avec le plus grand luxe. L'empereur alloua à sa mère un million comme rente annuelle. Il mit, en outre, à sa disposition, le grand château de Trianon, réservant le petit Trianon pour Pauline. Et quand la cour se tenait à Fontainebleau ou à Saint-Cloud, les appartements de Letizia et de sa fille étaient voisins de ceux de l'empereur.

Après s'être emparé de la couronne d'Italie, Napoléon adressa, de Bologne, la lettre suivante à Madame-Mère :

Le 24 juin 1805.

« Madame,

« J'ai acheté, pour vous, le château de Pont.
» Envoyez votre intendant le voir et en prendre
» possession. Mon intention est d'accorder soixante
» mille francs pour le meubler.

« Vous avez là une des plus belles campagnes de
» France, où je crois que vous avez été, il y a dix
» ans. C'est beaucoup plus beau que Brienne. Je
» désire que vous voyiez dans ce que j'ai fait, une

» nouvelle preuve de mon désir de vous être
» agréable.

« Votre bien affectionné fils,

« NAPOLÉON. »

Comme mère d'empereur, Letizia était obligée de tenir cour, mais elle s'acquittait de ce devoir le plus simplement possible. L'étiquette de la cour ne s'harmonisait pas avec sa nature. Malgré les représentations de son fils, elle vivait des plus modestement, et mettait de côté chaque année une bonne partie de son million. Habitué comme on l'était en France à voir les dames de haut parage jeter l'argent à pleines mains, on était absolument abasourdi de l'économie de Letizia.

Elle fut nommée Directrice des Institutions de bienfaisance de l'empire. L'ordre des sœurs de la Miséricorde ayant été rétabli, le ministre de l'Intérieur réunissait celles-ci chez Letizia pour leur distribuer, en sa présence, les médailles à elles destinées. Ce n'était cependant qu'à contre-cœur que Madame-Mère paraissait en public comme protectrice des hôpitaux et autres fondations charitables ; et, quand elle présidait des assemblées, c'était d'un air quelque peu forcé et raide. On ne pouvait méconnaitre sa distinction et sa noblesse natives ; néanmoins, rien en elle n'était de nature à la rendre populaire.

Elle contribuait discrètement à diverses œuvres de charité, ce qui ne l'empêchait pas de passer pour très avare.

Si l'on prend en considération tout ce qu'elle avait souffert précédemment, on conviendra que ce qui, aux yeux des autres, paraissait de la parcimonie, pouvait être, à son point de vue, une mesure

très justifiée. Quoi qu'il en soit, cette extrême prudence dans les affaires d'argent était un de ses traits distinctifs. Notre héroïne, on s'en souvient, avait passé par une rude école, et son penchant à l'économie s'était forcément développé dans le dur combat pour l'existence qu'elle avait eu à soutenir, du vivant même de son mari, et plus tard, avec ses enfants, après avoir quitté la Corse.

Elle avait traversé trop de vicissitudes pour pouvoir croire à la durée des grandeurs qui l'entouraient. N'avait-elle pas dû, à Marseille, retourner chaque pièce d'argent bien des fois pour arriver à fournir le strict nécessaire à ses enfants ? Elle n'avait pas oublié non plus que, dans cette période de misère, elle avait passé bien des nuits à rapiécer leurs vêtements usés.

Depuis lors tout avait changé dans la famille, excepté la manière de voir et les habitudes de Madame Letizia. Elle voyait avec chagrin ses filles et leurs maris rivaliser de luxe et d'élégance. Pauline surtout recevait de fréquentes admonestations au sujet de sa prodigalité. Et sa mère, en colère, lui dit plus d'une fois qu'elle finirait probablement ses jours dans un hospice.

Quand ses enfants, de leur côté, lui reprochaient d'être trop économe :

« Qui sait », répondait-elle, « si tous ces rois ne viendront pas un jour me demander du pain ? »

Plus on jetait l'argent autour d'elle, plus elle restreignait ses propres dépenses. Que de fois, pensait-elle, la défaite ne suit-elle pas le triomphe ! Elle admirait le génie de son fils, mais ne se cachait pas qu'il était capable d'en mésuser. Et tandis que le pouvoir impérial allait croissant, elle était sans cesse tourmentée par la crainte de malheurs prochains.



Napoléon après la bataille d'Austerlitz

D'après le tableau du Baron Gros au Musée de Versailles.

« Nous autres Corses », disait-elle, « nous avons subi de nombreuses révolutions. L'état de choses actuel est précaire. Et, en cas de bouleversement, que deviendront mes enfants ? Ils seront heureux alors de me trouver, car il vaut mieux avoir recours à sa mère qu'à des étrangers qui peuvent tromper et trahir. »

Les événements donnèrent raison à la mère de l'empereur. En effet, ses économies furent fort utiles plus tard à ses enfants.

On ne saurait reprocher à Letizia sa prévoyance ; mais on ne peut s'empêcher de sourire de sa lésinerie en mainte occasion ; il s'y attache un certain ridicule. La mesquinerie dans les affaires d'argent n'est jamais si déplaisante que chez les personnages princiers ; c'est une faiblesse qu'on pardonne mieux aux parvenus.

La parcimonie de sa mère vexait beaucoup Napoléon. C'était entre Letizia et son glorieux fils une cause fréquente de discorde. Bien qu'elle fût loin d'employer les revenus qu'il lui avait alloués, elle en sollicitait souvent de nouveaux, ce qui ne laissait pas de jeter du froid dans leurs relations.

« Comment vous plaisez-vous à la cour, signora Letizia ? » lui demandait parfois l'empereur. « Vous vous ennuyez, n'est-il pas vrai ? Eh bien, c'est que vous ne savez pas jouir de la vie. Vous n'ouvrez pas vos salons. Regardez vos filles : elles semblent nées pour leur situation actuelle. Je vous ai donné un château en ville et un beau domaine à la campagne, plus un million de rente, et vous vivez comme une bourgeoise de Saint-Denis. Il ne faut pas thésauriser, mais employer tout ce que je vous donne. »

« Dans ce cas, il faut que vous me donniez deux millions au lieu d'un », répondait-elle ; « car, je ne puis m'empêcher d'épargner ; c'est ma nature. »

Quand son fils devint empereur, Letizia avait apparemment 52 ou 53 ans. Nous savons que, dans sa jeunesse, elle avait été fort belle. Un contemporain, nullement sentimental, a raconté que, sous l'Empire, elle avait conservé de si remarquables restes de cette beauté que des sentiments d'amour se mêlaient au respect qu'elle inspirait. Madame de Rémusat elle-même, l'amie de Joséphine et l'ennemie déclarée des Bonapartes, doit reconnaître que « la mère de l'empereur était fort belle, et paraissait extrêmement distinguée. »

Un certain embonpoint gâtait un peu la tournure élégante et svelte de sa jeunesse, mais ses mains et ses pieds avaient gardé leur forme parfaite. Elle conserva aussi jusqu'à un âge avancé les belles dents que la nature lui avait données. Elle avait les yeux noirs, plutôt petits, le regard intelligent et pénétrant, enfin un ravissant sourire dont plusieurs de ses enfants avaient hérité.

Napoléon lui ressemblait d'une manière frappante. Ses filles aussi rappelaient leur mère, Pauline Borghèse surtout. Chez Caroline Murat se retrouvait quelque chose de la grâce maternelle. Quant à Elisa Baciocchi, avec des traits beaucoup moins fins et une expression peu agréable, elle était plutôt une caricature de Napoléon et de Letizia.

Chaque dimanche, toute la famille se réunissait chez l'empereur. Quand Joséphine, et plus tard Marie-Louise, étaient absentes, Madame-Mère les remplaçait à la cour. Mais elle détestait les cérémonies officielles et les galas. Sa plus grande joie était de rassembler sa famille chez elle. Cette joie, malheureusement, devenait de plus en plus rare, à mesure que ses enfants s'élevaient sur l'échelle sociale. Mère d'un empereur, de trois rois, d'une reine et de deux

princesses régnantes, elle se plaignait de ne jouir que peu ou point de leur présence. Tandis que Joséphine était entourée, aux Tuileries, de brillants chambellans, de laquais galonnés d'or et de serviles adjudants, et que l'empereur recevait des centaines de princes et de diplomates étrangers, Letizia préférait rester tranquillement dans son propre hôtel, à jouer une partie de reversi ou à parler des anciens temps avec sa fidèle Saveria. Autant ses proches affichaient leur grandeur, autant elle-même mettait en évidence la simplicité de ses goûts.

Bien qu'elle n'aimât pas le faste, elle était toujours très bien mise, et représentait parfaitement dans les fêtes où elle assistait. « Mais, » dit le duc d'Abrantès, « elle n'en éprouvait pas moins un certain embarras en société, dû sans doute, en partie, à la difficulté qu'elle avait à s'exprimer en français. »

Elle préférait s'entretenir en italien, et se servait presque toujours de cette langue pour parler avec l'empereur, ou avec ses autres enfants. Eux, cependant avaient coutume de lui écrire en français.

Napoléon a dit de sa mère qu'elle était faite pour gouverner un royaume. Et tout indique que, le cas échéant, elle eût été une sage et prévoyante reine. Elle aurait surtout bien gouverné un petit royaume. La politique ne l'intéressait guère. Sa vraie mission consistait à diriger la maison, à maintenir l'ordre dans la famille, à répandre la paix autour d'elle, enfin à dire la vérité à chacun.

Les grands hommes, dit-on, ressemblent généralement à leur mère. Napoléon avait hérité non seulement les traits de la sienne, mais encore sa fermeté et son énergie. Peut-être lui devait-il aussi l'ardeur guerrière dont elle avait donné une éclatante preuve à la bataille de Ponte Nuovo, alors qu'elle portait le

futur héros dans son sein. Dès avant sa naissance il aurait ainsi été prédestiné à une vie de combat.

En ce qui concerne l'imagination, Napoléon en avait plus que sa mère, mais il est hors de doute qu'il avait, en revanche, hérité d'elle son esprit d'organisation. Comme elle encore, il avait le sens de l'ordre, et observait en tout temps une grande sobriété.

Quand il fut devenu empereur, il aurait souhaité voir sa mère changer de manières, de langage, de goûts, voire même de sentiments. Il désirait qu'elle haussât le ton, qu'elle ne se contentât pas d'apprendre à représenter, mais qu'elle en prît le goût.

Cependant le souverain, devant qui tous s'inclinaient, avait beau faire ; c'était tenter l'impossible que d'essayer de transformer Letizia. Les circonstances pouvaient changer ; elle restait toujours la même, conservant sa simplicité native et ne se donnant aucune peine pour perfectionner son langage. Il y avait dans sa personnalité quelque chose d'inébranlable, et que, d'ailleurs, l'eût-elle pu, elle n'eût pas voulu changer.

A ses yeux, l'empereur était toujours son petit « Napoléon ». Il avait vaincu l'Europe, mais n'imposait pas à sa mère. Au milieu de ses triomphes, elle se le rappelait tel qu'il était à sa naissance : rouge à force de crier, avec une tête énorme sur son petit corps.

Elle connaissait ses faiblesses comme celle de ses autres enfants, et ne satisfaisait pas ses exigences. Toutefois, s'il éprouvait des revers, toute sa tendresse pour lui réapparaissait. Et si l'on essayait de le tromper, elle accourait aussitôt à son aide.

Ni les honneurs dont elle était comblée, ni la brillante position de ses enfants ne réussirent à l'éblouir.

Les flatteurs lui inspiraient une insurmontable aversion. Un jour qu'un cardinal la louait d'une manière exagérée :

« Monsieur le Cardinal, » dit-elle en l'interrompant, « si vous me dites tant de belles choses aujourd'hui, que restera-t-il pour demain ? »

Quand elle faisait une nouvelle connaissance, elle se rendait compte aussitôt de la valeur de la personne qu'on lui présentait. Ainsi, quand on lui amena la duchesse de Chevreuse :

« Elle ne nous aime pas », dit-elle. « Je lis sur la figure de cette jolie femme qu'elle déteste l'empereur. »

Elle avait deviné juste. La duchesse prit part, dans la suite, à une conjuration contre l'empereur, et fut envoyée en exil.

La suite de « Madame » se composait de deux dames d'honneur, quatre dames de cour, une lectrice, deux chambellans, deux grands écuyers, un intendant et un secrétaire.

Une de ses dames d'honneur était, on le sait, la femme du général Junot, devenu duc d'Abrantès. Cette dame, née en 1784, était fille des amis de Letizia, Monsieur et Madame de Permon, lesquels, bien que Corses, étaient d'origine grecque. Ils ajoutaient à leur propre nom celui de Comnène, que la tradition rattache aux empereurs orientaux.

A la cour de Letizia figuraient encore la maréchale d'Avoust, ainsi que mesdames Soult, de Fleurier, de Saint-Pern et Fontanges.

Madame de Fleurier était une seconde « Madame Etiquette », rappelant trait pour trait la duchesse de Noailles, qui avait jadis tant ennuyé Marie-Antoinette. Du matin au soir elle n'était préoccupée que des règles de l'étiquette ; mais elle prêchait dans le

désert. La mère de Napoléon, sur ce point comme sur bien d'autres, était peu disposée à se laisser faire la leçon.

Madame Fontanges, jolie créole, très indolente, était en somme inoffensive. Madame de Saint-Pern était corse

Les soirées passées chez la mère de l'empereur étaient, en général, peu amusantes. On y jouait le reversi, au détriment de la conversation. L'introduction de Madame de Brissac dans ce cercle y amena bientôt plus d'animation. Cette dame n'appartenait pas à la maison impériale, mais Letizia l'aimait, et l'invitait souvent.

Elle était de très petite taille, et vive comme la poudre. Bien que légèrement contrefaite, elle se montrait toujours fort coquette dans sa mise. Ce qui semblait surtout plaisant à son entourage, c'était le grand amour qu'elle professait pour son mari.

« Il a offert sa main et son cœur à une autre, » avait-elle coutume de dire, « mais j'ai patiemment attendu que cette autre fût morte. »

Madame de Brissac était quelque peu sourde. Devant être présentée à l'empereur, elle s'était informée d'avance des questions que Sa Majesté lui adresserait probablement.

Le moment venu elle exécuta ses trois révérences devant le souverain.

Napoléon lui demanda en premier lieu si son mari était frère du duc de Brissac tué pendant la Révolution, et s'il avait hérité des propriétés du défunt.

« Département Seine-et-Oise, » répondit la dame, qui se croyait interrogée sur son lieu de naissance.

L'empereur trouva la réponse singulière, mais poursuivit néanmoins l'entretien en demandant si elle avait beaucoup d'enfants.

« Cinquante-deux, Sire », repartit Madame de Brissac, avec un gracieux sourire et une nouvelle révérence. Elle pensait, cette fois, qu'il s'agissait de son âge.

Napoléon, on le sait, faisait grand cas des femmes qui avaient beaucoup d'enfants. Ici, cependant, la mesure était décidément dépassée. Il s'éloigna donc, sans questionner davantage cette étrange interlocutrice.

Le jour de l'an, tous les ministres allaient rendre leurs hommages à la mère de l'empereur. Quelques-uns d'entre eux se présentaient encore chez elle une ou deux fois dans le courant de l'année. Le chancelier Cambacérès, entre autres, lui témoignait beaucoup d'égards.

En apparence, elle ne s'occupait guère de politique. Et, comme elle évitait le plus possible d'entrer en contact avec Joséphine et sa cour, on pensait généralement qu'elle n'avait aucune influence sur les affaires de l'Etat. Là-dessus, l'on était jusqu'à un certain point dans l'erreur. Sans parler des relations de famille, au sujet desquelles l'empereur demandait souvent l'aide de sa mère pour aplanir les difficultés et engager ses frères et sœurs à se plier à ses désirs, elle jouait un rôle assez important par une correspondance secrète avec son fils. Ainsi, pendant le séjour de Napoléon en Espagne, en 1808, ce fut Letizia qui lui apprit la conjuration ourdie par Talleyrand et Fouché contre lui, et qui occasionna son retour immédiat à Paris.

Les courtisans ne lui croyaient pas non plus le pouvoir de favoriser ses amis et de procurer des emplois, comme l'avaient fait jadis en France les mères des souverains. Elle n'était, cependant, pas absolument sans influence sous ce rapport. Seule de la famille

elle restait fidèle au passé, et considérait comme un devoir de soutenir la cause des Corses. Quand on venait de son île bien-aimée chercher un gagne-pain en France, on pouvait être presque assuré de trouver en elle une protectrice. Innombrables étaient les anciens amis, les cousins, demi-cousins et cousins de cousins auxquels elle procurait des places ou de l'avancement. Elle écrivait en leur faveur des lettres touchantes aux ministres. Et si l'on tardait à obtempérer à ses désirs, elle ne craignait pas de renouveler sa demande, et, cette fois, d'un ton plus impérieux que précédemment.

En somme, pourtant, on ne saurait dire qu'elle prît une part active aux événements. Son cœur de mère les suivait de loin avec anxiété ; et, plus d'une fois, elle a déclaré que ses jours de gloire avaient été des jours pleins d'inquiétude. Si, à cette époque, a-t-elle encore dit plus tard, on avait pu lire dans son âme, on y aurait trouvé plus de chagrin que de joie.

Son fils avait peine à lui pardonner son manque de confiance dans la solidité du régime impérial. Et c'était cependant son amour maternel qui la faisait trembler pour la stabilité du nouvel état de choses créé par son génie. Elle était effrayée que son Napoléon eût à porter seul le poids d'un tel fardeau. Mère avant tout, elle eût voulu pouvoir en décharger ses épaules.

Son entourage voyait dans sa défiance un mauvais rêve, qui ne se réaliserait jamais. Et l'on se moquait derrière son dos quand, avec son accent italien, elle formulait sa pensée en disant :

« Pourvou que cela doure! »

La grandeur extérieure ne pouvait remplir le vide de son cœur. A ses craintes pour l'avenir se joignait

un autre sujet d'affliction. Au milieu de la prospérité inouïe des Bonaparte, elle souffrait de voir l'ambition détruire l'intimité, et la soif de domination remplacer l'esprit de famille qui régnait autrefois entre eux.

Elle se faisait une haute idée de l'autorité maternelle ; et c'était avec douleur qu'elle se voyait plus ou moins négligée par l'empereur. En outre, sa dignité de mère était blessée que la raison d'Etat fût seule consultée au sujet du mariage de ses fils. Cette femme, qui méprisait l'étiquette, se sentait facilement froissée dans ses rapports personnels avec ses enfants. Elle ne pouvait se cacher que plus le pouvoir de Napoléon grandissait, plus aussi il s'éloignait d'elle.

En se rappelant les anciens jours où elle dirigeait son petit monde à Ajaccio, chacun lui obéissant aveuglément, en évoquant le souvenir du temps où, pour le moindre acte d'indiscipline, la verge fonctionnait sur le dos du futur vainqueur du monde, et où, à Marseille, un simple geste suffisait pour envoyer ses jolies filles, le panier au bras, faire les emplettes au marché, elle ne pouvait s'empêcher de penser que le temps où l'on est inconnu et pauvre a du bon, et que les honneurs ne vont pas toujours sans humiliations.

Quand le catholicisme eut été rétabli en France comme religion d'Etat, elle dit un jour à son fils, alors premier consul :

« Maintenant, je puis me passer de te souffleter pour te faire aller à l'église. »

« Maintenant », répondit Napoléon, « c'est à mon tour de souffleter ma mère. »

Et, ce disant, d'un geste badin, il lui effleura la joue. Cela déplut à Letizia, non qu'elle jugeât l'acte

inconvenant, mais parce qu'elle déplorait qu'il eût le droit de prendre de telles libertés vis-à-vis d'elle. Avoir son fils pour maître était, à ses yeux, un renversement des lois de la nature.

Dans le monde, on vantait le bonheur de la mère de l'empereur. Un soldat français la comparait même à la sainte vierge, comme le prouvent les vers suivants :

Dans cette fête solennelle,
Le Français, rallumant son antique ferveur,
Honore la Vierge immortelle
Qui porta dans son sein le divin Rédempteur.

Soyez de même et fêtée et chérie !
Chacun ici vous doit cet hommage flatteur.
N'êtes-vous pas, comme Marie,
La mère de notre Sauveur ?

Et la princesse de Ligne s'écrie, à propos de Letizia :

« Voilà la plus heureuse de toutes les femmes, celle à qui aucun revers, aucune puissance ne peut enlever la gloire d'avoir fait naître l'homme le plus extraordinaire que la suite des siècles ait produit. Elle peut être fière. Un grand peuple s'incline devant son fils, et les voûtes retentissent de cris d'enthousiasme. Son rôle est le plus beau qui puisse être accordé à une femme. Elle est belle, paraît jeune encore. Et personne n'aura l'idée de dire : « Est-il possible qu'elle soit sa mère ! »

Voici comment Letizia elle-même jugeait la situation :

« Il règne », disait-elle, « un contraste absolu entre les circonstances extérieures de ma vie et le fond de mon âme. Je ne puis que trembler quand je cesse de souffrir. »

Et, dans ses mémoires, elle ajoute :

« Tout le monde m'appelait la plus heureuse des mères, tandis que ma vie était une suite non interrompue de chagrins, un martyre. A chaque nouveau message, je tremblais de recevoir l'annonce de la mort de l'empereur sur le champ de bataille. »

XVI

Louis Bonaparte et Hortense. — L'empereur à l'apogée de sa gloire. — Jérôme et Elisabeth Paterson.

Après la fondation de l'Empire, Joséphine se montra plus aimable pour sa belle-mère qu'auparavant. « Ou bien », dit Madame Junot, « le bonheur l'avait rendue plus indulgente envers ceux qui, autrefois, avaient voulu lui nuire, ou bien elle agissait sur l'ordre de l'empereur. Toujours est-il que nous remarquions un changement notable dans sa conduite vis-à-vis de « Madame. » Mais des égards où se devinaient la simple politesse et le calcul ne pouvaient remplacer un réel dévouement. »

Quant aux autres membres de la famille, l'impératrice ne faisait rien pour se concilier leur faveur. Elle ne redoutait nullement la femme de Joseph, qui, après être devenue reine, continuait à vivre retirée dans son palais de Paris, et ne montrait aucun empressement à monter sur le trône. Elle ne craignait pas non plus Pauline Borghèse, qui partageait son temps entre les soins à donner à sa santé et les plaisirs de la vie mondaine, et qui ne se mêlait jamais d'intrigues, à moins d'y être entraînée par ses proches.

Caroline Murat, en revanche, alors grande-duchesse de Borg et de Clèves, inspirait à l'impératrice des sentiments de jalousie et d'inquiétude. Elle habitait le magnifique palais de l'Elysée, et son élégance exquise rehaussait encore l'éclat de sa beauté. La sœur cadette de l'empereur était impé-

rieuse dans ses exigences, mais complaisante, au besoin, et très prévenante pour ceux qu'elle désirait éblouir. S'il s'agissait de nuire à l'impératrice, qu'elle haïssait, son langage frisait parfois la grossièreté. Cependant elle se dominait, en général, admirablement ; et cet empire sur soi justifiait les craintes de sa belle-sœur. Son plan pour renverser Joséphine était soigneusement combiné et tenace.

La vaniteuse Caroline ambitionnait pour son frère une alliance princière. Elle mettait tout en œuvre pour amener Napoléon à répudier sa femme, et à choisir une épouse de sang royal.

Cette possibilité de séparation était pour Joséphine comme un spectre menaçant. Elle forma donc le projet de marier sa fille à l'un des frères du chef de l'Etat, ce qui, selon elle, était de nature à rapprocher les deux familles et à consolider sa propre situation.

Tout d'abord, elle jeta les yeux sur le beau mais léger Jérôme, qui, en sa qualité de cadet de la famille, était gâté par sa mère et par Napoléon. Pauline aussi, à qui il ressemblait beaucoup, était pleine d'indulgence pour lui.

Jérôme avait eu un enthousiasme juvénile pour Hortense de Beauharnais, dont les yeux bleus et les boucles blondes lui avaient tourné la tête, au point de lui faire négliger quelque temps ses études ; mais, comme il manifestait ouvertement sa malveillance pour Joséphine, celle-ci abandonna bientôt l'idée de l'avoir pour gendre.

Ses regards se tournèrent alors vers Louis Bonaparte, qui avait été le favori de Napoléon, mais qu'un état maladif persistant avait rendu tout à fait misanthrope.

Il s'était amouraché d'une jeune fille rencontrée

autrefois dans l'établissement de Madame Campan, où il visitait souvent sa sœur Caroline. Napoléon ne voyant pas cette relation de bon œil, avait éloigné son frère de la capitale, et plus tard l'avait emmené en Egypte.

L'absence eut l'effet désiré. Mais, de retour à Paris, Louis tomba de nouveau amoureux ; et, cette fois, d'une demoiselle Lefebvre, qu'il avait vue dans le jardin des Tuileries. De fait, il la connaissait si peu que, pendant longtemps, il ignora jusqu'à son prénom.

Hortense et Louis ne pouvaient pas se souffrir. Joséphine le savait ; mais elle n'en suppliait pas moins Napoléon de décider ce mariage, en même temps qu'elle persuadait sa fille de se soumettre au désir maternel.

Ce projet d'union préoccupait douloureusement Letizia. Elle connaissait l'affection de son fils pour une autre, et n'ignorait pas son aversion pour la jeune fille qu'on voulait lui imposer. Louis et Hortense, évidemment, n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

Malgré l'opposition de « Madame Mère » et des fiancés, Joséphine ne fut tranquille que lorsqu'elle eut arraché le consentement de toutes les parties, et la bénédiction nuptiale eut lieu à Paris le 4 juin 1802.

Si Hortense dédaignait de feindre des sentiments qu'elle n'avait pas, elle se montra, au commencement du moins, soumise et pleine d'égards vis-à-vis de son mari. Mais, méfiant par nature, celui-ci n'attendait rien de bon de la famille Beauharnais, et prenait les avances de sa femme pour de la coquetterie.

« Elle essaie son pouvoir sur moi, pour me trom-



NAPOLÉON Ier

D'après le tableau de Robert-Lefèvre au Musée de Versailles.

per », disait-il. Et plus d'une fois même il la traita durement. Il lui parlait avec mépris de la légèreté et des faiblesses attribuées à sa mère, et lui signifiait que toute intimité devait cesser entre elles.

« Vous êtes maintenant une Bonaparte », ajoutait-il, « nos intérêts doivent être communs ; ceux de votre famille ne vous regardent plus. »

Neuf mois après la noce, Hortense donna naissance à un fils. Les ennemis de l'Empire prétendaient que Napoléon en était le père. Le fait est qu'il montrait un grand intérêt pour cet enfant, et plus ses sentiments se manifestaient, plus aussi les mauvaises langues se donnaient libre carrière.

Caroline Murat fut assez méchante pour rapporter ces mauvais propos à son frère Louis. Que celui-ci les crût fondés ou non, il se sentit attaqué dans son honneur, et prit prétexte de la chose pour tourmenter de plus en plus sa femme, et la garder, pour ainsi dire, à vue.

En remplacement de Joachim Murat, qui suivait l'empereur à la guerre, il fut nommé en 1805 gouverneur de Paris, ainsi que commandant de la garde impériale, de la garde nationale et de toutes les troupes du département de la capitale. A cette époque, il avait 24 ans, et ses désirs le portaient bien plutôt vers la littérature que vers le trône. Il consentit néanmoins à servir les ambitieuses visées de son frère, et déploya une remarquable activité en vue de le seconder. A son retour, Napoléon se déclara très satisfait de ses efforts.

Revêtu de la double dignité d'empereur des Français et de roi d'Italie, Napoléon touchait alors à l'apogée de sa gloire. Les frontières de la France s'étaient fort étendues, et il créait à la ronde des rois, des princes et des grands-ducs.

Son frère Joseph était roi de Naples, et devait bientôt devenir roi d'Espagne. Son beau-frère Murat, grand-duc de Berg et de Clèves, allait sous peu hériter du royaume de Naples. A sa sœur Elisa, qui résidait à Lucques, il destinait le grand-duché de Toscane. Pauline, enfin, était princesse de Guastalla.

Il avait fait ériger à Paris « l'Arc de Triomphe » et la « Colonne Vendôme ». Son ministre des Affaires étrangères, Talleyrand, avait été fait prince de Bénévent ; son major général Berthier, prince de Neuchâtel. A Bernadotte, beau-frère de Joseph, il avait conféré le titre de prince de Ponte-Corvo. Les puissants de l'Europe se prosternaient devant le grand monarque. Le peuple français acclamait son héros. En un mot c'était l'astre autour duquel tout gravitait.

Non seulement les membres de sa propre famille, mais encore les enfants de sa femme et des parents éloignés bénéficiaient de situations élevées. Ainsi la nièce de Joséphine, Stéphanie Beauharnais, fut mariée au prince héritier de Bade. Son fils Eugène devint vice-roi d'Italie et gendre du roi de Bavière ; sa fille Hortense, reine de Hollande.

La France transformait les républiques en monarchies. Les Etats libres de Gênes et de Venise furent incorporés, l'un à l'empire français, l'autre au royaume d'Italie ; et la république batave, à son tour, devint royaume de Hollande.

A Paris on se demandait qui serait nommé souverain de ce nouvel Etat. Les uns pensaient à Louis Bonaparte ; les autres à Jérôme ou à Murat.

Napoléon trancha la question sans consulter personne, en déclarant que Louis serait roi de Hollande.

Le jeune homme fit tout au monde pour se soustraire à la haute dignité qui lui était conférée ; mais

il eut beau objecter son mauvais état de santé, et dire que le climat humide de la Hollande lui serait très nuisible, son frère fit la sourde oreille. La décision était prise, il voulait être obéi.

« Il vaut mieux », prétendait-il, « mourir roi que vivre comme prince français. »

Louis était habitué à plier sous le joug du despotique empereur. Il se résigna donc à son sort. Sa proclamation au peuple hollandais fut rédigée dans la salle du Trône des Tuileries, le 6 juin 1806 ; après quoi il partit pour prendre possession de son royaume.

Jérôme, le frère cadet de Napoléon, était officier de marine. A l'époque du mariage de Louis, il débarquait en Amérique, où on lui fit partout le plus honorable accueil, grâce à la renommée de son illustre frère. Il était reçu avec une cordialité particulière chez le riche négociant William Paterson. Sa jolie fille Elisabeth inspira bientôt au sensible jeune homme de tendres sentiments, et il ne tarda pas à demander sa main.

Malgré l'opposition de mère et frère à cette union, et bien que le père de la fiancée hésitât lui-même beaucoup à donner son consentement, le mariage fut célébré le jour de Noël de l'année 1803.

Napoléon, alors, méditait déjà de s'emparer de la couronne impériale. Il avait ses projets, tant au sujet de Jérôme qu'au sujet du reste de la famille ; et il entra dans une violente colère en voyant ses plans renversés par un amoureux de 18 ans.

Le 22 février 1805, Madame Letizia, sur la demande de Napoléon, avait déposé une protestation contre le mariage de Jérôme.

Au printemps de la même année, le jeune couple se mettait en route pour l'Europe, dans l'intention d'attendrir l'empereur en se jetant à ses pieds.

Il est douteux que Jérôme, qui connaissait son frère, comptât beaucoup sur l'heureux résultat de cette expédition. Sa femme, en revanche, était persuadée que tout irait bien. L'empereur, pensait-elle, ne pourrait résister à sa beauté, et par avance elle jouissait du triomphe que sa subite apparition devant Napoléon lui promettait.

Ils arrivèrent sans encombre à Lisbonne. Mais quand le vaisseau jeta l'ancre dans le port, il fut aussitôt cerné de toutes parts, et l'on avertit la jeune femme qu'il ne lui serait pas permis d'aborder ; sur quoi son mari la quitta en lui jurant solennellement que son amour était inébranlable.

Letizia, malgré sa protestation, n'était pas éloignée de reconnaître le mariage de Jérôme quand elle le revit à Paris. Joseph Bonaparte aussi prit son parti. Et Lucien lui conseilla, par écrit, de se révolter, et d'aller s'établir en Amérique si l'empereur refusait de recevoir sa femme.

Décidé à suivre le conseil de Lucien, Jérôme partit, et s'arrêta d'abord à Milan, où Napoléon tenait alors sa cour.

Il ne fut pas tout de suite admis à paraître devant le souverain courroucé. Et lorsque enfin l'empereur consentit à le recevoir, le jeune délinquant fut accablé de durs reproches.

Faible de caractère, Jérôme ne sut pas longtemps tenir tête à son frère, et consentit à se séparer de sa femme. En récompense de cette décision, il fut nommé amiral français et Altesse impériale.

Tandis qu'il retournait en France, sa femme quittait Lisbonne, et se dirigeait sur Amsterdam ; mais à peine le bâtiment approchait-il de la côte hollandaise que deux vaisseaux de guerre, comme deux sentinelles, parurent à ses côtés. Après huit

jours d'attente vaine, Elisabeth résolut de faire voile de nouveau, mais cette fois vers un pays où Napoléon n'eût pas le pouvoir de la poursuivre.

En Angleterre elle put enfin mettre pied à terre. Cette femme trompée et abandonnée devait bientôt être mère. Elle se trouvait sans soutien, sans amis. Le 7 juin 1805 elle mit au monde un fils. Quatre mois plus tard elle reprenait, avec son enfant, le chemin de l'Amérique.

Bien que le pape refusât obstinément d'annuler le mariage de Jérôme avec Elisabeth Paterson, Napoléon projetait de lui faire épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, et de l'élever au trône de Westphalie.

XVII

Napoléon et le chef de l'église. — L'empereur répudie Joséphine.

Les années 1806 et 1807 furent marquées par les campagnes de Napoléon contre la Prusse et la Russie. Chaque fois qu'il partait pour la guerre, les salons de Letizia présentaient un aspect particulièrement triste.

Le cardinal Fesch passait l'hiver auprès de sa sœur, avec son secrétaire, jeune homme vif d'esprit et d'humeur joyeuse.

« D'où vient », lui dit un jour Letizia d'un ton de reproche, « d'où vient que vous riez toujours, tandis que votre entourage est dans l'angoisse ? »

« Et pourquoi m'affligerais-je, Madame ? » demanda le secrétaire.

« Ne savez-vous donc pas que l'empereur est parti pour la guerre ? »

« Si, Madame. Mais y a-t-il là une raison de s'attrister ? Ce n'est pas la première fois que l'empereur livre bataille. Il est accoutumé à vaincre. »

« En effet », répondit Letizia ; « cependant il suffirait d'une balle pour l'emporter ; et Dieu ne s'est pas engagé à faire des miracles en sa faveur. »

Cette fois encore, pourtant, Napoléon revenait en vainqueur. L'empereur Alexandre de Russie, autrefois son ennemi, était devenu son allié. Il avait fondé le royaume de Westphalie, destiné à son frère Jérôme, et de plus élevé au rang de royaumes la Saxe et le Wurtemberg, qui s'étaient déclarés pour lui.

L'enthousiasme excité par l'empereur était vraiment sans précédent, et l'anniversaire de sa naissance, célébré en 1807, fut une des plus brillantes fêtes de son règne. Assis entre l'impératrice Joséphine et Madame Letizia sur le balcon des Tuileries, il recevait, tête nue, les acclamations du peuple. Jamais encore sa popularité n'avait été aussi éclatante.

Cependant d'épais nuages s'amassaient à l'horizon.

Quand le pape était retourné à Rome, après le sacre de l'empereur, le digne prélat emportait déjà de fâcheux pressentiments au sujet de l'avenir.

Napoléon l'avait sommé de renoncer au pouvoir temporel ; mais Pie VII ne voulant pas obéir à cette injonction, et maintenant son refus de servir d'instrument au conquérant pour l'accomplissement de ses plans, les Etats de l'Eglise furent bientôt occupés par les troupes impériales.

La concession jadis octroyée à la papauté par Charlemagne fut révoquée, l'empereur offrant en même temps au pape une compensation de deux millions de francs par an. Pie VII repoussa l'offre, qu'il considérait comme un outrage. Et le conflit entre le chef de l'église et le souverain de la France s'envenima de plus en plus. En vain le cardinal Fesch essaya-t-il de réconcilier les adversaires. Tous deux lui étaient reconnaissants de son intervention médiatrice, mais chacun n'en restait pas moins inébranlable dans sa manière de voir.

Jamais l'empereur ne rencontra plus de résistance et n'éprouva plus de dépit que dans cette lutte. Quelques jours lui suffisaient d'ordinaire pour plier à sa volonté les rois de l'Europe ; mais son pouvoir échouait devant l'évêque de Rome. Le pape ayant fini par menacer Napoléon de l'excom-

munier, celui-ci répondit au saint-père en le faisant enlever de son palais et transporter de prison en prison.

Ces événements mirent Letizia au désespoir. Parmi ses nombreuses vicissitudes, peu l'impressionnèrent autant que l'emprisonnement du pape. C'est ce dont témoignent les lignes suivantes adresseés par elle au cardinal Fesch :

« Je prévois », écrivait-elle, « que votre neveu prépare sa ruine et celle de toute sa race. Il devrait se contenter de ce qu'il a. Il est trop ambitieux, et c'est pourquoi il perdra tout. Le souci de ma famille ne me quitte ni jour ni nuit, et je pense que je n'aurai pas à me repentir de m'être armée contre le malheur. »

La lutte entre son fils et le pape affligeait Letizia à tel point qu'elle en tomba malade, et dut, sur l'ordre des médecins, se rendre aux bains d'Aix-la-Chapelle.

A cette époque, un grand changement se préparait à la cour des Tuileries : le renvoi définitif de Joséphine.

Nous savons que Letizia n'avait jamais aimé cette belle-fille, et que plusieurs de ses enfants, depuis de longues années, travaillaient à amener la dissolution du mariage impérial.

L'impératrice, cependant, était aimée du peuple ; aussi le projet de séparation, dont on parlait de plus en plus ouvertement, était-il blâmé par bien des gens.

Joséphine, on le sait, avait mené au début de son mariage une vie assez légère, et s'était souvent attiré par là d'amers reproches de l'amoureux général. Plus tard, les choses avaient changé de face. Quoique sa femme conservât la première place dans son cœur, Napoléon, à mesure que le temps s'écoulait, lui don-

nait fréquemment occasion de se plaindre de son infidélité. Malgré ces causes de jalousie, et bien que l'empereur, de son côté, fût très mécontent de l'impardonnable prodigalité de Joséphine, leurs rapports étaient, en somme, cordiaux. L'impératrice comprenait si merveilleusement le caractère de son époux, elle manifestait un tact si exquis, tant de support devant ses faiblesses et ses caprices, et possédait d'ailleurs un tel pouvoir de séduction que, malgré son âge, elle savait encore le captiver.

Leur grande douleur commune était de n'avoir pas d'enfants.

Pendant un certain temps, Napoléon s'était, semble-t-il, fait à l'idée d'avoir pour successeur le fils aîné de son frère Louis et de sa belle-fille Hortense. Ce n'est qu'après la mort de cet enfant, en 1807, que la pensée de la séparation prit sérieusement racine dans son esprit.

A l'exception du cardinal Fesch, les membres de la famille usaient de tout leur pouvoir pour fortifier Napoléon dans sa résolution naissante. Quelques-uns de ses ministres parlaient aussi dans le même sens, entre autres Fouché, un des familiers de Joséphine, qui cherchait à lui faire comprendre que le bien de la France allait avant tout.

L'empereur hésitait encore. Si ardemment qu'il désirât un héritier pour son trône, il ne pouvait, d'un moment à l'autre, se décider à renvoyer Joséphine. Celle-ci, tourmentée de douloureux pressentiments, sentait croitre son amour pour lui à mesure qu'elle craignait davantage de le perdre et de devoir quitter sa fastueuse existence. Napoléon aurait voulu se sentir le droit de reprocher à sa femme les infidélités qui, les premières années de leur mariage, l'avaient si vivement froissé. Mais elle faisait

en sorte de ne pas lui en donner l'occasion. Elle se montrait un modèle de douceur, de soumission, de bonté. Sans cesse, elle cherchait à prévenir ses désirs. Et lui, en la voyant si humble et si dévouée, il éprouvait un sentiment pénible. Il eût voulu se fuir lui-même pour échapper aux reproches qu'il s'adressait.

Dès le commencement de 1809, Joséphine ne compta plus dans le domaine politique. Le « Moniteur » négligea même de lui exprimer, comme d'habitude, les souhaits officiels du jour de l'an.

Elle eut beau essayer de se rapprocher de sa belle-mère, dans l'espoir que celle-ci désapprouverait la séparation : ses efforts furent vains. Ne l'ayant jamais recherchée au temps de la prospérité, elle ne trouva, dans le malheur, ni soutien, ni consolation auprès de Letizia. Madame-Mère la plaignait, sans doute, mais ne s'en rangeait pas moins à l'avis de son fils. Longtemps elle avait craint qu'Eugène Beauharnais ne devînt l'heureux héritier du trône de Napoléon, et ne régnât ainsi sur ses autres enfants; et elle osait enfin espérer qu'il n'en serait rien.

Après la paix de Schönnbrunn, l'empereur rentrait triomphalement en France. Le 26 octobre, à 9 heures du matin, il arrivait à Fontainebleau. Quand Joséphine l'y rejoignit, l'après-midi de ce même jour, elle eut aussitôt l'impression que son sort était décidé.

Le 14 novembre, la cour quitta Fontainebleau. Paris était alors plein de visiteurs de haut parage. Tous les admirateurs de Napoléon étaient accourus pour acclamer le glorieux souverain, et pour lui présenter leurs vœux et leurs requêtes. Le roi de Saxe, les rois de Bavière et de Wurtemberg, ainsi que plusieurs princes de la Confédération du Rhin se remarquaient parmi les hôtes distingués de la capitale.

De brillantes fêtes se succédaient; mais, dans l'intimité, le couple impérial était accablé de soucis : Napoléon embarrassé et taciturne; Joséphine poursuivie d'idées noires. On ne voyait plus trace de son maintien assuré; et quand elle ne se croyait pas observée, ses yeux se remplissaient de larmes.

Elle s'enquérait de l'état des choses auprès de son entourage, et tressaillait au seul mot de séparation, qu'elle-même ne pouvait se résoudre à prononcer.

Le 9 décembre, son fils arriva de Milan, Napoléon l'ayant appelé à Paris pour annoncer à sa mère qu'elle allait être répudiée.

Le 15 décembre, le chancelier Cambacérès et le Majordome se présentèrent au palais des Tuileries, où Letizia et sa famille, ainsi qu'Eugène Beauharnais, entouraient le couple impérial. Joséphine et Hortense étaient vêtues de noir.

Ce fut Napoléon qui ouvrit la séance. Il déclara que son épouse bien-aimée, l'impératrice Joséphine, ne lui ayant pas donné de descendants, il avait résolu de rompre son mariage pour contracter une nouvelle union.

« A l'âge de 40 ans », conclut-il, « je puis encore nourrir l'espoir que la Providence m'accordera des enfants, et que je vivrai assez longtemps pour les élever selon mon esprit. »

A son tour, Joséphine fut invitée à prendre la parole. Sa douleur faisait mal à voir. Quand elle dut lire, devant la famille impériale, l'acte qui la concernait, sa main tremblait si fort qu'elle pouvait à peine tenir le papier, qui bientôt glissa à terre.

D'une voix entrecoupée de sanglots :

« Vous voyez devant vous », s'écria-t-elle, « une malheureuse femme..... Je mourrai bientôt.... Cette séparation me tue..... Faites ce que vous voulez... Je me soumets à tout. »

Eugène Beauharnais ayant ramassé le papier et l'ayant remis à sa mère, celle-ci, d'un geste fébrile, le tendit au ministre, qui en donna lecture à sa place. Joséphine écoutait, les yeux noyés de larmes, cherchant cependant à dominer sa violente émotion; car elle voulait à tout prix conserver sa dignité. Tous les assistants étaient émus; la plupart pleuraient.

La lecture terminée, Cambacérès adressa encore quelques mots à l'assemblée, puis il remit à l'empereur et à l'impératrice l'acte de séparation, qu'ils devaient signer les premiers. Ensuite venait la signature de Letizia; un peu plus bas, à distance respectueuse, celle de ses enfants et de ses beaux-fils et belles-filles : Louis, Jérôme, Murat, Eugène, les reines Julie, Hortense, Catherine, la princesse Pauline et la reine Caroline.

Ce document, conservé dans les archives nationales, est intéressant à lire. La signature de Napoléon y est plus nette qu'à l'ordinaire, et témoigne d'une volonté inflexible. Un long trait de plume souligne le nom; droit dessous, en très petites lettres, figure celui de la malheureuse Joséphine. A droite, au-dessus de la signature de Joséphine, et presque au niveau de celle de Napoléon, se lit en grands caractères le nom de « Madame ». L'écriture de Letizia est légèrement tremblée, mais son « M » ressemble au « N » du fils; et si la barre qui souligne son nom est plus courte, elle n'en rappelle pas moins le trait de plume de Napoléon.

XVIII

Lucien Bonaparte.— Letizia s'efforce de réconcilier ses fils — Arrivée de sa petite-fille Charlotte à Paris.

Tous les enfants de Letizia portaient maintenant des couronnes, à l'exception d'un seul. La mère suppliait constamment le plus puissant d'entre eux, celui de qui provenait toute cette magnificence, de se réconcilier avec Lucien.

L'empereur n'avait pas oublié tout ce qu'il devait à ce frère pour sa participation au coup d'Etat du 18 brumaire ; aussi se montrait-il tout disposé à se ranger au désir de sa mère. Lucien, de son côté, n'était pas dépourvu d'ambition, et ne demandait sans doute pas mieux que de voir la paix se rétablir.

En 1805 déjà Letizia avait espéré un rapprochement entre les frères. Voici ce qu'elle écrivait à Lucien le 7 avril de la dite année[1].

« Mon cher fils,

» Par ta lettre du 1er mars, j'ai appris avec peine que tu es toujours tourmenté par la fièvre. Je continue à me porter mieux depuis quelque temps.

» Tu as été informé du succès de ta lettre à l'empereur. La veille de son départ, nous nous sommes entretenus sur ton compte, et j'ai été extrêmement contente de toutes les bonnes dispositions qu'il m'a manifestées à ton égard. Cet espoir d'un prochain rapprochement entre mes enfants verse le baume de la consolation dans mon âme. Tu sais que je n'aurai

[1] Lucien Bonaparte et ses mémoires, t. III. p. 10.

de paix tant que je ne serai parvenue à l'obtenir ; mais pour cela j'ai besoin de votre concours. Tu m'as toujours donné des preuves de déférence, c'est le cas de me donner la plus grande de toutes. Campi doit t'écrire ce qu'il convient de faire. Suis ce qu'il te dit. C'est ta mère qui t'en prie. Ce n'est pas tout que d'avoir commencé, il faut achever l'ouvrage. Profite du moment favorable ; ne laisse pas échapper cette belle occasion de te réunir avec ton frère, de faire ton bonheur, celui de ta famille et le mien. Si tu la négligeais, j'aurais tout à craindre que ce ne fût la dernière qui se présente, et je serais condamnée à traîner mes jours dans la tristesse ; mais je me flatte du contraire, et dans cet espoir consolant de recevoir bientôt la nouvelle que tu as embrassé l'empereur, je t'embrasse bien de cœur avec toute ta famille.

» Ton affectionnée mère. »

Napoléon, cependant, persistait dans son idée : il voulait absolument que Lucien se séparât de sa femme, qu'il appelait toujours « la veuve Jouberthou. » Pour ce frère, auquel il destinait un trône, il ne fallait rien de moins qu'une princesse. Mais Lucien, qui n'avait pas cessé d'aimer sa femme, ne voulait pas entendre parler de divorce. Ainsi échoua la première tentative de réconciliation. La mère, néanmoins, ne se lassait pas de plaider auprès de l'empereur la cause qui lui tenait si fort à cœur. Et, dans l'espoir que peut-être ses fils s'entendraient mieux de bouche que par écrit, elle organisa, en 1807, une rencontre entre les deux frères à Mantoue. Voici comment Lucien narre leur entrevue dans ses mémoires.

Il arriva, dit-il le soir à Mantoue, et se fit immé-



LETIZIA BUONAPARTE (MADAME MÈRE, 1750-1836)
D'après le tableau du Baron Gérard.

diatement conduire auprès de son frère. Introduit dans une grande salle, éclairée par des flambeaux, il fut annoncé à voix basse par un officier de service. L'empereur semblait n'avoir rien entendu. Il était assis devant une grande table ronde, couverte d'une immense carte de l'Espagne. La tête appuyée sur sa main gauche, il piquait, de l'autre, sur la carte des épingles de différentes couleurs.

Lucien gardait le silence. Bien que persuadé que l'empereur était devant lui, il était par moments tenté d'en douter, tant il le trouvait changé. Napoléon n'était pas si corpulent qu'on le disait, mais il n'avait plus la moindre ressemblance avec le petit général de la République.

Enfin l'empereur recula sa chaise et sonna.

Le frère alors fit deux pas en avant :

« Sire », dit-il, « c'est moi, Lucien. »

Napoléon se leva vivement. Lucien voulait l'embrasser; mais l'empereur restait debout, immobile. Enfin, il prit la main de son frère, le repoussa un peu en arrière, et s'écria, en le regardant fixement :

« C'est donc vous ! Comment cela va-t-il, et comment se porte votre famille ? Depuis quand avez-vous quitté Rome ? Avez-vous fait bon voyage ? »

Lucien répondit qu'il se portait bien, et qu'il constatait avec plaisir que Sa Majesté, de même, paraissait en bonne santé.

« En effet », dit l'empereur, « moi aussi je me porte bien ; mais je prends trop d'embonpoint, et je crains que cela n'aille en empirant. »

Puis, considérant toujours attentivement son frère, tout en s'administrant une prise de tabac :

« Vraiment », ajouta-t-il, « vous avez très bonne façon. Autrefois vous étiez trop maigre ; maintenant

je vous trouve presque bel homme. Mais asseyons-nous et causons. »

Quand ils eurent pris place autour de la grande table, Napoléon, d'un air distrait, continua, pendant quelques instants, à fixer des épingles sur la carte ; puis, se tournant brusquement vers Lucien :

« Qu'avez-vous à me communiquer ? » dit-il, en prenant une nouvelle pincée de tabac.

Alors commença le débat. Six heures durant l'empereur essaya, par tous les moyens, d'amener son frère à céder. Tantôt il avait recours à la douceur, tantôt aux menaces ; tantôt il déclarait le mariage de son frère non valable, tantôt il en reconnaissait la légitimité, mais exigeait qu'il fût rompu. Lucien, cependant, demeurait inébranlable. Alors, pour arracher, si possible, à son frère le consentement tant désiré, Napoléon lui proposa la négociation suivante : En cas de séparation, dit-il, Madame Jouberthou recevrait le duché de Parme, pour elle et pour son fils.

« Quant à vous », poursuivit-il, les yeux brillants d'animation, « choisissez. Voulez-vous l'Italie ? Voulez-vous l'Espagne ? Tout ce que vous pouvez désirer est à vous, pourvu que le divorce s'effectue. »

Lucien ne se laissa ni persuader, ni éblouir. Mais, craignant que l'empereur ne le retînt prisonnier s'il persistait dans un refus catégorique, il dit qu'il voulait encore se donner le temps de la réflexion.

Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la porte, il courut à sa voiture, qu'il n'avait pas fait dételer, et quitta Mantoue en toute hâte.

Letizia fut au désespoir que cette rencontre, sur laquelle elle avait fondé tant d'espérances, n'eût pas abouti. Elle n'abandonna cependant point encore le but qu'elle s'était proposé. Elle-même et sa fille Pauline envoyèrent à Lucien lettres sur lettres, pour

l'engager à consentir au sacrifice qu'exigeait de lui Napoléon.

Quand il fut question pour l'empereur de choisir une nouvelle épouse, sa mère, semblait-il, pensait à une alliance entre lui et la fille aînée de Lucien, issue de son premier mariage. Letizia invita donc la jeune fille à Paris, espérant qu'elle serait en tout cas un instrument de réconciliation entre les frères.

Sur les instances réitérées de sa mère, Lucien se décida enfin à envoyer sa fille dans la capitale française.

« Lolotte (Charlotte) est arrivée en bonne santé », écrivait la grand'mère à son fils le 8 mars 1810. « Aussitôt que sa toilette le permettra, je la mènerai chez l'empereur, et je suis persuadée d'avance qu'elle sera bien reçue ; je t'en informerai dès le lendemain.

» Fasse le ciel que j'aie à t'annoncer, en même temps, la seule chose qui manque encore à mon bonheur, votre réconciliation.

» Vostra Madre. »

Deux jours plus tard, elle s'adressait directement à la femme de Lucien, au sujet du divorce exigé par l'empereur. Cette lettre montre que la mère a épuisé ses dernières forces pour amener la réconciliation. Elle supplie sa belle-fille de rompre son mariage avec Lucien.

« ..... Vous savez », lui écrit-elle, « tous les malheurs que votre mariage a attirés sur notre famille, et vous devez juger qu'ils sont à l'excès, par la démarche que je vous propose de faire. L'empereur veut votre divorce ; il dépend de vous de décider Lucien à le faire, et dans le cas où il s'y refuserait, de le demander vous-même. C'est le moyen d'éviter la disgrâce qui le menace, ainsi que vos enfants et

tout ce qui vous appartient. Si vous le faites, au contraire, vous ferez le bonheur de votre mari et de vos enfants. Ne balancez pas, entre une vie remplie d'amertume et de chagrin, à laquelle vous devez vous attendre, si vous vous obstinez, et la perspective d'un avenir heureux. Vos enfants seront reconnus par l'empereur. Enfin, si vous avez quelque considération pour une mère qui a su, en tout temps, faire des sacrifices pour ses enfants, vous le ferez aussi pour moi et je vous assure que je ne l'oublierai de ma vie.

» Vostra Madre. »

La belle-fille n'avait aucune envie de souscrire aux sollicitations de Madame Mère ; aussi l'espoir caressé par cette dernière au sujet de sa petite-fille était-il condamné d'avance.

Letizia comblait Charlotte de bontés ; mais la jeune fille semblait incapable de se faire au genre de vie de la cour. Prévenue qu'elle était contre l'empereur par son père et sa belle-mère, tout ce qui l'entourait lui paraissait antipathique. Elle cachait, il est vrai, ses sentiments à sa grand'mère, mais ne se faisait pas faute de dire son avis aux personnes de sa suite.

Il est peu probable que l'empereur ait jamais eu l'idée d'épouser sa nièce. Il méditait plutôt de la marier au prince des Asturies ; mais Charlotte avait peu de goût pour les projets d'hyménée formés à son intention. Dans ses lettres à ses parents, elle se plaignait de devoir rester chez sa grand'mère, et critiquait, en termes aussi violents qu'irréfléchis, presque tous les membres de la famille impériale.

Dans de telles circonstances, on ne saurait être surpris que Lucien désirât abréger le séjour de sa fille à Paris. Il l'aurait même rappelée immédiatement, si Letizia, qui s'accrochait toujours à l'espoir

de réconcilier ses fils, n'avait pas exprimé le désir de garder encore quelque temps Charlotte auprès d'elle.

Le 1er avril 1810, elle écrivait à Lucien : [1]

« Mon cher fils,

» Quoique j'aie chargé Campi de te faire connaître, de vive voix, toute ma pensée, au sujet de ton affaire, je veux encore ajouter par écrit, que tu ne dois pas, si tu m'aimes, différer d'accéder aux propositions que l'empereur t'a faites et dans lesquelles il persiste.

» Ton sort, celui de ta famille, le mien et celui de nous tous ne dépend que de toi. Il n'est plus temps de raisonner, mon cher fils, tout ce que tu pourrais me dire ne me ferait pas changer d'idée. J'attends cette dernière consolation de la tendresse que tu m'as toujours témoignée.

» Campi te dira qu'il me laisse malade au lit, ta dernière lettre n'y a pas peu contribué, comme ton obstination contribuerait, sans doute, à abréger mes jours. Tu peux me rendre à la vie et au bonheur, et tu n'auras pas le courage de me le refuser. C'est la dernière fois que je te le demande.

» L'empereur et tous ceux de la famille sont à Compiègne ; moi seule, avec Charlotte, nous sommes restées à Paris. Notre fille continue à se faire aimer et admirer par tout le monde. J'en suis extrêmement contente ; elle est ma compagne ; il ne manque à son bonheur et au mien que de te voir réconcilié avec l'empereur.

» Adieu, mon cher fils ; j'attends, avec la plus vive impatience, ta réponse ou plutôt l'annonce que tu arrives, et je t'embrasse avec toute la famille du fond de mon cœur.

» Tua affettissima Madre. »

[1] Lettre communiquée par le prince N. Charles Bonaparte.

Ce dernier essai non plus n'ébranla pas la résolution de Lucien. Quant à Charlotte, il est évident qu'elle ne désirait pas si ardemment que le supposait sa grand'mère un rapprochement entre son père et son oncle, le grand potentat. Elle continuait à envoyer chez elle des récits rien moins que respectueux de ce qui se passait sous ses yeux. Ses lettres étant ouvertes par les agents de l'empereur, celui-ci savait à quoi s'en tenir sur le compte de sa nièce. La jeune fille s'était permis des remarques fort désobligeantes sur le souverain lui-même et sur ses frères et sœurs. Letizia non plus n'était pas épargnée. Or, bien que Napoléon n'eût pas toujours pour sa mère tous les égards désirables, il était très blessé quand il apprenait que d'autres lui avaient manqué. L'ingratitude de Charlotte envers sa grand'mère l'indigna donc plus encore que les mauvais propos dont il était l'objet.

En termes énergiques il exprima son mécontentement de cette nièce indisciplinée, et ordonna qu'on la renvoyât le plus tôt possible à son père.

XIX

Mariage de Napoléon avec Marie-Louise. — Rapports de la nouvelle impératrice avec sa belle-mère.

A l'occasion de son nouveau projet de mariage, l'empereur avait assemblé, le 28 janvier 1810, un conseil de famille, et avait donné à entendre à ses proches que, dans le choix d'une impératrice, il hésitait entre diverses princesses; la Russie, l'Autriche, la Saxe et d'autres maisons régnantes d'Allemagne pouvaient lui offrir ce qu'il cherchait. Il admettait aussi la possibilité de choisir une Française, et engageait les assistants à exprimer leur opinion sur la question.

Aucun des membres de la famille ne vota pour une Française. La princesse russe, pour cause de religion, ne leur convenait pas non plus. En définitive, la majorité pencha pour une alliance avec la maison impériale d'Autriche. Eugène Beauharnais, surtout, parlait énergiquement dans ce sens, disant que, pour l'amour de la paix, il fallait chercher à se concilier cet empire. Joachim Murat, au contraire, évoqua les souvenirs révolutionnaires qui se rattachaient à Marie-Antoinette, et déconseilla de s'allier avec la maison de Habsbourg-Lorraine, qui n'avait jamais, disait-il, porté bonheur à la France.

Des pourparlers avec la Russie n'ayant pas abouti, l'empereur résolut de suivre son propre désir, qui le portait vers Marie-Louise. L'ambassadeur d'Autriche à Paris fut mis au courant des événements, et dans les cercles de la cour on considérait, dès le mois de février 1810, comme presque certain le mariage de Napoléon avec la jeune princesse autrichienne.

Après le départ de Joséphine, Letizia avait présidé aux réceptions de la cour impériale. Le 9 février l'ambassadeur d'Autriche dîna chez elle, avec le roi de Hollande, et Madame Mère et son fils exprimèrent leur sincère contentement à l'idée de l'union projetée.

Le 26 février Napoléon envoya à sa fâmille une lettre circulaire annonçant son prochain mariage. De tous côtés arrivaient à Paris de nombreux étrangers. Chaque jour, à peu près, les journaux signalaient la présence de quelque haut personnage, venu pour assister aux noces impériales. Le 14 mars arriva le prince Camillo Borghèse ; le 16, le roi Jérôme de Westphalie ; le 18, Elisa Baciocchi.

La première rencontre de Napoléon et de l'archiduchesse devait avoir lieu entre Soissons et Compiègne, dans cette même forêt où jadis Marie-Antoinette et son futur époux s'étaient aussi rencontrés. Mais, impatient de voir sa jeune fiancée, Napoléon alla au-devant d'elle beaucoup plus loin que ne l'avait prescrit l'étiquette. Tandis que l'archiduchesse et sa suite se trouvaient au relais de Courcelles, il apparut soudain à cheval, à la grande surprise des voyageurs.

Le 27 mars, à 10 heures du soir, par une pluie battante, les futurs époux firent leur entrée à Compiègne. Malgré le mauvais temps, une foule compacte entourait la château. Au bas de l'escalier se tenaient les membres de la famille impériale, Letizia en tête, pour souhaiter la bienvenue aux arrivants.

La bénédiction nuptiale était fixée au 2 avril. En vue de l'événement, filles et belles-filles se trouvaient un soir rassemblées auprès de Madame Mère, très préoccupées de la conduite à tenir, dans les circonstances données. Le souverain, lors de son couronnement, avait contraint ses sœurs et ses belles-sœurs

de porter la traîne de Joséphine, et maintenant il exigeait d'elles le même service vis-à-vis de sa seconde femme. Il s'agissait, il est vrai, cette fois-ci de tenir le bord du manteau d'hermine d'une archiduchesse autrichienne ; mais ces dames étaient dans de tout autres positions qu'à la précédente cérémonie. Pareille prétention les révoltait, et elles ne se firent pas faute de manifester leur indignation dans les salons de Letizia.

Nous savons que, personnellement, la mère faisait peu de cas de l'étiquette de cour. Cependant, à cette occasion, elle jugea bon de prendre le parti de Napoléon.

« Mes filles », dit-elle sévèrement, « souvenez-vous que l'empereur est habitué à ce qu'on lui obéisse. Peut-être outrepasse-t-il ici son droit ; mais s'il persiste dans sa résolution, vous devez obéir. »

Au même instant Napoléon parut, et devinant, d'après les derniers mots de sa mère, ce dont il était question, il l'embrassa en signe de reconnaissance. Puis, se tournant vers ses sœurs et belles-sœurs, il leur adressa une si vive algarade qu'elles se soumirent immédiatement.

Le mariage civil eut lieu le 1er avril à Saint-Cloud. Le trône où siégeaient l'empereur et la jeune impératrice était entouré de princes et de princesses. A la droite de Napoléon se tenait sa mère, puis venaient les rois régnants ; à gauche étaient les reines et les princesses, placées d'après leur rang, la reine Julie d'Espagne en tête.

Le lendemain le mariage religieux fut célébré dans le grand salon carré du Louvre, réservé aux cérémonies particulièrement solennelles. Ce jour-là Letizia était à côté de Marie-Louise, à la tête des reines. Son fils Louis, roi de Hollande, était vis-à-vis d'elle, au premier rang des rois.

Les rapports entre Marie-Louise et Letizia étaient, extérieurement du moins, beaucoup meilleurs que ceux qui avaient existé entre l'impératrice Joséphine et sa belle-mère. Si peu intelligente que fût l'archiduchesse d'Autriche, elle possédait, dans une certaine mesure, le tact des anciennes races, et se faisait un devoir d'honorer la mère de l'empereur. Plusieurs indices portent d'ailleurs à croire que Letizia lui était personnellement sympathique. Ainsi, dans une lettre à son père, elle écrit, entre autres :

« Ma belle-mère est une aimable et très vénérable princesse. Elle m'a fort bien accueillie. »

Cette bonne impression n'était pas réciproque. En effet, malgré les protestations de dévouement et d'amour filial de l'impératrice, Madame Mère ne se sentait pas attirée vers sa belle-fille. Dans ses mémoires elle déclare Marie-Louise tout à fait insignifiante et de mauvais caractère. Cette méfiance de sa mère vis-à-vis de son épouse n'était pas sans blesser parfois Napoléon ; mais il dut reconnaître plus tard qu'elle avait vu plus clair que lui.

La puissance de l'empereur des Français et le haut rang de Marie-Louise ne firent jamais oublier à Letizia qu'elle était la mère de Napoléon, et qu'elle avait droit, par là même, au respect des époux. Dans une réunion de famille, son fils lui tendant un jour sa main à baiser, Letizia la repoussa vivement.

« Ne suis-je pas votre empereur ? » demanda-t-il alors.

« Et moi », répondit-elle, « ne suis-je pas votre mère, et n'êtes-vous pas avant tout mon fils ? »

Sur quoi Napoléon se tut, et baisa, lui, la main de sa mère.

Marie-Louise, qui avait assisté à cette scène, dit alors à sa belle-mère :

« Quand j'étais à Vienne, maman, je baisais toujours la main de l'empereur ».

« L'empereur d'Autriche est votre père, mon enfant ; l'empereur des Français est mon fils : voilà la différence », repartit Letizia.

Bien que très réservée, presque timide en société, elle savait toujours se faire respecter, et tenait aux égards dus à son rang.

Un jour que Marie-Louise, en l'absence de l'empereur, rendait visite à sa belle-mère :

« Madame », dit-elle, « j'ai envie de dîner aujourd'hui chez vous ; mais ne vous dérangez aucunement pour moi ; je ne viens pas en impératrice. »

Letizia prit sa bru dans ses bras, et la baisant au front :

« Je ne fais aucun changement pour vous », répondit-elle. Je vous reçois comme ma fille. La femme de l'empereur vient dîner aujourd'hui chez la mère de l'empereur. »

XX

Napoléon et le roi de Hollande. — Naissance du roi de Rome.

« Personne n'était plus fidèlement dévoué que l'empereur », a dit son adjudant Rapp. « Il aimait tendrement sa mère, et passionnément sa femme. Ses frères et sœurs aussi et tous ses proches lui étaient chers ; mais, à l'exception de sa mère, toute sa parenté ne lui occasionna que des soucis. Il ne cessa cependant de combler sa famille d'honneurs et de biens. »

Son frère Joseph, roi d'Espagne, avait hérité de son père un penchant marqué pour les plaisirs. Il était loin de déployer l'activité que Napoléon attendait de lui. Jérôme ne remplissait pas mieux ses devoirs comme roi de Westphalie. Son gaspillage et sa vie déréglée le faisaient mépriser de ses sujets.

Napoléon espérait que sa famille affermirait son pouvoir. En réalité personne, peut-être, ne lui a plus nui que sa propre race.

Souvent il se plaignait de ses frères auprès de sa mère.

« Mon fils », répondait Letizia, « vous avez à la fois raison et tort : raison si vous comparez vos frères avec vous, car vous êtes un être extraordinaire, qui ne saurait trouver son pareil ; mais vous avez tort de les rabaisser si vous les comparez à d'autres rois ; ces autres rois, en effet, sont si stupides qu'ils semblent avoir un bandeau sur les yeux. »

« Signora Letizia », s'écria l'empereur en riant, « me flattez-vous, vous aussi ? »

« Moi, vous flatter ! Dieu m'en garde ! Une mère ne flatte jamais son enfant. Vous savez », ajouta-t-elle, « qu'en public je vous témoigne du respect, étant votre sujette ; mais, dans l'intimité, je suis votre mère, et quand vous dites : Je veux, je réponds, moi : Je ne veux pas. »

De continuelles dissensions s'élevaient entre le roi de Hollande et l'empereur. Entre ces deux frères aussi, la mère s'efforçait toujours de ramener la bonne entente.

Louis avait d'abord été froidement accueilli dans son royaume. Peu à peu, cependant, il avait gagné la sympathie du peuple. Il voulait du bien aux Hollandais, et les défendait contre les exigences de Napoléon. Quant à sa vie intime, il en était venu à une rupture complète avec sa femme. La légère et vive Hortense n'avait aucune sympathie pour son mélancolique et susceptible époux. De son côté, le sérieux et méfiant roi Louis, toujours préoccupé de son état de santé, était journellement froissé par l'enjouement de la reine, sa passion pour les plaisirs, son langage inconsidéré.

Hortense avait fini par quitter Amsterdam, pour se rendre dans la capitale française. Quand le mari venait lui-même à Paris, jamais il ne rejoignait sa femme. Il allait vivre chez sa mère.

Louis se déclarait Hollandais, mais son puissant frère entendait qu'il se considérât comme fonctionnaire français. Peu avant l'arrivée de Marie-Louise en France, l'empereur le fit venir à Paris. La rencontre des frères n'eut rien de chaleureux. « Louis me donnait plus d'embarras par ses prétendues vertus que Lucien par ses fautes », a remarqué Napoléon. Il était irrité de l'indépendance que le roi de Hollande osait manifester dans le gouvernement du

pays, et menaçait constamment de transformer ce royaume en province française.

Le jeune roi, tantôt anxieux, tantôt animé d'un courage fataliste, pressentait que l'empereur le retiendrait de force, jusqu'à ce qu'il eût cédé à ses désirs. Cela étant, il résolut de retourner secrètement en Hollande. Mais, après une réunion aux Tuileries, comme il se rendait chez sa mère, il trouva le palais entouré de sergents de ville, qui avaient reçu l'ordre de ne pas le perdre de vue.

Le malheureux souverain tomba alors sérieusement malade. Tous les princes habitant Paris s'empressèrent de lui rendre visite chez Madame Mère. Napoléon, lui, se tint d'abord à l'écart ; mais enfin il se décida à paraître, et témoigna même au malade des sentiments amicaux. Dès que Louis fut un peu mieux, il partit avec sa mère pour Compiègne, à la rencontre de Marie-Louise, et il se montra ensuite à toutes les fêtes organisées à l'occasion du mariage impérial.

Après s'être, bon gré mal gré, soumis aux exigences de l'empereur, il put enfin reprendre le chemin d'Amsterdam.

La reine Hortense aussi fut forcée par son beau-père d'y rejoindre son mari ; mais la discorde recommença bientôt entre les époux, et la reine s'enfuit de nouveau en France avec son enfant cadet.

Les complications politiques continuaient. Napoléon persistant à considérer la Hollande comme un royaume absolument dépendant de lui, le roi Louis résolut d'abdiquer la couronne. Il quitta donc secrètement la capitale le 2 juillet 1810.

Comme il ne donnait pas signe de vie, on ignorait le lieu de sa retraite, et Letizia était en proie à la plus vive inquiétude au sujet de ce fils.



MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE,
IMPÉRATRICE DE FRANCE, REINE D'ITALIE
(1791-1847)

Collection du baron de Vinck.

Au bout de quelques semaines, elle reçut enfin la lettre suivante de l'empereur[1] :

Saint-Cloud, 20 juillet 1810.

« Madame,

» Je m'empresse de vous apprendre que le roi de Hollande est aux eaux de Tœplitz, en Bohême. Comme vous avez dû éprouver beaucoup d'inquiétude sur sa disparition, je ne perds pas un moment à vous donner cette nouvelle pour votre tranquillité. Sa conduite est telle qu'elle ne peut être expliquée que par son état de maladie.

» Votre bien affectionné fils,

» NAPOLÉON. »

*
* *

La nouvelle que le couple impérial pouvait espérer un héritier prochainement, et la joie universelle qui éclata à cette occasion reléguèrent pour quelque temps les dissensions de famille au deuxième plan.

Un supplément du *Moniteur*, daté du 19 mars 1811, avait averti les Parisiens que la délivrance de l'impératrice était imminente. En même temps les cloches de Notre-Dame invitaient la population à venir prier au pied des autels.

Le soleil se leva radieux le lendemain. La ville entière était dans une fiévreuse attente. Dans les rues s'agitait une foule de gens guettant le signal qui devait annoncer la naissance de l'enfant impérial. Mais le canon ne grondait pas encore.

La famille impériale, les hauts dignitaires et toute la cour avaient passé la nuit au château des Tuile-

[1] Correspondance de Napoléon Ier, t. XX, p. 596.

ries. Dans la chambre à coucher de Marie-Louise, sa première dame d'honneur, la duchesse de Montebello soutenait la tête de la souveraine. Dans la salle voisine se tenaient Letizia et ses filles. Napoléon, lui, très angoissé, ne pouvant tenir en place, arpentait la chambre de long en large.

A dix heures du matin, après de terribles souffrances, l'impératrice fut enfin délivrée.

De tous côtés, dans les rues, les véhicules se croisaient. Partout régnait une agitation extrême. Soudain un coup de canon retentit. La foule aussitôt se tut, comme par enchantement. Piétons, élégants équipages, charrettes d'ouvriers, tout fit halte. Si quelque voiturier essayait de poursuivre son chemin, il était immédiatement arrêté par des voix menaçantes et des gestes impérieux.

Les domestiques se rassemblaient sur le seuil des maisons ; les négociants sortaient de leur magasin ; enfin à toutes les fenêtres et à tous les étages se groupaient d'innombrables spectateurs.

Au premier coup de canon, on avait commencé à compter. On écoutait, l'oreille tendue, répétant à haute voix, et comme en chœur, le nombre des coups. Tout le monde n'était pas d'accord, et de vives contestations s'élevèrent à ce sujet ; mais bientôt le 21me coup ne laissa plus de doute, et le cri enthousiaste de : Vive l'Empereur ! éclata partout, et domina le tumulte.

Le canon retentissait encore, mais on n'y faisait plus attention, maintenant que la naissance du prince était un fait accompli.

Tout était vie et mouvement. De nouveau se faisait entendre le roulement des voitures. Dans les rues on se serrait les mains et l'on s'embrassait. Les hommes agitaient leurs chapeaux, les femmes leurs

mouchoirs. Nombre de gens pleuraient de joie ; et des fenêtres on saluait et acclamait la foule.

Caché derrière un rideau, Napoléon contemplait la jubilation du peuple. De grosses larmes coulaient le long de ses joues, sans qu'il pensât à les essuyer. Il avait atteint l'apogée de son bonheur. Tout le jour il resta ému, l'air sérieux et réfléchi.

Des pages furent envoyés à droite et à gauche pour annoncer l'heureux événement. A dix heures et demie une dame Blanchard monta en ballon, pour répandre de là des billets imprimés notifiant la naissance de l'enfant qui, dès son berceau, fut appelé roi de Rome.

Aux cours amies, l'empereur écrivit personnellement. « Ce sont de bonnes lettres », disait-il, « je n'en ai jamais signé de meilleures. »

Au loin, ses ennemis de tout rang voyaient de mauvais œil sa prospérité croissante. La naissance du prince ne pouvait, pensaient-ils, qu'affermir le prestige et l'influence de Napoléon. Que cet éclat, ce pouvoir pût tout à coup s'effondrer, on osait à peine l'imaginer, encore moins le dire. Aussi, dans les cercles politiques de Vienne, fut-on fort surpris de la remarque que s'était permise un jeune garçon en pleine rue : « Dans quelques années », avait-il déclaré, « nous pourrons avoir ce roi de Rome comme pauvre étudiant au milieu de nous. »

Dans tout l'immense empire français, ainsi que dans le royaume d'Italie, l'événement fut célébré par des fêtes populaires. Canonnades, sons de cloches, cultes d'actions de grâce, illuminations, feux d'artifice, rien n'y manqua. Les drapeaux et les bannières flottaient partout, sur les monuments publics et sur les maisons particulières, sur les clochers et sur les mâts.

L'art poétique se ravala aux plus basses flatteries. Dans toutes les langues européennes, à l'exception de l'anglais, furent publiés des chants, des odes, des dithyrambes. En une semaine parurent non moins de deux mille poésies en l'honneur du petit roi de Rome, et l'on distribua cent mille francs aux poètes nécessiteux. Même les plus exagérées de ces effusions poétiques n'étaient, en somme, qu'un écho du sentiment public.

La mère de l'empereur ne pouvait rester insensible à ce débordement de joie occasionné par la naissance de son petit-fils, non plus qu'aux innombrables témoignages de dévouement et d'admiration prodigués à Napoléon. A la solennité du baptême, ce fut une jubilation nouvelle. D'innombrables visiteurs accouraient dans la capitale. L'enthousiasme était sans borne.

L'empereur d'Autriche, représenté par un des archiducs, et Madame Mère étaient parrain et marraine. Pendant la sainte cérémonie, Letizia, voyant le regard rayonnant de son auguste fils reposer sur l'enfant, sentit enfin naître dans son âme la confiance en l'avenir. Mais ce tardif sentiment de sécurité devait bientôt disparaître.

XXI

Catherine de Westphalie et sa belle-mère. — Letizia au déclin de l'empire.

Letizia avait, en la seconde femme de son fils Jérôme, une douce et tendre belle-fille, qui l'avait aimée à première vue, et qui, toute sa vie, se montra extrêmement dévouée et respectueuse vis-à-vis d'elle. Dans une de ses lettres, elle compare Madame Mère à l'impératrice de Russie, auguste veuve universellement vénérée.

Quand le roi et la reine de Westphalie étaient à Paris, Letizia jouissait beaucoup de leur société. Et quand elle-même se rendait aux eaux, Catherine et Jérôme venaient souvent la voir.

Dans l'été de 1811, elle alla faire visite à ses enfants à Cassel. Reçue par les autorités de l'endroit, elle fit une brillante entrée dans la capitale de son fils cadet.

Le roi et la reine s'efforcèrent de rendre le séjour aussi agréable que possible à leur chère mère. On organisa des fêtes, des excursions aux châteaux avoisinants, des parades et des parties de chasse. Mais ce qui réjouissait le plus Letizia, c'était de constater la bonne entente qui régnait entre les époux.

A son départ, Jérôme et Catherine l'accompagnèrent un bout de chemin. Tous trois étaient douloureusement émus au moment de se séparer. Et voici ce que la reine écrivit à ce propos dans son journal :

« Ces adieux m'ont fait beaucoup de peine. A l'âge de notre mère, et dans les temps agités où nous vivons, il est difficile de prévoir quand nous nous re-

verrons. La séparation m'est d'autant plus pénible que Madame Mère était pour moi une société particulièrement agréable. Elle a beaucoup d'esprit et de remarquables qualités. Livrée presque toujours à moi-même, je trouvais en elle un précieux appui ; et il m'était doux, en même temps, d'épancher mon cœur auprès d'elle. »

L'année suivante elle écrivait à sa belle-mère :

Cassel, 28 avril 1812.

« Ma chère maman,

» J'ai reçu fort à propos votre lettre du 16 avril, car j'étais bien inquiète et bien triste de n'en pas recevoir depuis quelque temps. Vos bontés, à cet égard, m'ont gâtée, et lorsque vous êtes longtemps sans m'écrire, j'éprouve mille espèces d'inquiétudes, dans la crainte que vous ne soyez incommodée, ou que vos sentiments pour moi ne soient diminués. Vous savez, ma chère maman, que je vous aime comme un de vos propres enfants et que cet attachement me fait désirer aussi, de votre part, un tendre retour.

» Je partage, à bien juste titre, ce que vous pouvez éprouver dans le moment actuel, et je ne recouvrerai la tranquillité qu'au retour de Jérôme. Je reçois souvent de ses nouvelles , il se porte bien. Il est encore à Kalitz, en Pologne. Quand vous voudrez lui écrire, ma chère maman, vous n'aurez qu'à m'envoyer vos lettres ; car j'ai, d'ici, des moyens de les lui faire passer très promptement, et moi-même je suis dans le cas de lui écrire tous les jours. Des affaires dont il m'a chargée exigent que je lui en rende un compte presque journalier, et d'ailleurs je ne voudrais rien prendre sur moi.

» Je suis bien satisfaite de ce que vous me dites de votre santé, et je vous prie bien instamment de continuer à m'en parler, ainsi que de vos projets pour l'été.

» Veuillez, ma chère maman, quand vous en trouverez l'occasion, parler de moi à l'empereur et à l'impératrice, et dire mille choses aimables de ma part à Caroline et à Pauline.

» Croyez que rien n'égale le tendre et respectueux attachement de votre dévouée fille

» CATHERINE. »

A cette époque, de formidables armements contre la Russie se poursuivaient en secret à Paris.

A Dresde, où Marie-Louise l'avait suivi, l'empereur parut encore dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire. Et lorsque, à la tête de sa colossale armée, à laquelle s'étaient joints tous les Etats vassaux et même l'Autriche et la Prusse, il partit en juin 1812 pour la Russie, tous les princes alliés l'acclamèrent.

Quelques mois plus tard, cependant, parvint en France la désolante nouvelle des souffrances de l'armée et de la sanglante défaite subie par les Français. Une conjuration contre le gouvernement de Napoléon, instiguée par le général Mallot, et qui fut près d'aboutir, répandit la terreur au sein de la famille impériale. Les nouvelles de Russie se succédaient, de plus en plus déplorables. En France c'était une consternation générale. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas une famille qui ne pleurât un de ses proches, mort dans la mêlée ou sur les glaces de la Bérésina.

Des mois pleins d'anxiété s'écoulèrent. Puis l'empereur, sain et sauf, reparut dans sa capitale. En peu de temps, son incroyable énergie transforma

l'empire en un vaste camp, et ramena l'espoir et la confiance dans les âmes découragées.

En suite de l'attitude hostile de Napoléon vis-à-vis du pape, et après que les Etats de l'Eglise eurent été incorporés à la France, Lucien Bonaparte ne se sentait plus en sûreté dans sa résidence italienne. Il avait donc formé le projet de se rendre en Amérique avec sa famille. Mais il ne quitta pas l'Angleterre. Il y fut fort bien accueilli ; toutefois le gouvernement du pays le tenait en surveillance et ne lui permettait pas de poursuivre son voyage.

Lorsque, en 1813, son frère prit les armes contre l'Allemagne, Lucien oublia leur vieille rancune, et lui écrivit en offrant ses services.

Voici les lignes qu'à cette occasion l'empereur envoya à sa mère :

« Lucien m'a écrit pour me proposer une réconciliation que moi aussi je désire vivement. Ecrivez-lui en mon nom, et dites-lui que sa lettre a trouvé de l'écho dans mon cœur. Je lui réserve le trône de Toscane. Il règnera à Florence et fera refleurir l'époque des Médicis. Comme eux il aime et protège les beaux arts. »

Letizia pleura de joie en recevant cette lettre. Pendant dix longues années elle avait cruellement souffert de l'inimitié qui régnait entre ses fils, et maintenant, enfin, elle entrevoyait le rapprochement si ardemment désiré.

Louis, de son côté, fit aussi des démarches pour se rapprocher de l'empereur. Après avoir renoncé au trône de Hollande, il s'était retiré à Gratz, en Styrie, où il vivait comme simple particulier. En apprenant la défaite de l'armée française en Russie, il sentit que sa place était aux côtés de son frère. Entraîné par les grands événements de l'époque, il était prêt à suivre de nouveau le drapeau impérial.

« Je viens, Sire », écrivait-il à Napoléon le 1er janvier 1813, « offrir à mon pays natal, à vous-même et à ma famille le peu de force qui me reste, et tous les services que je suis en état de rendre, sans forfaire à l'honneur. »

Ce chaud partisan des Hollandais revendiquait par là l'indépendance de ses anciens sujets. Il était, selon lui, du devoir de l'empereur de la proclamer.

La réponse du souverain arriva, mais non telle que Louis l'attendait. Il s'était imaginé que la défaite de l'armée aurait assoupli ce caractère indomptable, mais le fait est que Napoléon se croyait encore assez fort pour écraser ses ennemis ; aussi ne pensa-t-il pas un instant à obtempérer au désir de son frère exilé.

Dans cette réponse perce l'ironique mépris avec lequel Napoléon accueillit l'offre du royal visionnaire. « L'idée que vous vous faites de la situation est absolument fausse », écrit-il. « J'ai plus d'un million de soldats à ma disposition, et j'ai deux cent millions dans ma caisse de guerre. La Hollande restera toujours française. »

Ce ferme langage détruisait naturellement toutes les illusions de Louis. Pour en atténuer l'effet, Napoléon loue son frère de vouloir revenir en France. Il promet de l'accueillir sans rancune dans ses Etats, en se souvenant qu'il a jadis servi de père à ce frère cadet.

En même temps, il prie sa mère de lui servir d'intermédiaire auprès de l'ex-roi de Hollande. Letizia adressa donc à ce dernier la lettre suivante : [1]

Paris, 20 février 1813.

« Mon cher fils,

» Vos lettres du 1er et du 2 janvier m'ont été re-

[1] Archives de la cour d'Autriche.

mises par l'empereur. Il m'a communiqué, en même temps, celle que vous m'adressiez pour lui. Je ne peux pas vous dire combien j'en ai éprouvé de satisfaction et de contentement.

» Je bénis le ciel, du fond de mon âme, de vous avoir inspiré cette démarche dans la circonstance actuelle. Elle fait honneur à votre cœur, aussi bien qu'à votre esprit, et je vous en aimerais davantage, si ma tendresse pour vous était susceptible d'augmentation. Mais ce n'est pas assez, mon cher fils, d'avoir fait un premier pas ; il ne faut pas se rebuter, et couronner l'œuvre.

» L'empereur m'a fait lecture de la réponse qu'il vous a faite. Autant que je peux en juger, à part l'article de la Hollande, vous devez en être content. Il finit par vous engager fortement à le rejoindre à Paris, et je joins mes instances aux siennes pour vous prier de ne pas vous refuser, cette fois-ci, à son invitation. Je vous le demande, au nom de tout ce que vous avez de plus cher et comme la plus grande preuve que vous puissiez me donner de votre attachement. Je vous l'ordonne, s'il est nécessaire, comme votre mère.

» Si je pouvais confier au papier tous les motifs puissants qui vous appellent à Paris, je suis sûre que vous n'hésiteriez pas un instant à quitter votre exil et à vous rendre au sein de votre famille ; mais c'est assez de vous dire que votre présence ici est de toute urgence, et beaucoup plus nécessaire que vous ne pouvez l'imaginer de loin. Mettez de côté toutes les raisons qui pourraient encore vous tenir loin de nous. N'écoutez que la voix de la nature; rendez-vous à votre famille, qui a besoin de vous dans ce moment. La circonstance, d'ailleurs, ne peut pas être plus favorable pour vous. Votre retour, dans

cette crise, excitera la même admiration, dans l'Europe, qu'a excité votre fermeté de caractère depuis trois ans. Le public applaudira à votre noble dévouement.

» Et puis, quelle consolation n'éprouverez-vous pas de revoir vos enfants, de surveiller, de près, l'éducation de votre Napoléon, qui est si aimable, si intéressant, et qui donne déjà tant d'espérance ! Il vous fera oublier, je n'en doute pas, tout le passé.

» Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit mille fois sur mon compte. Je vous devrai le calme et la tranquillité de mon âme, si vous revenez; dans le cas contraire, vous aurez à vous reprocher d'avoir abrégé les tristes restes de mes jours et de m'avoir fait descendre au tombeau, sans regretter la vie.

» Ma santé se soutient passablement jusqu'ici. Paulette me mande qu'elle commence à aller mieux. Votre oncle est toujours à Lyon, où il jouit d'une bonne santé. La reine d'Espagne vous donne de ses nouvelles directement. L'empereur, l'impératrice et le roi de Rome se portent bien.

» L'empereur a oublié de me remettre vos poésies ; mais je vais les lui demander, et vous en parlerai dans ma première lettre.

» Adieu, mon cher fils ; ne me faites pas désirer votre réponse, et qu'elle soit conforme aux vœux de mon cœur ! Je vous embrasse de toute mon âme.

» Vostra affect[ma]

» MADRE. »

La réponse de l'empereur à la requête de Louis n'était pas de nature à amener une réconciliation entre les frères. La déclaration que la Hollande resterait toujours française affectait douloureusement l'ancien monarque. « Plutôt », s'écria-t-il, « souffrir

mille morts que commettre un acte contre ma conscience, contre mon devoir. »

Il lui semblait que sa mère se moquait de lui en louant sa résolution de retourner en France. Et il était surtout froissé qu'elle approuvât la réponse de son frère. Dans sa colère, il ne fit aucun cas des instances maternelles qui l'engageaient si vivement à rejoindre sa famille.

Les préparatifs de guerre organisés en Autriche étaient, à ses yeux, le signe que le beau-père de l'empereur prendrait bientôt parti contre la France. Lui-même, dans ces conditions, ne pouvait prolonger son séjour dans un Etat qui, associé au reste de l'Europe, projetait d'anéantir sa patrie. Il quitta donc Gratz le 2 août, sous un nom d'emprunt et fit savoir à Napoléon qu'il se rendait en Suisse. De nouveau il offrait ses services, dans l'espoir que son frère ferait enfin droit à ses réclamations en faveur de la Hollande. Mais l'empereur fut extrêmement vexé des conseils de politique conciliatrice que se permettait de lui adresser Louis; aussi déclara-t-il qu'il céderait plutôt la Hollande à la maison d'Orange qu'à son frère.

Avec une incroyable rapidité, il avait transporté son armée en Allemagne, à la rencontre des ennemis. Au mois de mai 1813, il avait gagné les batailles de Lützen et de Bautzen, ce qui fortifiait de nouveau sa confiance en lui-même.

A l'occasion de la dernière victoire, Marie-Louise adressa les lignes suivantes à sa belle-mère :

Saint-Cloud, 25 mai 1813,
7 heures du soir.

« Ma chère maman,

» Je viens de recevoir la nouvelle que l'empereur

a gagné une bataille à Bautzen; il se porte bien et ne s'est pas exposé un instant. J'espère que cette seconde bataille, aussi décisive, nous amènera la paix et le retour de l'empereur.

» J'aurais bien des choses à vous dire encore, ma chère maman, mais je ne veux pas retarder d'une minute le plaisir que vous causeront ces bonnes nouvelles.

» Je vous prie de croire à tout mon tendre attachement, ma chère maman.

» Votre très attachée fille,

» LOUISE. »

Lorsqu'elle reçut cette lettre, Letizia se trouvait aux bains de Pont. Un mois plus tard, elle rentrait à Paris.

Une dame du grand monde, qui, à cette époque, alla lui présenter une lettre de recommandation, a raconté comme suit leur entrevue dans ses Mémoires :

« Je trouvai Madame », dit-elle, « installée à une grande table, ayant devant elle une trentaine au moins de petits paniers et divers ouvrages en perles. »

« Attendez un peu », dit-elle, « nous examinerons la lettre incessamment. Savez-vous faire ces ouvrages ? »

« Non, Madame. »

« Moi non plus. Je les achète aux malheureuses veuves des officiers tombés. Il y en a beaucoup maintenant. » Puis, s'adressant au chambellan Cossé :

« Vous savez », ajouta-t-elle, « c'est cette dame estropiée qui a confectionné tout cela. Elle a des doigts de fée. Je rends service à la pauvre femme; toutes mes dames ont de ses ouvrages. Ne le croyez-vous pas? »

« Je le crois volontiers. Un don de Madame Mère est toujours flatteur. »

« Un don ! » reprit Letizia. « Quelle singulière idée ! Je paie ces ouvrages, et je les fais aussi payer aux autres. Ah ! ma chère, je vois bien que vous n'êtes pas économe. »

« J'avais grande envie de rire », remarque la dame en question, « mais la mine ultra sérieuse de Monsieur Cossé-Brisac me rappela immédiatement à l'ordre. »

Dans le courant de la conversation, Madame me questionna au sujet des perles romaines. Croyant me montrer diplomate, je répondis sans hésiter :

« Elles sont beaucoup plus chères que celles qu'on emploie pour ces ouvrages. »

« Mon amie », s'écria Madame, « je connais le prix des différentes sortes de perles. Ce n'est pas à moi qu'on fera croire pareille chose. Je ne joue pas la princesse comme mes filles. — A propos, a-t-on des nouvelles aujourd'hui ? Je suis un peu inquiète. Cossé me semble aussi plus ou moins abattu. Tout le monde prétend que mon fils aurait dû faire la paix. Pour ma part, je crois que ce qu'il fait est toujours pour le mieux. »

Je me sentais un peu embarrassée, et je répondis simplement que, selon moi, on devait se fier au génie de l'empereur.

Madame fit alors un léger mouvement de tête, et je me hâtai de prendre congé.

A la sortie, je fus conduite avec la même étiquette qu'à l'entrée. Mais, tandis que je me retirais, le visage tourné vers Madame, mon pied s'embarrassa dans ma traîne, et peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse.

La mère de l'empereur montra, à cette occasion,



Joachim Murat, roi de Naples (1771-1815)

que si elle était quelque peu étrangère au cérémonial de cour, elle avait du moins conservé, avec ses manières franches, sa simplicité native et sa bonté de cœur.

« Allez simplement devant vous », s'écria-t-elle; « vous avez risqué de vous faire du mal en voulant suivre l'étiquette. »

XXII

Lettre de Jérôme à sa mère. — Letizia réconcilie Joseph avec Napoléon. — Chute de l'empire. — Départ pour Blois. — Letizia se rend à Rome.

Le 18 septembre 1813, Jérôme écrivait de Cassel à sa mère : [1]

« Ma chère maman,

» J'étais occupé à faire peindre, pour vous, une petite boîte en émail ; depuis trois mois, on y a travaillé et j'espère qu'elle vous sera agréable ; je vous prie de l'accepter comme une marque de ma tendresse pour la meilleure comme pour la plus chérie des mères. Nous sommes toujours dans l'attente de grandes nouvelles du côté de Berlin ; il paraît que l'on se repose un peu du côté de la Bohême : l'empereur doit être arrivé à Torgau ; que Dieu nous accorde bientôt la paix, c'est le souhait de tout le monde et le besoin de chacun.

» Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur.

» Votre affectionné et dévoué fils

» JÉRÔME. »

Cet espoir de paix ne devait pas se réaliser. L'Autriche s'était alliée avec la Russie et la Prusse. Le roi de Bavière, de son côté, avait séparé sa cause de celle de Napoléon. Et le roi Jérôme lui-même dut s'enfuir de son royaume, dont les anciens régents avaient repris possession.

La grande bataille de Leipzig amena la dissolution

[1] Mémoires et correspondance du roi Jérôme, 1865, t. VI.

de la confédération rhénane, les princes qui en faisaient partie cherchant, par leur défection, à sauver leurs propres biens. Et ce ne fut pas le seul résultat de la défaite de Napoléon. La Hollande se leva contre son oppresseur, et accueillit avec joie le prince d'Orange, revenant d'Angleterre. La Suisse secoua le joug étranger, et l'Illyrie se soumit de nouveau à l'Autriche.

Les rois établis par Napoléon avaient largement contribué à sa chute. Le roi de Westphalie surtout lui avait créé beaucoup d'ennemis.

L'empereur interdit à son frère de revenir à Paris. Et Jérôme, inconsolable d'avoir perdu son royaume, partit, avec quelques-uns de ses anciens courtisans, de Coblence pour Cologne, et de Cologne pour Aix-la-Chapelle.

Les victoires de Wellington en Espagne avaient forcé le roi Joseph à quitter le pays. Il rentra en France, se considérant comme une victime, et ne cessa de tourmenter son frère pour qu'il l'aidât à reconquérir son trône à main armée.

C'était trop tard. Napoléon avait à défendre ses propres frontières, car les troupes des puissances alliées approchaient. Il exigea donc que Joseph abdiquât formellement, et vécût désormais en prince français. Mais c'est à quoi l'ex-roi ne pouvait se résoudre. Et au lieu de seconder l'empereur en se mettant, lui aussi, à la tête de l'armée défensive, il se tint à honnête distance, comme s'il désapprouvait l'entreprise de son frère.

Il vivait à son château de Mortefontaine, entouré d'une petite cour. « L'assemblée de gens qui s'y trouvaient réunis offrait un singulier aspect », dit le comte Miot de Mélito. « On voyait là un roi d'Espagne qui ne possédait pas un pouce de terrain dans

ce pays, et la femme d'un général français, élevé au rang de prince, et devenu notre mortel ennemi [1] ; de plus une des belles-sœurs de Napoléon, fille du roi de Wurtemberg, laquelle s'était jointe au complot destiné à renverser l'empire. On remarquait encore dans ce groupe, des courtisans espagnols, allemands et français n'appartenant plus à aucune cour. Et, pour combler la mesure, se trouvaient aussi à Mortefontaine le patriarche des Indes et le grand inquisiteur d'Espagne, qui de temps à autre célébrait la messe au château. La chasse, la pêche, le jeu, les excursions et les plaisirs de la table, tout cela servait de lien entre ces gens disparates, qui semblaient d'ailleurs étonnés de se trouver réunis en un même lieu. Ils s'étourdissaient en attendant que l'orage, qui grondait au loin, éclatât sur leurs têtes et les dispersât tous. »

La situation de la France devenait de jour en jour plus critique. L'empereur espérait toujours que son frère aîné se soumettrait à ses ordres. Comme dans tous les tiraillements de famille, la mère, cette fois encore, servit de médiatrice. Elle se rendit, le 27 décembre, au château de Joseph, et, par ses vives instances, le décida à écrire à Napoléon.

Deux jours après la visite de Letizia, il expédia sa lettre, conçue en ces termes :

« Sire,

» L'entrée en Suisse des armées étrangères a ouvert la France à l'ennemi. Dans ces circonstances, je désire assurer à Votre Majesté que mon cœur est absolument français. Ramené en France par la force des choses, je serais heureux de pouvoir vous être

Bernadotte.

utile, et je suis prêt à tout pour vous prouver mon dévouement. »

La réconciliation entres les frères fut complète. En janvier 1814 l'ex-roi d'Espagne se réinstalla au château du Luxembourg, qu'il avait quitté huit ans auparavant comme prince français.

Lorsque les troupes alliées eurent pénétré en Suisse, Louis Bonaparte quitta Soleure, où il avait séjourné quelque temps. Il se rendit d'abord chez son oncle, le cardinal Fesch, à cette époque archevêque à Lyon. Mais au commencement de 1814 il partit pour Paris, où il s'installa, comme d'habitude, chez sa mère.

Napoléon, très mécontent qu'il arrivât ainsi, sans avoir au préalable demandé sa permission, lui enjoignit de s'éloigner de quarante lieues de la capitale. Mais le frère cadet refusait d'obéir.

« Nul n'a le droit de m'empêcher de demeurer chez moi », disait-il.

Grâce à l'intervention de Marie-Louise, il obtint, le 10 janvier, une audience de l'empereur ; mais la rencontre fut courte et froide.

Les événements se précipitaient. La puissance impériale semblait détruite. Les dangers du présent et les menaces de l'avenir faisaient oublier l'ancienne splendeur.

Letizia traversait maintenant les sombres jours qu'elle avait si longtemps prévus et redoutés. Ce fils, que l'on craignait si fort jadis, commençait à perdre son prestige, et se voyait en butte à la haine, aux pamphlets, aux avanies de toute sorte.

Toujours plus clairement se manifestaient en France des signes de tension et de fatigue. L'enthousiasme avec lequel, sous la révolution, le peuple avait lutté contre l'Europe, n'existait plus.

Pour montrer du courage, il faut avoir de l'espoir. Et l'espoir avait disparu. Même chez les officiers supérieurs, l'esprit chevaleresque se faisait rare. Ils ne se souciaient plus de cette vie aventureuse ; et, à moins qu'ils ne fussent en présence de l'empereur, ils déclaraient ouvertement la situation désespérée.

Ceux qui lui restaient attachés étaient précisément ceux qui avaient le plus à se plaindre. Les soldats qui, sans murmure, l'avaient suivi sur les sables de l'Egypte et sur les plaines glacées de la Russie, de campagne en campagne, d'Arcole et des Pyramides jusqu'à Moscou et Leipzig, qui, couverts de blessures, n'avaient souvent eu qu'une hutte de paille pour lieu de repos, ces soldats continuaient à l'honorer au temps de la défaite, et lui conservaient un dévouement enthousiaste.

Pour les volages Parisiens, la nouvelle que l'ennemi approchait rapidement fit l'effet d'un coup de foudre. On se rendait compte, pour la première fois, de la dure réalité. On comprenait que la guerre, extérieure jusqu'alors, allait pénétrer dans le pays même. Chaque ville, chaque village, chaque foyer pouvait s'attendre à être détruit.

Lorsque, en décembre 1813, le souverain avait convoqué l'assemblée législative, une vive opposition s'était manifestée, ce qui avait déterminé l'empereur à la dissoudre promptement.

« Je sais », disait Napoléon, « qu'on se plait à m'appeler l'*ogre de Corse* et à m'attribuer des infamies. On dira pis encore, mais », ajoutait-il, « j'attends pour me fâcher qu'on désigne le jour où, à mon déjeuner, j'aurai mangé ma mère !... »

Tandis que ses frères revenaient à lui dans le malheur, il fut avisé que son beau-frère Murat avait signé un armistice avec l'Angleterre et fait alliance

avec l'Autriche. Cette défection l'affligea, ainsi que sa mère, d'autant plus que le roi de Naples avait été entraîné à la trahison par sa femme. Après cette cruelle expérience, Letizia perdit toute illusion sur son gendre et toute confiance en sa fille cadette.

Le 25 janvier 1814, Napoléon prit congé de sa femme et de son fils, qu'il ne devait jamais revoir, puis il se mit rapidement en marche contre l'ennemi.

La régence avait été confiée à Marie-Louise, avec Joseph pour conseiller. L'impératrice était d'ailleurs entourée d'un conseil de régence, formé par l'empereur, et où figuraient, entre autres, Madame Mère, la reine d'Espagne et la reine Hortense.

Deux mois plus tard, les troupes alliées étaient devant Paris. Napoléon, qui voulait voler au secours de la capitale, arriva trop tard. La nuit même, les Parisiens s'étaient rendus, s'en remettant à la générosité des vainqueurs. Indigné, désespéré, l'empereur dut partir pour Fontainebleau.

Avant l'arrivée de l'ennemi, l'impératrice, le roi de Rome, Letizia et toute la famille impériale avaient quitté Paris, pour fixer leur quartier général à Blois.

La route entre Vendôme et Blois, de construction récente, était presque impraticable en maints endroits, par suite de pluies torrentielles. Un grand nombre de chars de bagages étant restés enfoncés dans la boue, il fallut, pour les tirer de ce bourbier, y atteler les chevaux des autres voitures, ce qui ralentit grandement la fuite. Le superbe carrosse du couronnement faisait aussi partie de l'équipage. On eut toutes les peines du monde à le sortir des ornières.

Le 2 avril, à 5 heures de l'après-midi, les voyageurs firent leur entrée dans la petite ville. La foule les salua en silence.

Les bourgeois de l'endroit n'étaient pas peu surpris de l'arrivée de ces visiteurs distingués. En hâte, on aménagea l'Hôtel-de-Ville pour y recevoir l'impératrice et le roi de Rome ; et les citoyens aisés qui habitaient dans le voisinage furent requis d'héberger la mère de l'empereur, les rois Joseph, Louis et Jérôme, ainsi que les reines Julie et Hortense.

On était dans une douloureuse incertitude quant au sort de la capitale et de la France.

Dans la matinée du 7 avril, arriva la nouvelle que Napoléon avait abdiqué. Et, tout de suite, Marie-Louise fut rappelée en Autriche par son père. Le roi de Rome devait l'accompagner.

Tandis que Letizia embrassait une dernière fois son petit-fils,

« Madame », lui dit sa belle-fille avant de monter en voiture », j'espère que vous me conserverez toujours les sentiments bienveillants dont vous m'avez honorée jusqu'ici. »

« Cela dépendra de vous-même et de votre conduite future », répondit l'auguste affligée.

Marie-Louise partit donc. Femme sans caractère ni volonté, l'ordre de son père et les conseils de quelques courtisans avaient suffi pour la décider à reprendre le chemin du pays natal. Autrement dirigée, il se peut qu'elle fût restée fidèle à l'empereur. Il lui fallait toujours quelqu'un de sympathique auprès d'elle. Si, en quittant Blois, elle s'était rendue à Fontainebleau, peut-être eût-elle aimé jusqu'à la fin le prisonnier de Sainte-Hélène.

Le départ pour l'Autriche eut lieu la veille de Pâques. Le même jour la mère de l'empereur quitta Blois, accompagnée de son fils aîné et de son fils cadet, se dirigeant sur Orléans. Les spectateurs rangés en haie sur son passage se contentèrent de la

fixer en silence, ainsi que les deux rois. Sa dame d'honneur, la baronne Fontanges, l'avait suivie à Blois, mais, de son propre mouvement, elle la quitta dans cette ville. Aucune de ses autres dames d'honneur ne l'accompagna, ni ne la rejoignit plus tard.

Le cardinal Fesch s'était, le plus promptement possible, porté à la rencontre de Letizia. Jamais, comme dans cette fuite, le frère et la sœur n'avaient senti à quel point ils étaient attachés l'un à l'autre.

Madame Mère avait passé les dix années de l'empire à trembler pour la vie de Napoléon et à rétablir la paix entre ses fils. Souffrant de la conduite de ses filles, jalouse de Joséphine, et, constamment en garde, plus tard, contre les humiliations qu'elle pouvait redouter de la part de Marie-Louise, elle était la seule de la famille que les vicissitudes de la vie eussent préparée à la chute de l'empereur.

Les grandeurs mondaines n'avaient pas eu de prise sur elle; elle en sentait l'inanité. Il y avait eu, dans son étrange destinée, tant de surprises et de bouleversements que souvent sa vie lui semblait tenir plutôt de la fiction que de la réalité.

Dans ce nouveau tournant de l'existence, elle pensait sans regret aux courtisans et aux flatteurs qui s'étaient prosternés devant Napoléon comme devant un dieu, mais qui lui avaient tourné le dos aussitôt qu'il avait été renversé de son piédestal.

Lui qui, quelques années auparavant, après la victoire de Wagram, avait donné de si brillantes fêtes à Fontainebleau, il était maintenant vaincu dans ce même château où le pape avait été son prisonnier.

Le pape aujourd'hui était libre, et dernièrement il avait célébré en grande pompe son retour à Rome.

Echappé à la tyrannie de Napoléon, il eut la ma-

gnanimité d'offrir un asile à la famille de son persécuteur. Ce fut dans ses Etats que Fesch et Letizia se réfugièrent ; et Pie VII les accueillit avec une touchante bonté.

« Ma fille », dit-il en s'adressant à la mère de l'empereur, « soyez la bienvenue dans cette ville qui a toujours été le refuge des grands exilés. »

XXIII

Letizia et l'Empereur à l'île d'Elbe.

Dans la soirée du 3 mai, le bâtiment qui transportait Napoléon jeta l'ancre près de l'île d'Elbe, et le lendemain matin, il abordait à Porto-Ferrajo, chef-lieu de l'île. Un Te Deum fut chanté à l'église en l'honneur du souverain. La cérémonie terminée, celui-ci se rendit à l'Hôtel-de-Ville, lieu fixé pour sa résidence. La grande salle était ornée de tableaux et de panoplies. On y avait, en hâte, élevé un trône, garni de papier doré et de tentures de différentes couleurs.

Beaucoup de gens avaient suivi l'empereur, aussi la salle fut-elle bientôt remplie. Napoléon prit alors la parole pour engager les maires à maintenir l'ordre dans leurs communes, et les prêtres à prêcher la concorde à leurs ouailles.

Le lendemain, à 5 heures du matin, il alla visiter les monuments publics, et ne rentra que vers 9 heures, après avoir questionné minutieusement, sur toute sorte de sujets, les passants qu'il rencontrait. Il ordonna bientôt de nombreux travaux et fit, entre autres, transformer en château la caserne Saint-François, où il avait l'intention de s'établir.

De très bonne heure le jour suivant, il partit pour les mines de Rio, qu'il examina très attentivement. L'inspection faite, il ne trouva que des louanges à adresser au directeur. En toute occasion il montrait pour cette île de 20 lieues de tour et de 12,000 habitants, la même sollicitude qu'il avait eue jadis pour son immense empire.

Dans le but de se rendre populaire, il alloua 60,000 francs à l'île pour la création de routes, projetées dès longtemps, mais qu'on n'avait pu construire, faute de fonds. Et pour que la générosité du donateur impressionnât le plus possible les habitants, cette somme fut livrée aux autorités en monnaie d'argent, que les domestiques de Napoléon portèrent dans des sacs à travers la ville.

Ce peuple méridional, à bouillante imagination, était enthousiaste de son souverain. On ne parlait que de ses immenses trésors, et des miracles qu'il allait accomplir. Jamais, même à l'apogée de sa gloire, il n'avait été plus acclamé qu'il ne l'était maintenant à l'île d'Elbe.

Napoléon ayant fait savoir aux dames de l'endroit qu'il les recevrait deux fois par semaine, à huit heures du soir, un grand nombre d'entre elles acceptèrent avec joie cette flatteuse invitation,

L'empereur, à ces réceptions, s'informait d'abord du nom de ces dames et de l'occupation de leurs maris. La plupart répondaient que ceux-ci étaient commerçants. Et quand le souverain voulait savoir le genre de leur négoce, il se trouvait que l'un était boucher, l'autre boulanger, etc.

Au mois de mai Napoléon organisa sa demeure, et fit entourer le château de belles promenades bordées de haies. Lui-même surveillait les ouvriers. Dès 5 heures du matin, en bas de soie et souliers à boucles, on le voyait au milieu des maçons et des menuisiers. Le général Bertrand, son fidèle compagnon, écrivait le 27 mai 1814 à Monsieur de Méneval, qui avait accompagné Marie-Louise et se trouvait encore auprès d'elle :

« L'empereur est très satisfait de son séjour ici, et semble avoir oublié qu'il était récemment dans

une tout autre position. L'arrangement de son château l'occupe beaucoup. Il cherche aussi un emplacement convenable pour une jolie maison de campagne. »

Le 25 juin le général écrit de nouveau :

« L'empereur », dit-il, « continue à se bien porter. Nous allons souvent à cheval, nous faisons aussi des promenades en voiture et des excursions en bateau à voile. L'habitation de l'empereur a été fort embellie, et l'on s'occupe également à lui préparer d'autres demeures dans différentes parties de l'île. »

Quand Letizia eut appris que Napoléon était arrivé sain et sauf à l'île d'Elbe, elle résolut d'aller le rejoindre. Quelques mois plus tard, Pauline aussi allait retrouver son frère dans l'exil.

Madame Mère se mit en route vers la fin de juillet. Un gentilhomme écossais, le colonel Campbell, qui faisait le même voyage, raconte dans son journal qu'elle était extrêmement aimable, naturelle et franche. Il l'appelait « Madame » et « Altesse Impériale. »

« Cette vieille dame », ajoute-il, « était de taille moyenne, et fort belle encore. L'expression de son visage possédait un charme extraordinaire. Elle était accompagnée par son chambellan Colonna, homme âgé, Corse de naissance, qui, le chapeau à la main, lui offrait le bras chaque fois qu'elle se rendait d'un endroit à l'autre sur le vaisseau. Deux dames d'honneur et la vieille servante Saveria formaient le reste de sa suite. »

Les officiers du bord, le colonel, la mère de l'empereur et sa suite prenaient leurs repas ensemble sur le pont du bâtiment. Lorsqu'on approcha de l'île d'Elbe, quelqu'un fit la remarque qu'on pouvait voir, de la mer, la demeure de Napoléon. Aussitôt Leti-

zia, qui devait avoir alors soixante et quelques années, sauta lestement sur un canon, et se fit montrer l'habitation de son fils.

Quand le vaisseau eut jeté l'ancre, l'intendant du port et plusieurs autres fonctionnaires montèrent à bord, et prévinrent Letizia que l'empereur, l'ayant attendue toute la journée la veille, s'était décidé, pour tromper son impatience, à gravir une hauteur voisine de la ville. Bientôt après ces messieurs, arrivèrent les généraux Bertrand et Drouot, tous les officiers de la garde impériale et le maire pour accueillir «Madame» au moment de son débarquement. Des soldats formaient la haie dans toutes les rues où le cortège devait passer. Letizia monta en voiture avec ses dames. Deux équipages, attelés chacun de six chevaux, la conduisirent, avec sa suite, à sa future résidence ; et sur tout le parcours se firent entendre les acclamations enthousiastes de la population.

Le lendemain matin Madame Mère reçut la visite de son fils. Dès qu'elle fut remise des fatigues du voyage, ils explorèrent ensemble les endroits les plus remarquables de l'île. Jusqu'à ce que sa propre demeure fût tout à fait en ordre, Letizia prit ses repas chez l'empereur, avec ses dames. Elle était arrivée à Porto-Ferrajo le 2 août. Le 15, jour de naissance de Napoléon, elle organisa une fête splendide, à la grande joie du peuple.

Parmi les personnes qui lui furent présentées à cette occasion se trouvait une ravissante jeune fille, Rosa Mellini, dont le père, officier du génie, après s'être retiré du service militaire, était retourné à l'île d'Elbe, sa patrie. Cette jeune personne attira tout de suite l'attention de Letizia, qui la choisit plus tard pour dame de compagnie et secrétaire. Madame Mère la combla de bontés, et ne se sépara jamais d'elle, jusqu'à son dernier jour.



Napoléon le Grand dans son cabinet de travail
Collection du prince Roland Bonaparte.

La mère de l'empereur semblait heureuse dans ce nouveau séjour. Elle y jouissait de la compagnie de son fils beaucoup plus qu'elle ne l'avait fait à la cour des Tuileries. Une fois sa maison bien organisée, Pauline était venue la rejoindre, et il ne se passait pas de jour qu'elle n'allât voir Napoléon ou ne reçût sa visite, ayant ainsi constamment l'occasion de lui donner de nouvelles preuves de son amour maternel.

Chaque matin elle avait l'habitude de consacrer quelques heures à des ouvrages à l'aiguille. Devant elle, sur sa table de travail, figurait un petit portrait de l'empereur, entouré des images de ses autres enfants.

Le 16 septembre elle écrivait à Lucien :

« Maintenant que mes meubles sont arrivés de Paris, je suis fort bien installée dans le voisinage de Napoléon. L'empereur cherche constamment à embellir mon séjour à Porto-Ferrajo. »

Pendant l'hiver de 1814 à 1815 Letizia ouvrit fréquemment ses salons aux bourgeois et aux familles d'officiers de l'endroit. Autant elle avait évité jadis les réceptions officielles de la cour, à Paris, autant elle se montrait maintenant volontiers dans les fêtes de la petite ville. La belle et digne Letizia et la captivante princesse Borghèse présidaient aussi aux soirées que Napoléon offrait aux dames de l'île. Dans de telles occasions, la gravité ordinaire de la mère de l'empereur faisait place à la plus cordiale bienveillance. Des représentations théâtrales furent bientôt organisées à Porto-Ferrajo. Sur cette scène improvisée, on donnait de jolies pièces auxquelles Napoléon, Madame Mère et Pauline assistaient ordinairement.

Letizia était très aimée. On lui reprochait seulement de montrer trop de partialité pour les

Corses. Le fait est qu'elle possédait la vertu des grands caractères : la fidélité ; et voilà pourquoi elle favorisait de préférence ses compatriotes, quand ceux-ci cherchaient des emplois auprès de son fils.

« Ma mère », disait Napoléon[1], « est admirable dans sa tendresse pour son pays, aussi bien que dans sa tendresse pour ses enfants... Son dévouement pour moi est sublime... Elle et Pauline me consoleraient ici, pour longtemps, si j'en avais besoin. »

L'empereur ne fut, en somme, pas malheureux à l'île d'Elbe. Après tant d'agitations, il avait besoin de repos. L'air délicieux de cette contrée, la vue de la mer, la langue des habitants, qui était sa langue maternelle, les bataillons de sa vieille garde, ses serviteurs, prêts dans leur fanatique dévouement à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, tout cela avait bien son charme. Il lui semblait que c'était là pour lui une sorte de villégiature ; mais, souvent aussi, il pressentait que ce temps de répit ne serait pas de longue durée.

Au fond, il n'était las ni de la guerre, ni des honneurs, et il éprouvait une joie maligne à suivre les événements qui se déroulaient en France.

Les fautes commises par les Bourbons et la lecture des journaux français lui causaient un immense plaisir. Il avait beau prétendre que désormais il voulait vivre comme un juge de paix anglais, et qu'il ne se souciait plus des grandeurs humaines, un jour qu'il gravissait une montagne, non loin de Porto-Ferrajo, voyant la mer frapper de ses hautes vagues la côte rocheuse, il ne put cependant s'empêcher de s'écrier :

« Il faut convenir que mon île est bien petite ! »

[1] Larrey : *Madame-Mère.* Vol. II. Page 89.

Son ancien ministre Talleyrand avait, le 13 octobre 1814, écrit, du Congrès de Vienne, au roi Louis XVIII : « On montre assez clairement l'intention d'éloigner Bonaparte de l'île d'Elbe. Personne n'est encore définitivement fixé sur le choix de l'endroit où il devrait être envoyé. J'ai proposé les îles Açores, qui sont à 500 lieues de la terre ferme. »

Dans sa réponse, le roi de France déclare cette proposition une excellente idée.

Le 7 décembre, Talleyrand écrivait de nouveau : « Il faut », disait-il, « se hâter de se débarrasser de l'homme de l'île d'Elbe. »

L'empereur ne tarda pas à apprendre qu'on avait l'intention de l'éloigner des côtes de France.

En vain avait-il demandé qu'on remplît les conditions arrêtées dans le traité concernant son abdication. On ne l'avait pas même honoré d'une réponse; et Louis XVIII ne lui envoya pas un sou des millions qui lui avaient été promis. Jusqu'à ce moment, il avait principalement vécu des ressources fournies par sa mère. Mais le comble de l'amertume, à ses yeux, c'était qu'on détournât obstinément Marie-Louise et son fils de partager son exil.

Si funestes que pussent être pour l'empereur les suites d'un retour en France, il faut reconnaître que les procédés de Louis XVIII et des souverains alliés justifiaient, de sa part, une attitude défensive. Ce n'était pas uniquement un général voulant se montrer de nouveau à la tête de ses troupes, un monarque voulant regagner le sceptre et la couronne; c'était un époux, un père, prétendant reconquérir sa femme et son enfant, un homme décidé à lutter pour sa liberté.

Il fit donc en silence ses préparatifs de départ, et résolut de quitter l'île le dimanche 26 février 1815.

« Pendant notre séjour à Porto-Ferrajo », a raconté Letizia, « l'empereur se montra un soir plus gai que de coutume. Il pria Pauline et moi de jouer une partie d'écarté avec lui. Peu après, il se retira dans son cabinet de travail. Comme il ne revenait pas, je me disposais à l'aller chercher, quand le chambellan me dit qu'il était au jardin. C'était, je m'en souviens, une des plus chaudes soirées de la saison. La lune jetait une douce clarté sur le paysage environnant. L'empereur, qui marchait à pas rapides le long des allées, s'arrêta tout à coup, et appuya sa tête contre un figuier.

« Il faut que je le dise à ma mère », murmura-t-il, comme se parlant à lui-même.

En entendant ces paroles, je me rapprochai, et, dans un douloureux suspens :

« Qu'est-ce qui vous trouble ce soir? » lui dis-je. « Je vous trouve beaucoup plus pensif qu'à l'ordinaire. »

L'empereur porta la main à son front, et, après un instant d'hésitation :

« Eh bien, oui », répondit-il, « je dois vous le dire, Mère ; mais je vous prie de ne répéter à âme qui vive, pas même à Pauline, ce que je vais vous confier. »

Il sourit, m'embrassa, et continua :

« Sachez donc que je pars cette nuit. »

« Pour où ? » demandai-je.

« Pour Paris. Mais, avant tout, j'implore votre conseil. »

« Laissez-moi essayer d'oublier un moment que je suis votre mère », dis-je à mon tour.

Puis, après quelques instants de réflexion :

« Partez, mon fils », poursuivis-je. Suivez votre destinée. Ce ne peut pas être la volonté de Dieu que

vous périssiez par le poison, ni que vous meniez une vie oisive. Vous mourrez l'épée à la main. Peut-être votre plan échouera-t-il, et la mort suivra-t-elle de près votre tentative avortée. Mais vous ne pouvez rester ici ; je le constate avec douleur. Espérons que Dieu, qui vous a protégé dans tant de batailles, vous protégera cette fois encore.

« Cela dit, j'embrassai mon fils avec une profonde émotion. »

Avant de partir, Napoléon fit venir le chambellan de sa mère, qui lui était chaudement dévoué.

« Colonna », lui dit-il, « je pars pour la France, où, une fois encore, je veux tenter la fortune. Je vous prie instamment de suivre partout Son Altesse, quel que soit le lieu de sa retraite. Je compte sur vous, Colonna, et la confiance que vous m'inspirez me tranquillise au sujet de ma mère. »

XXIV

Les cent jours. — Les adieux à la Malmaison.

Sans coup férir, l'empereur reconquit son empire. Après 21 jours de marche triomphale à travers la France, il fut accueilli à Paris avec jubilation. Mais, malgré l'enthousiasme qui se manifestait sur son passage, il était sombre et triste. La première ivresse de la victoire passée, il doutait de sa bonne étoile. Son nouveau rôle de monarque constitutionnel l'oppressait. N'était-il pas semblable à un lion sans griffes ni dents, auquel on n'aurait laissé que sa crinière?

Dans les tiroirs de son secrétaire, il trouva des protestations de fidélité à Louis XVIII, émanant des mêmes hommes qui criaient maintenant : « Vive Napoléon! » Lui-même, à différentes époques de sa vie, il avait été royaliste, républicain et, enfin, empereur; aussi, se montrait-il indulgent pour la versatilité d'opinions qu'il constatait chez les autres. A ses yeux, la France ressemblait à une actrice qui, sans le moindre scrupule, change de rôle et de costume. Tantôt il rencontrait des adulations, tantôt des défections, ce qui l'affligeait, mais ne l'étonnait point.

Il y avait, à cette époque, tant d'affaires à régler que l'on ne s'était pas même donné le temps de faire disparaître les lis des Bourbons. Les fonctionnaires les plus zélés à déployer le drapeau tricolore gardaient peut-être en secret la cocarde blanche, pressentant qu'elle reprendrait bientôt la place de l'emblème aux trois couleurs.

Ce n'était que des lèvres qu'on prêtait serment à Napoléon. Il le savait, et savait aussi que le succès est le dieu de la France. « La fortune me sourira-t-elle cette fois encore ? » se demandait-il anxieusement. Et le superbe palais des Tuileries, où il ne retrouvait ni sa femme, ni son enfant, n'éveillait en lui que d'amers souvenirs.

Il était de nouveau empereur; mais où se trouvait la couronne de fer italienne qu'avec orgueil il avait posée sur sa tête, dans le dôme de Milan, en s'écriant : « Dieu me l'a donnée; gardez-vous d'y toucher! » Où étaient les vassaux allemands? — Peut-être comprenait-il mieux aux Tuileries qu'à l'île d'Elbe le changement qui s'était opéré dans son existence.

Napoléon avait abordé en France le 1er mars, et, le 21 du même mois, fait son entrée dans la capitale avec une nombreuse armée. Le 17 avril, il quitta les Tuileries pour s'installer à l'Elysée, où il pouvait interrompre son travail excessif par de courtes promenades dans les allées ombreuses, et rafraîchir ainsi son front brûlant.

Il avait l'impression que le terrain se dérobait sous ses pieds. Si le roi de Rome eût été près de lui, la vue de cette tête blonde lui aurait procuré quelques instants de repos ; mais son fils était entre les mains de ses ennemis. De son regard pénétrant, il considérait, découragé, et les hommes et les choses. Une douleur profonde s'emparait de son âme. Il lui semblait entendre au loin les innombrables bataillons qui s'approchaient de la France. Tôt ou tard, il le sentait, son génie et son héroïque courage succomberaient sous le nombre, infiniment supérieur, des ennemis.

Peu de temps après le départ de Napoléon pour la

France, sa mère avait quitté l'île d'Elbe. Elle arriva à Paris, avec son frère, dans la soirée du 31 mai. Ses fils Joseph, Lucien et Jérôme, et sa belle-fille Hortense étaient déjà auprès de l'empereur.

L'attitude de Lucien réjouit grandement Letizia. Lui qui n'avait jamais plié devant le puissant monarque alors qu'il était au faîte de la gloire, il accourait maintenant pour appuyer le trône si promptement reconquis, mais vacillant.

Le 1er juin eut lieu, au Champ de Mai, la cérémonie du serment à la Constitution, suivie d'une distribution de drapeaux par l'empereur. Celui-ci s'y rendit dans le carrosse du couronnement, attelé de huit chevaux. Il portait un vêtement de soie blanche, un chapeau à plumes, et le manteau impérial était jeté sur ses épaules.

Joseph, Lucien et Jérôme étaient revêtus de manteaux de soie blanche, brodés d'or; le chancelier Cambacérès, d'un manteau de velours bleu, semé d'abeilles.

Les maréchaux escortaient à cheval les voitures. Les grands officiers de la couronne, les chambellans, les pages, les hérauts d'armes, rien ne manquait au cortège. Pour la dernière fois, ce jour-là, Napoléon déployait toute la pompe impériale.

Sur une tribune, derrière le fauteuil de son fils, Letizia assistait à la fête solennelle, avec la reine Hortense et ses deux petits-fils. La foule immense, les brillants uniformes, les drapeaux flottant au vent, les aigles gigantesques remis par l'empereur à ses fidèles, les cris d'allégresse qui l'accueillaient, toutes ces manifestations n'inspiraient à Letizia aucune confiance en l'avenir. Son beau visage restait profondément sérieux, sous l'empire des funestes pressentiments qui agitaient son âme.

Le 12 juin, Napoléon alla rejoindre son armée. Après avoir pris congé de sa mère, de ses ministres et de la reine Hortense, il quitta le palais à 3 $^{1}/_{2}$ heures du matin. Au moment de monter en voiture, il aperçut la femme du général Bertrand, et, comme s'il prévoyait Sainte-Hélène :

« Espérons, Madame », dit-il en lui tendant la main, « que nous n'aurons pas à nous repentir bientôt d'avoir quitté l'île d'Elbe. »

*
* *

La bataille de Waterloo décida du sort de l'empereur. Pour la seconde fois, il fut obligé d'abdiquer; et, en attendant la décision définitive que prendrait à son égard le gouvernement provisoire, il se retira à la Malmaison, suivi de sa mère et de la reine Hortense.

Les premiers jours, on eut peine à s'expliquer son attitude. Il semblait presque avoir perdu la mémoire. Sur la situation présente il gardait un silence complet; en revanche, il parlait constamment du passé, de sa première femme, morte pendant qu'il était à l'île d'Elbe, et des jours heureux passés avec elle à la Malmaison.

Il reprit cependant conscience de lui-même en entendant gronder le canon dans la plaine de Saint-Denis. Des officiers, de vieux soldats, couverts de poussière et les vêtements en lambeaux, racontaient les mouvements de l'ennemi. Le général Blücher s'était séparé de Wellington. Les Alliés approchaient, divisés en deux corps, de 60,000 hommes chacun. Entre ces deux corps d'armée, il y avait un espace suffisant pour que l'on pût attaquer l'un avant que l'autre eût le temps de venir à la rescousse.

Au milieu de l'agitation générale, Napoléon gar-

dait, en apparence, le vague espoir de jouer encore un rôle. Il semblait même, par moments, compter sur un miracle, tant les récits des soldats avaient réveillé ses instincts belliqueux.

Dans la nuit du 28 au 29 juin, il composa un plan de défense, d'après lequel il promettait de vaincre séparément les Prussiens et les Anglais, si on lui remettait le commandement du reste de l'armée de Waterloo.

Le 29 juin, au matin, il chargea le général Becker de porter son message au gouvernement provisoire, qui résidait aux Tuileries.

« Je propose », écrivait-il, « de me placer à la tête de l'armée, qui, à ma vue, retrouvera tout son courage, se jettera sur l'ennemi, et le châtiera de son audace. Je donne ma parole d'honneur de général, de soldat et de citoyen que, la victoire remportée, je déposerai sur l'heure le commandement. Je promets de vaincre, non pour moi, mais pour la France. »

Entouré de ses adjudants, il attendait, en uniforme, la réponse du gouvernement provisoire. Si son offre était acceptée, il s'agissait de partir sur-le-champ.

Il ne resta pas longtemps en suspens, car le général Becker apporta bientôt l'information que l'on ne désirait plus l'aide de Napoléon.

Le vainqueur d'Austerlitz se soumit. Lui, le César des temps modernes, le nouveau Charlemagne, dut accepter le refus méprisant de son ancien ministre de la police, le régicide et traître Fouché.

Il fallut s'éloigner le jour même. Les Prussiens, en effet, avançaient sur la rive gauche de la Sêine, et prolonger, de quelques heures seulement, le séjour à la Malmaison, c'était se livrer à leur merci.

Avant de partir, Napoléon ôta son uniforme, et se

mit en civil. Sa mère, ses frères, la reine Hortense, quelques soldats et quelques courtisans se trouvaient là pour prendre congé de lui. Comme il n'avait pas songé à se procurer les ressources nécessaires, Hortense le supplia d'accepter son collier de diamants. Il refusa d'abord, mais finit par céder à ses instances et à ses larmes, et lui permit de coudre cette parure à l'intérieur de son habit.

Après avoir recommandé à tous de rester unis, et de ne pas perdre courage, il embrassa une dernière fois ses fidèles amis, qui se retirèrent ensuite en pleurant. Seule, Madame Letizia était encore auprès de son fils.

En ce moment, un garde national en uniforme se présenta, en réclamant l'honneur de dire adieu à son empereur. C'était l'acteur Talma, que Napoléon connaissait de longue date, et qu'il considérait presque comme un ami personnel.

Au bout de quelques minutes, le grand tragédien se retira, mais, en sortant, il assista encore aux derniers adieux de la mère et du fils.

« De quelle belle scène tragique ai-je été témoin ! »[1] disait Talma, le lendemain, à la lectrice de la reine Hortense. « Quel spectacle que cette séparation de Madame Mère et de son fils ! Elle n'arracha aucune marque de sensibilité à l'empereur, mais qu'elle a fait naître d'expression dans sa belle physionomie, dans son attitude, et que de choses, certainement, dans sa pensée ! L'émotion de Madame se fit jour par deux grosses larmes qui sillonnèrent ce beau visage à l'antique ; et sa bouche ne prononça que ces trois mots en lui tendant la main, au départ : « Adieu,

[1] *Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale*, par Mlle Cochelet (Madame Parquin). 1842, t. III.

mon fils ! » La réponse de l'empereur fut aussi laconique : « Ma mère, adieu ! » Puis ils s'embrassèrent. Ainsi s'accomplit la séparation qui devait être éternelle ! »

Tandis que Napoléon montait rapidement en voiture, tous ceux qu'il laissait derrière lui éclataient en sanglots. Le peuple aussi l'aimait.

« Comment se peut-il », disait-on en le voyant s'éloigner, « qu'un si grand homme soit abandonné dans le malheur? »

Le lendemain le cardinal Fesch écrivait à Pauline Borghèse :

« L'empereur était hier à la Malmaison ; nous avons parlé de toi. Il te prie de soigner ta santé et de ne pas penser à lui. Il supporte son malheur avec un incroyable sang-froid.

Madame restera avec moi en France, jusqu'à ce qu'on voie quel sort la Providence réserve à ses enfants. Lucien est parti pour Londres, afin d'obtenir des passeports pour les autres membres de la famille.

Tu ne dois reculer devant aucun sacrifice, maintenant qu'il s'agit d'observer la plus stricte économie. A l'heure actuelle, nous sommes tous pauvres. »

XXV

Letizia de nouveau en exil. — Sort de Murat. — Rapports de Letizia avec Caroline et ses autres enfants. — Elle a recours aux souverains de l'Europe. — Lettre à l'ex-reine Julie.

Le bruit courait en Europe que Napoléon était tombé à la bataille de Waterloo. La femme de Jérôme ayant ajouté foi à ces rumeurs, écrivit à son mari, le 30 juin, une lettre désespérée, dans laquelle elle dit, entre autres :

« Mon cœur se brise à la pensée de la terrible situation de notre pauvre mère. Exprime-lui ma plus vive sympathie, et remettons ensemble notre sort entre les mains de la Providence. »

Plus encore que les légendes, les événements se précipitaient. Aussitôt les Bourbons de retour à Paris, les Bonaparte, pour la seconde fois, durent prendre le chemin de l'exil. Et Napoléon, prisonnier des Anglais, fut conduit à Sainte-Hélène.

Par suite de tant d'émotions, Letizia était tombée malade. Il lui fut impossible de quitter la capitale avant l'arrivée des Bourbons. Cela étant, le cardinal Fesch resta auprès d'elle. Dès qu'elle se sentit un peu mieux, la malheureuse mère s'empressa de partir. Elle se mit en route le 19 juillet, accompagnée de son frère, et sous la protection d'un officier autrichien. A peine était-elle en état de supporter les fatigues du voyage ; il fallait néanmoins avancer, les autorités ne permettant pas qu'elle fît halte pour se reposer.

Partout, sur son passage, on lui témoignait la plus vive sympathie. Dans les villes et les villages qu'elle parcourait en voiture, retentissaient les cris de :

« Vive l'Empereur ! Vive la mère de l'Empereur ! »

Le frère et la sœur traversèrent la Suisse pour se rendre en Italie. Ils s'arrêtèrent d'abord à Sienne. Et Pie VII ayant de nouveau engagé Letizia à se fixer à Rome, elle accepta cette gracieuse invitation. Peu après son arrivée dans la Ville éternelle, elle écrivait au cardinal Consalvi : [1]

« Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs, et la seule consolation qui me soit donnée est de savoir que le saint-père oublie le passé, pour se souvenir seulement des bontés témoignées par lui à tous les membres de ma famille... »

Les flatteurs et les courtisans avaient disparu, mais elle possédait encore de vrais amis. L'adversité, semblait-il, cadrait mieux avec son caractère que les fausses joies du monde. Dans sa jeunesse, lors des troubles de la Corse, elle avait fait preuve, nous l'avons vu, d'une grande énergie. Parvenue à l'âge mûr, alors que ses enfants étaient en pleine prospérité, elle n'avait pas eu beaucoup d'empire sur eux, mais comme femme âgée, elle révéla de nouveau toute sa force d'âme, manifestant dans le malheur une dignité qui rappelait les matrones de l'antiquité.

A son arrivée à Rome, elle croyait encore que son fils avait échappé, et qu'il avait trouvé un sûr refuge en Amérique. Elle savait bien que le sceptre et la couronne étaient à jamais perdus pour lui, mais elle ne doutait pas qu'il n'eût conservé sa liberté. En apprenant qu'il avait été fait prisonnier sur le Bellérophon, et conduit à Sainte-Hélène, cette île déserte, en plein océan, où il était à la merci de ses

[1] Extrait d'une lettre écrite, en italien, par Madame Mère, au cardinal Consalvi.



AU BIVOUAC

D'après H. Vernet, collection du Musée Carnavalet.

ennemis, elle éprouva la plus grande douleur que puisse ressentir un cœur de mère.

Dans leur haine et leur terreur, les Anglais avaient décidé que Napoléon n'écrirait et ne recevrait aucune lettre qui ne fût soumise à l'inspection des fonctionnaires de l'île. On mettait ainsi obstacle à la correspondance du prisonnier avec sa famille. Quelle mortification pour eux de savoir que chacune de leurs lettres était ouverte par le gouverneur !

Ce ne fut qu'au retour du comte Las Cases en Europe que Letizia apprit l'état de pénurie où se trouvait son fils. Aussitôt, et sans réserve, elle voulut mettre à sa disposition tout ce qu'elle possédait. Au temps de la gloire et de l'abondance, on lui avait plus d'une fois reproché sa parcimonie ; et maintenant on la voyait profondément affligée de ce qu'on l'empêchait de tout donner à Napoléon.

Plusieurs sommes importantes et divers objets précieux, envoyés par elle à Sainte-Hélène, n'arrivèrent jamais à destination. Il faut cependant en excepter une somme de 100,000 francs que Napoléon avait personnellement demandée, en se plaignant du dénuement dont il souffrait.

Sa mère sympathisait profondément avec lui, mais ne pouvait l'aider comme elle l'aurait voulu, et c'était là sa plus grande douleur. Pour se rapprocher de lui, et adoucir son sort, volontiers elle eût pris le rôle d'une simple domestique. Malgré son âge avancé, elle ne redoutait ni le long voyage sur mer, ni l'influence pernicieuse du climat. Avec instance elle suppliait qu'on lui permît d'aller rejoindre son fils à Sainte-Hélène ; et, bien que ses requêtes fussent toujours repoussées, elle ne se lassait pas de les présenter, les renouvelant chaque année, tant que l'empereur vécut.

Pour les craintifs Européens, Napoléon, même prisonnier de Hudson Lowe, était encore redoutable ; aussi le nouveau gouvernement de la France et les ennemis du dehors se montrèrent-ils impitoyables pour lui et les siens ; ils n'épargnèrent pas même sa vénérable mère.

L'ancien empereur inspirait une haine amère à ses adversaires. Ceux-là même qui avaient été ses humbles courtisans jusqu'au jour de sa chute, l'accablaient de leur réprobation. Letizia, dans son impuissance, en était révoltée. Elle oubliait que ce fils tant aimé avait été lui-même un fléau pour les pays dont les princes le tenaient maintenant en captivité, et que beaucoup de gens ne voyaient en lui qu'un malfaiteur subissant le châtiment mérité. Quand elle lisait les attaques et les pamphlets publiés à son sujet, le rouge de l'indignation montait à ses joues pâles. Elle ne se plaignait ni de ses propres malheurs, ni du sort de ses autres enfants, mais elle ne pouvait supporter l'idée que le grand souverain auquel les frontières de l'Europe paraissaient naguère trop étroites, eût échoué à Sainte-Hélène.

« Toi qui es la mère de cet homme », se disait-elle, « tu dois désormais oublier le monde. Il n'y a plus de bonheur pour toi, car ton fils est malheureux. »

Tant Letizia que Napoléon attribuaient à la trahison et à la défection de Murat une grande partie de leurs malheurs. La mère avait, en conséquence, rompu toute relation avec Caroline et son mari. A son arrivée à Rome, après la première abdication de l'empereur, Letizia reçut de son gendre douze superbes chevaux, mais elle renvoya le présent en déclarant hautement qu'elle abhorrait la trahison et les traîtres.

Les efforts persistants de Caroline pour pacifier sa mère restaient sans résultat. Letizia refusait obstinément de revoir sa fille. Une fois, cependant, la reine de Naples réussit à forcer la consigne, et, s'approchant amicalement de sa mère, elle lui demanda ce qu'elle avait fait pour mériter un tel traitement.

« Ce que tu as fait ? » répondit Letizia. « Tu as trahi ton frère, ton bienfaiteur. »

Caroline objecta que son mari était seul maître de sa politique, que des circonstances impérieuses et l'intérêt de son royaume l'avaient forcé de rompre avec la France, et que personne ne pouvait, en bonne conscience, la rendre, elle, responsable de ce qui était arrivé.

« Tu as trahi ton bienfaiteur », répéta la mère irritée. « Tu devais user de toute ton influence pour détourner ton mari de sa funeste résolution. Et Murat, pour accomplir une telle action, aurait dû d'abord marcher sur ton cadavre. L'empereur était son bienfaiteur comme le tien. Va-t'en Caroline. »

Cela dit, elle tourna le dos à sa fille.

Quant à Murat, ne se sentant plus en sûreté sur le trône de Naples, depuis le retour de Napoléon en France, il avait, sans plan bien déterminé ni réflexion suffisante, déclaré la guerre à l'Autriche. Vaincu dans deux batailles, il était retourné à Naples avec les débris de son armée. Trouvant le peuple en révolte, il avait fui en France, mais Napoléon lui interdit l'entrée de Paris. Après la bataille de Waterloo, il partit pour la Corse, où il rassembla quelques partisans à la tête desquels il essaya vainement de reconquérir son royaume. Séparé de ses troupes par une violente tempête, et jeté sur la côte à Pizzo, en Calabre, il fut fait pri-

sonnier. Traduit devant un conseil de guerre, et condamné à mort, il fut fusillé le 13 octobre 1815.

Cette fin tragique n'amena point encore la réconciliation entre la mère et la fille. Ce ne fut qu'après la mort de Napoléon que Letizia céda enfin aux instances de Caroline pour obtenir son pardon ; et ce pardon même n'empêcha pas le souvenir de la trahison de rester toujours vivant dans le cœur de la mère.

Ses autres enfants lui causaient aussi beaucoup de souci. La plupart d'entre eux étaient bannis, et plusieurs réduits à l'indigence.

Après la chute de l'empereur, une sorte de vertige les avait saisis. Evidemment ils ne se rendaient pas compte de l'abîme où ils étaient tombés, et se croyaient encore en possession d'une certaine puissance.

La mère, elle, n'ayant jamais été éblouie par les grandeurs, était aussi la seule qui comprît la profondeur de la chute. Comme ceux qui ont connu le comble du bonheur et le comble du malheur, elle éprouvait pour la nature humaine des sentiments mélangés de compassion et de mépris.

Elle ne se faisait pas d'illusions sur ses enfants, auxquels elle désirait ardemment communiquer un peu de sa propre force d'âme.

« Je n'ai jamais attaché de prix aux honneurs, ni cru aux flatteries de la cour », disait-elle. « Si mes fils m'avaient mieux écoutée, ils ne seraient maintenant pas à plaindre. »

Et à une autre occasion :

« Mes enfants », remarquait-elle, « n'ont jamais pu comprendre comme moi le profond abaissement où nous a plongés le départ de l'empereur. »

Jérôme était le plus pauvre de ses fils. Son penchant à la prodigalité et ses goûts de luxe lui rendaient doublement dure l'obligation de se restreindre, et de tous les frères et sœurs, c'était lui qui pouvait le moins oublier qu'il avait porté la couronne.

Sans cesse il obsédait sa mère de demandes d'argent. Criblé de dettes et poursuivi par ses créanciers, il était encore tourmenté à l'idée que le testament maternel pourrait lui être défavorable, suivant les influences qui entoureraient la testatrice lorsqu'elle rédigerait ses dernières volontés.

Tout en venant libéralement en aide à son fils cadet, Letizia continuait à lui prêcher l'économie. Ses idées à cet égard n'avaient pas varié avec l'âge, et cela lui brisait le cœur de constater que ses enfants n'avaient rien appris à l'école du malheur.

Le 3 avril 1818 elle écrivait à sa belle-fille Catherine : [1]

« A l'heure qu'il est, vous ne devez pas ignorer que, dans ma famille, il y en a un bien malheureux et qui, plus que tout autre, a besoin que je vienne à son secours. »

... « Je ne puis pas vous donner un peu de mon caractère », écrivait-elle à Jérôme. « Au premier instant d'une mauvaise nouvelle, je m'afflige, mais au second j'espère plus que je ne suis affligée. Faites-en autant. S'il le faut, diminuez votre maison, détruisez-la même, en renvoyant tout le monde ; ce ne sera que plus honorable pour vous de lutter et de vaincre l'infortune. Je suis convaincue que Catherine a assez de grandeur d'âme pour s'accommoder au strict nécessaire. Une mère seule peut donner ce

[1] Registre de correspondance du cardinal Fesch.

conseil. Si vous le suivez, vous n'aurez plus rien à craindre et tout à espérer. [1]»

Dans une lettre à son fils Lucien :

« Tu devrais savoir depuis longtemps, » remarque Letizia, « que la majeure partie de la vie humaine est composée de malheurs et de déboires. Cette connaissance doit nous donner la force de nous raidir contre tout ce qui peut nous arriver, surtout quand il n'y a pas de notre faute. »

« Il faut vivre selon sa position, [2]» disait-elle un jour ; « quand on n'est plus roi, il est ridicule de chercher à l'être ; il suffit d'être homme de mérite. Les bagues ornent les doigts, mais elles viennent à tomber et les doigts restent toujours. »

Caroline aussi demandait de l'argent. Elle avait même prié des amis de Rome d'intercéder pour elle auprès de sa mère. Mais Letizia répondit, ici encore, que tout ce qu'elle possédait revenait à l'empereur, à qui elle devait tout.

Elisa, qui désirait acheter un domaine, n'eut pas meilleure chance que sa sœur. Letizia, on le sait, avait souvent proclamé que le plus malheureux de ses enfants lui inspirerait toujours le plus de tendresse ; le prisonnier de Sainte-Hélène possédait donc alors le meilleur de son cœur. Elle pensait constamment à lui.

« Dans des temps plus heureux, » répond-elle à Elisa, j'avais toujours la main ouverte pour mes enfants ; mais maintenant je n'ai pas le droit d'éparpiller ma fortune. Il ne faut pas oublier que je suis prête à me priver de tout, dans le cas où celui à qui je dois tout aurait besoin de mon secours. »

[1] Larrey, vol. II, p. 261.

[2] Larrey, vol. II, p. 343.

Le 29 août 1818 Letizia adressa la lettre suivante aux empereurs et rois réunis à Aix-la-Chapelle : [1]

« Une mère affligée au-dessus de toute expression a espéré, depuis longtemps, que la réunion de Vos Majestés Impériales et Royales lui rendrait le bonheur.

» Il n'est pas possible que la captivité prolongée de l'empereur Napoléon ne prête pas l'occasion de vous en entretenir, et que votre grandeur d'âme, votre puissance, les souvenirs des événements passés ne portent Vos Majestés Impériales et Royales à vous intéresser pour la délivrance d'un prince qui a eu tant de part à leur intérêt et même à leur amitié.

» Laisseriez-vous périr dans un exil de tourments un souverain qui, confiant dans la magnanimité de son ennemi, se jeta dans ses bras ? Mon fils aurait pu demander un asile à l'empereur son beau-père ; il aurait pu s'abandonner au grand caractère de l'empereur Alexandre ; il aurait pu se réfugier chez Sa Majesté Prussienne, qui, sans doute, se voyant implorée, ne se serait rappelé que son ancienne alliance. L'Angleterre peut-elle le punir de la confiance qu'il lui a témoignée ?

» L'empereur Napoléon n'est plus à redouter ; il est infirme. Fût-il plein de santé, eût-il les moyens que la Providence lui mit jadis entre les mains, il abhorre la guerre civile.

» Sire, je suis mère, et la vie de mon fils m'est plus chère que ma propre vie. Pardonnez à ma douleur la liberté que je prends d'adresser à Vos Majestés Impériales et Royales cette lettre.

» Ne rendez pas inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée contre son fils.

[1] Recueil de pièces authentiques, t. III, p. 346.

» Au nom de Celui qui est bon par essence, et dont Vos Majestés Impériales et Royales sont l'image, intéressez-vous à faire cesser les tourments de mon fils; intéressez-vous à sa liberté. Je le demande à Dieu, je le demande à vous qui êtes ses lieutenants sur la terre.

» La raison d'Etat a ses limites; et la postérité, qui immortalise tout, adore par-dessus tout la générosité des vainqueurs. »

Cette lettre ne fut pas prise en considération, et aucun changement ne s'opéra dans la situation de l'empereur. Les Bourbons avaient une telle frayeur du nom seul de Napoléon qu'ils allaient jusqu'à accuser sa mère, abîmée de douleur, d'organiser des plans de révolte.

Des mouvements révolutionnaires ayant éclaté en 1820 dans une partie de l'Europe, le bruit courut que Letizia avait recruté des agents qui avaient pour mission de fomenter en Corse des troubles en faveur de son fils. On prétendait que, dans toute la France, se formait un vaste complot pour procurer des partisans à l'empereur, et l'on précisait même le nombre de millions que Madame Bonaparte avait dépensés dans ce but.

Le fait est que Louis XVIII n'avait jamais senti son pouvoir bien établi, et que, trompé par de faux renseignements, le gouvernement français cherchait à rendre la mère de l'empereur responsable des événements. Sur les instances de l'ambassadeur de France à Rome, le pape, bien qu'à contre-cœur, se décida à envoyer son secrétaire d'Etat demander des explications à Letizia. Lui-même n'ajoutait pas foi aux bruits publics qui l'accusaient.

Le messager de Pie VII se présenta donc chez Madame Mère, et lui communiqua tous les détails

concernant les rumeurs en question. Le but de sa visite expliqué, il exprima ensuite son vif regret d'avoir été choisi pour une si pénible mission.

Madame Letizia, qui l'avait laissé parler sans l'interrompre,[1] lui répondit avec dignité :

« Monsieur le cardinal, je n'ai pas de millions, mais veuillez dire au pape, afin que mes paroles soient rapportées au roi Louis XVIII, que si j'étais assez heureuse pour posséder cette fortune qu'on m'attribue si *charitablement*, ce ne serait pas à fomenter des troubles en Corse que je l'emploierais ; ce ne serait pas non plus à faire des partisans en France à mon fils ; *il en a assez ;* ce serait à armer une flotte qui aurait une mission spéciale, celle d'aller enlever l'empereur à Sainte-Hélène, où la plus infâme déloyauté le retient prisonnier. »

Puis, saluant le cardinal, elle se retira dans son appartement.

La maladie et les souffrances de l'empereur n'avaient pas été longtemps un secret pour elle, et elle en subissait le douloureux contre-coup. En parlant des Alliés :

« Je savais bien qu'ils me tueraient », disait-elle souvent.

Un jour que Pauline Borghèse et la duchesse d'Abrantès se promenaient ensemble au Pincio :

« Tu vois comme ma mère pleure sur les malheurs de mon frère », dit la fille de Letizia à sa compagne. « La douleur, cependant, ne la mettra pas au tombeau ; elle souffrira longtemps, et sa souffrance est plus terrible encore que celle de l'empereur. »

Le cardinal Fesch, Lucien et Pauline étaient les seuls membres de la famille qui, jusqu'à la mort de

[1] Mémoires sur la famille impériale, 1842, t. Ier, p. 175.

l'empereur, fussent autorisés à demeurer dans le voisinage de Letizia.

Après la seconde abdication de Napoléon, Lucien, fait prisonnier d'Etat, avait été enfermé dans la citadelle de Turin ; mais, sur les pressantes sollicitations du pape, on l'avait remis en liberté. De temps à autre, il séjournait à Rome ; mais résidait habituellement dans ses domaines du Mont Albain.

Letizia disait souvent que, si le décret qui les bannissait tous était abrogé, elle se ferait conduire en Corse pour y terminer ses jours.

Joseph Bonaparte la priait en vain de venir se fixer auprès de lui en Amérique. Elle ne pouvait s'y résoudre.

Le 5 septembre 1818, elle écrivait à sa belle-fille Julie, qui, par raison de santé, habitait Francfort-sur-le-Main :[1]

« J'ai reçu des nouvelles de Joseph, qui me dit vous avoir envoyé quelqu'un qui lui amènerait Zenaïde,[2] dans le cas que vous ne fussiez pas en état de faire le voyage.

» Je comprends la peine que vous devez éprouver en vous détachant d'une fille chérie, je conçois, en outre, que les études et l'éducation de Zénaïde pourront s'en ressentir, en allant dans un pays où l'on ne trouvera pas toutes les facilités possibles pour cultiver ses talents. Votre cœur doit être sensiblement affligé en l'exposant à un si long voyage, sans vous; mais, enfin, il est juste aussi qu'un père ait sa part de bonheur, et que, dans le malheur, il veuille en-

[1] Registre de correspondance du cardinal Fesch.

[2] Zenaïde était la fille aînée de Joseph et de Julie, née en 1801, morte en 1856.

core avoir une enfant pour partager avec elle les maux de la vie.

» Joseph m'écrit : « Pourquoi ne vous en venez-vous pas à Rome? » Ma réponse est fort simple : c'est que vous avez toujours espéré partir pour le rejoindre; que, du reste, Francfort n'avait rien pour vous retenir, puisque j'avais su que vous viviez dans une retraite absolue, et avec une économie au delà de votre état.

» Joseph semble me faire des reproches de ce que je ne me rends pas en Amérique. Il croit que c'est ma tendresse pour le cardinal qui me retient à Rome; mais mon âge, mes infirmités m'avertissent que je ne dois m'exposer ni à un si long voyage, ni au changement de climat. S'il avait été dans une position aussi malheureuse que celle de l'empereur, je n'aurais pas hésité un instant; mais il est bien et libre; pourrai-je alors m'oublier moi-même?

» Du reste, si toute la famille s'y rendait, il n'y a pas de doute que je ne dusse courir et les dangers de la mer et les intempéries du climat. »

XXVI

La mère de l'empereur vis-à-vis des persécuteurs de Napoléon. — Marie-Louise et l'empereur d'Autriche. — Le duc de Reichstadt.

Pendant son exil à Rome, la mère de Napoléon dicta de courts mémoires à sa dame de compagnie, Rosa Mellini. Ces récits, plus d'une fois déjà cités par nous, se terminent par ces mots :

« Ma vie finit avec la chute de l'empereur. A dater de ce moment, je renonçai à tout, pour toujours. Plus de visite dans aucune société, plus de théâtre, qui avait été mon unique distraction dans les moments de mélancolie. Mes enfants et mes neveux m'ont toujours priée d'aller au théâtre, je m'y suis toujours refusée, en regardant leur invitation comme une injure. »

Letizia parlait rarement des jours glorieux du passé ; mais elle aimait à se rappeler l'affection et le respect de ses enfants, qui ne lui firent jamais défaut. Elle évoquait de préférence l'image de Napoléon enfant. Son grave visage s'éclairait au souvenir de la naissance de ce remarquable fils. « Je suis plus qu'impératrice », disait-elle volontiers; « je suis la mère du grand Napoléon. »

A l'exception de lord et lady Holland, qui adoucissaient, dans la mesure du possible, la captivité de Napoléon, elle n'ouvrait sa maison à aucun Anglais, ni à aucun représentant des autres puissances liguées contre lui. Cela s'explique aisément par la haine implacable qu'elle nourrissait contre les persécuteurs de son fils.

On raconte que le futur Napoléon III avait eu un

moment l'idée de se présenter pour le service militaire en Russie. Quand il fit part de ce projet à sa grand'mère :

« Ne t'appelles-tu pas Napoléon ? » demanda-t-elle.

« Oui », répondit le petit-fils.

« Dans ce cas, tu dois savoir ce que tu as à faire », dit sévèrement l'aïeule.

Comme on lui proposait une fois de remplacer sur son équipage les armoiries impériales par les siennes propres ou celles de son mari :

« Pourquoi le ferais-je ? » fut sa réponse. « L'Europe, pendant dix ans, s'est inclinée jusqu'à terre devant les armes de mon fils. Les rois les connaissent bien. »

Un jour qu'elle se promenait en voiture au Corso, il y avait une telle foule que le cocher fut obligé de mettre les chevaux au pas. Deux officiers autrichiens, en uniforme, reconnaissant les armes impériales sur l'équipage, se permirent de jeter un regard indiscret de ce côté. Letizia s'en aperçut, et comme elle avait reconnu l'uniforme exécré :

« Messieurs », s'écria-t-elle en baissant vivement la glace de la portière, « que voulez-vous à la mère de l'empereur Napoléon ? »

Les officiers, très confus, se contentèrent de saluer respectueusement.

Jamais elle ne put pardonner à l'empereur d'Autriche de s'être allié aux ennemis de Napoléon, ni à Marie-Louise d'avoir abandonné son époux dans le malheur.

Dans le courant de 1819, le souverain de l'Autriche fit un séjour à Rome. Seul le palais Bonaparte ne fut pas illuminé en son honneur. Froid et sombre s'élevait le haut bâtiment à l'extrémité du Corso, car la mère de Napoléon avait même fait baisser toutes les jalousies.

La volage Marie-Louise avait accompagné son père pour une partie du voyage. Lorsqu'on approcha des Etats du pape, un chambellan fit remarquer à l'ex-impératrice qu'elle ferait bien de s'informer si Madame Letizia désirerait sa visite, dans le cas où elle irait jusqu'à Rome. L'ambassadeur autrichien reçut alors la mission de se rendre chez la vieille dame, pour la pressentir à ce sujet.

« Ce que vous m'apprenez là, monsieur l'ambassadeur », lui dit Madame d'un ton sévère, « a lieu de me surprendre, en vérité. Vous faites injure à ma belle-fille en supposant qu'elle court les grands chemins, au lieu d'être auprès de son mari, martyr à Sainte-Hélène. La femme dont vous me parlez ne saurait être ma belle-fille ; c'est sans doute quelque intrigante qui se pare de mon nom ; et je ne reçois point les intrigantes. »[1]

Cette réponse, transmise à Marie-Louise, la remplit, dit-on, de confusion. Elle rebroussa aussitôt chemin, et retourna dans son petit duché de Parme, sans avoir vu la Ville éternelle. Son père, lui, poursuivit son voyage jusqu'à Rome. Il avait là une parente, l'ex-reine d'Etrurie, dont le palais, par un singulier hasard, était contigu à celui de la mère de Napoléon. Comme il voulait saluer cette dame avant son départ, il envoya, au préalable, son adjudant chez elle ; mais celui-ci ayant mal compris le message impérial, se fit, par erreur, annoncer chez Letizia Bonaparte.

« L'empereur d'Autriche, mon maître », dit-il à haute voix en entrant.....

Il n'en put dire davantage, car Madame, se levant avec fierté, l'interrompit par ces mots :

[1] Larrey, v. II, p. 202.



NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

d'après Horace Vernet.

« Allez dire, Monsieur, à l'empereur d'Autriche, votre maître, qu'il n'y a rien de commun entre lui et la mère de l'empereur Napoléon. »

Son indignation, il faut l'avouer, était suffisamment motivée. Depuis que son petit-fils se trouvait entre les mains de l'empereur d'Autriche, ne lui était-il pas interdit de le voir ou de correspondre avec lui ? En outre, le grand-père maternel du roi de Rome, sans mentionner le nom de celui-ci, ni le nom de son père, avait rédigé un document où il déclarait que « l'archiduchesse Marie-Louise avait eu un fils, auquel étaient conférés armes, titres et nom de famille. »

Quand elle eut connaissance de ce document, Letizia rit amèrement.

« En vérité », se serait-elle écriée, après avoir jugé cet acte, « nous voilà trop vengés de la maison d'Autriche ! Jamais je ne me serais imaginé qu'en donnant Marie-Louise à mon fils, on avait cru en faire, non son épouse, mais sa maîtresse. »

« Quoi qu'on fasse », disait encore Madame Mère dans une autre occasion, « mon petit-fils ne portera jamais un plus beau nom que le nom de son père. Le titre de duc de Reichstadt est sourd ; celui de Napoléon Bonaparte retentira toujours au bout du monde, et les échos de la France ne manqueront pas de le répéter. »

L'aïeule aimait cet enfant, qu'elle ne devait plus revoir. Plus les nouvelles de l'empereur étaient désespérées, plus elle s'attachait fortement à son petit-fils.

Elle avait la ferme conviction que sa famille règnerait de nouveau en France. Toutefois l'espoir de cette restauration ne la trompait pas sur la situation présente. Elle ne sortait de son austère retraite que

pour signer des pétitions en faveur du prisonnier de Sainte-Hélène. Et dans ces manifestations d'amour maternel se reconnaissaient la dignité et le calme propres aux âmes qui ne se laissent pas bercer d'illusions.

Dans ses nuits d'insomnie et ses journées solitaires, elle pensait au rétablissement de l'empire. Quand et comment il s'opérerait, elle l'ignorait; mais chaque matin, dans sa pensée, elle envoyait ses maternelles salutations au fils de Napoléon, captif aux rives du Danube, comme elle était, elle-même, prisonnière aux bords du Tibre.

XXVII

Napoléon à Sainte-Hélène. — Letizia apprend la mort de l'empereur. — Visite d'Antommarchi. — Mort de Pauline Borghèse.

Depuis longtemps il ne restait que peu ou point d'espoir de voir Napoléon se rétablir, et les nouvelles qui parvenaient de Longwood à Rome désespéraient sa malheureuse mère.

Grâce à l'intervention du pape auprès du gouvernement anglais, Letizia fut autorisée à envoyer à l'empereur, sur sa demande, deux ecclésiastiques, un médecin et un ou deux domestiques.

Dans ses promenades à Sainte-Hélène, le prisonnier avait fait la connaissance d'une petite fille qui l'intéressait et qui recevait de lui des leçons de religion. « Je cesserai bientôt de t'instruire », lui dit-il un jour. « Un prêtre va venir ici ; il te préparera à ta première communion ; et moi, il me préparera à la mort. »

Cinq années furent accordées à l'empereur vaincu pour examiner son passé, considérer sa place dans l'histoire, se justifier devant les hommes et s'humilier devant Dieu. Pendant cinq ans il fut, pour ainsi dire, sur le seuil de la tombe, ou plutôt il y descendait pas à pas, plus grand dans cette expiation de ses fautes qu'il ne l'avait jamais été au faîte de la gloire et des honneurs.

Vers la fin de 1819 arrivèrent les envoyés de sa mère : un jeune médecin italien, nommé Antommarchi, l'abbé Buonavita, vieux prêtre qui avait été jadis missionnaire au Mexique, un jeune abbé Vignale et deux domestiques. Ainsi furent comblés les vides

créés dans l'entourage de Napoléon par la maladie ou d'autres causes.

L'empereur fut profondément touché de ce que les nouveaux venus racontèrent de sa famille, surtout de Letizia, Pauline, Joseph et Lucien. Ses deux frères offraient de passer, alternativement, trois ans auprès de lui à Sainte-Hélène, et Letizia et Pauline exprimaient de nouveau, par la bouche du prêtre, leur désir de partager sa captivité.

Napoléon, cependant, se sentant près de sa fin, n'accepta pas ces propositions. Il semblait, avant tout, préoccupé de sa mère :

« Elle m'a toujours aimé », [1] disait-il ; « elle a été, toute sa vie, une excellente femme, une mère sans égale ; elle a un courage, une force d'âme au-dessus de l'humanité. »

Elisa Baciocchi, dépouillée, elle aussi, de sa couronne, vivait depuis quatre ans à Trieste, dans le proche voisinage de Jérôme et de sa femme qui, comme elle, avaient trouvé un refuge temporaire dans cette ville. Les malheurs de la famille et les persécutions qu'elle-même avait subies ayant miné sa santé, elle mourut le 6 août 1820. Napoléon apprit ce décès par les journaux. C'était la première des Bonaparte qui quittait ce monde depuis que, jeune officier, il avait assisté aux derniers moments de l'archidiacre Lucien.

« Elisa me montre le chemin », dit-il, « je la suivrai bientôt. »

L'abbé Buonavita ne pouvait supporter le climat de Sainte-Hélène ; il fut donc obligé de retourner en Europe. Le comte de Montholon, ainsi que le général

[1] *Conversations religieuses de Napoléon*, par le chevalier de Beauterne. Paris, 1841, 1 vol. in-8°

Bertrand et sa famille et le fidèle valet de chambre Marchand, restaient auprès de l'empereur. Le comte profita de l'occasion pour envoyer à Letizia des nouvelles directes de son fils. Dans une lettre datée du 17 mars 1821 il décrit à la princesse Borghèse l'état désespéré du malade, pour qu'elle en informe sa mère, et il termine par ces mots : [1]

« Les journaux de Londres publient continuellement de fausses lettres, datées de Sainte-Hélène, dont le but évident est d'en imposer à l'Europe. L'empereur compte sur Votre Altesse pour faire connaître à des Anglais influents l'état véritable de sa maladie. Il meurt, sans secours, sur cet affreux rocher : son agonie est effroyable. »

Le 15 avril 1821 Napoléon fit son testament. Il rassembla les objets de valeur qu'il possédait encore, et stipula qu'ils devaient être partagés entre son fils, sa mère et ses frères et sœurs.

Après avoir mis de côté pour son fils ce qu'il avait de plus précieux, il réserva, entre autres, pour sa mère la lampe d'argent qui avait éclairé ses longues nuits d'insomnie et de souffrance, sans espoir de guérison.

« Je remercie », dit-il, « ma bonne et excellente mère, de l'interêt qu'elle m'a conservé. »[2]

Son valet de chambre Marchand reçut la mission de lui couper les cheveux, après sa mort, et d'en faire faire des bracelets, à envoyer à l'impératrice Marie-Louise, à sa mère et aux autres membres de la famille.

[1] *La Captivité*, suite de la correspondance de Napoléon Ier, t. XXXII.

[2] *Testament de Napoléon*, suite de la correspondance, t. XXXII, p. 581.

Le lendemain, dans un codicille, il écrivit de sa propre main :

« Je lègue à Madame, ma très bonne et chère mère, les bustes, cadres, petits tableaux qui sont dans mes chambres, et les seize aigles d'argent, qu'elle distribuera entre mes frères, sœurs, neveux, ainsi que les chaînes et colliers de la Chine que Marchand lui remettra pour Pauline... »

S'il se montra, selon ses moyens, généreux pour tout son entourage de Sainte-Hélène, il n'oublia pas non plus ceux qui lui avaient rendu des services dans sa jeunesse. Ainsi, dans ses dernières volontés figure le nom de Costa de Bastelica qui, lors des troubles de la Corse, avait facilité la fuite des Bonaparte.

Il conclut en recommandant à son fils de chercher à se rapprocher de sa famille paternelle.

Le mois d'avril terminé, Napoléon n'avait plus que peu de temps à vivre. Sept jours avant sa mort, il avait dit au docteur Antommarchi : [1]

« Quand je ne serai plus, vous vous rendrez à Rome ; vous irez trouver ma mère, ma famille ; vous leur rapporterez tout ce que vous avez observé, relativement à ma situation, à ma maladie et à ma mort sur ce malheureux rocher ; vous leur direz que le grand Napoléon a expiré dans l'état le plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à sa gloire ; vous leur direz qu'en expirant il lègue à toutes les familles régnantes l'horreur et l'opprobre de ses derniers moments. »

Le creuset purifiant de la souffrance, voilà ce qu'il fallait pour libérer enfin l'âme du grand héros, et

[1] *Les derniers moments de Napoléon* (1819-1821), par le Docteur Antommarchi. Tome second, page 97.



NAPOLÉON MOURANT

d'après la statue de V. Vela.

c'est aussi dans l'humiliation et la solitude qu'il apprit à regarder la mort en face.

Le 5 mai 1821 un terrible ouragan faisait rage à Sainte-Hélène, déracinant les arbres que l'empereur captif avait plantés de ses propres mains. Vers 6 heures de l'après-midi la tempête s'apaisa, et c'est à cette même heure qu'expira Napoléon, âgé de près de 52 ans. Son fidèle valet de chambre le revêtit du manteau militaire qu'il avait porté, comme premier consul, à la bataille de Marengo.

Conformément au désir exprimé par l'empereur, on fit l'autopsie de son corps, et l'on découvrit qu'un cancer à l'estomac avait été la principale cause de sa mort. Le foie aussi était atteint, par suite, sans doute, du climat insalubre de l'île. Le chagrin et le manque d'exercice corporel avaient d'ailleurs hâté les progrès de la maladie, et mis fin à une existence qui, en d'autres circonstances, eût pu se prolonger longtemps encore.

Un seul prêtre et quelques amis prièrent auprès du mort. Quel contraste entre cette paisible cérémonie et les scènes tumultueuses de la vie du défunt, entre les années de captivité terminées par cette fin solitaire et la carrière de celui qui avait fait trembler l'Europe !

Deux mois plus tard on apprit enfin à Paris que l'empereur était à l'agonie ; et ce ne fut que le 22 juillet que Letizia reçut l'annonce de la mort de son fils.

Elle refusa, les premiers jours, de recevoir même ses enfants, et congédia son frère d'un geste de la main. Ses larmes, ses pensées allaient sans cesse à ce fils, qui lui était devenu le plus cher de tous ses enfants, non à cause de sa gloire, mais par le fait de ses malheurs.

Peu à peu, cependant, cette femme énergique maîtrisa sa douleur, et pria le cardinal Fesch de répondre aux lettres de condoléances qui affluaient de toutes parts. »

Voici ce qu'il écrivait à l'ex-roi Jérôme, le 1er août : [1]

« ... C'est depuis neuf jours (le 22 juillet) que votre mère a appris la mort de l'empereur. Sa douleur a été telle que vous pouvez vous l'imaginer ; mais elle y était préparée par l'arrivée de l'abbé Buanovita. Par les dépêches qu'elle vous a envoyées, vous avez dû vous apercevoir que son caractère n'était point affaibli : j'oserais même dire qu'il s'était raidi, au point que pour la nouvelle de la mort d'Elisa, sa santé en reçut atteinte, et dans cet affreux événement, elle a, d'une certaine manière, résisté à la douleur ; elle n'a pas eu besoin de se mettre au lit ; elle n'a souffert aucun symptôme de fièvre, et si on en excepte une grande tristesse, la diminution d'appétit et une augmentation de faiblesse, elle se porte bien.

» Seriez-vous moins fort qu'elle ?...

» Nous n'avons reçu d'autres relations que celles que les feuilles donnent...

» Louis, qui est venu de Florence pour consoler sa mère, et où il va retourner dans peu de jours, prétend qu'on ne trouvera aucune difficulté, dorénavant, à vous donner des passeports. Si cela était, Madame espère que vous ne manqueriez pas de vous rendre auprès d'elle, avec la reine et vos enfants. »

Onze jours plus tard, Letizia, en écrivant à Pauline, dit entre autres :

« Ma santé est passable, en comparaison de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre. »

Soit Lucien, soit Louis entouraient leur mère de

[1] Larrey, vol. II, p. 264.

sympathie dans cette cruelle épreuve. Ils auraient voulu la consoler, mais, devant une telle douleur, ils ne trouvaient que des larmes pour exprimer leurs sentiments. Louis aurait aimé que sa mère le suivît à Florence, et Lucien, de son côté, la suppliait de venir passer quelque temps chez lui, dans le voisinage de Viterbe. Letizia refusa toutes ces offres. Elle ne voulait pas quitter Rome.

A sa belle-fille Julie elle écrit le 16 août :

« Malgré la douleur, dont vous pouvez vous imaginer l'intensité, la divine Providence conserve ma santé ; mais, malgré mon caractère, je ne puis pas me tirer de l'état de tristesse qui semble devoir abreuver ma vie. »

Letizia désirait ardemment obtenir du gouvernement anglais la dépouille mortelle de son fils; mais sa requête resta sans effet.

Peu de temps avant sa mort, l'empereur lui-même avait dit : [1]

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. Si l'on proscrit mon cadavre comme on a proscrit ma personne, que l'on me refuse un peu de terre, je souhaite que l'on m'inhume auprès de mes ancêtres, dans la cathédrale d'Ajaccio, en Corse. S'il ne m'est pas permis de reposer où je naquis, eh bien! qu'on m'ensevelisse là où coule cette eau si douce et si pure. »

Les autorités s'opposant à ce que le corps fût transporté en Europe, on l'enterra en effet, près de la source où l'empereur malade avait souvent, par quelques gouttes d'eau, rafraîchi ses lèvres brûlantes.

[1] *Les derniers moments de Napoléon* (1819-1821), par le Docteur Antommarchi. Tome II, pages 100 et 114.

Ce ne fut que vers la fin de 1840 que ses cendres, ramenées à Paris, furent déposées sous le Dôme des Invalides.

Après avoir terminé leur dernière et pénible mission, à Sainte-Hélène, les amis de Napoléon retournèrent en Europe. Suivant l'ordre reçu, Antommarchi se rendit immédiatement en Italie. A Parme, il fut éconduit par Marie-Louise, à qui il avait demandé audience. Il ne vit que de loin la femme de l'empereur, à une représentation théâtrale. Il ne fut pas reçu non plus par Louis Bonaparte, celui-ci étant malade lors de son passage à Florence.

A Rome, il se rendit d'abord chez la princesse Borghèse, qui l'accueillit avec empressement, bien que très malade, elle aussi. Avant que la nouvelle de la mort de son frère fût parvenue en Europe, elle avait renouvelé ses instances auprès du gouvernement anglais pour obtenir l'autorisation d'aller le rejoindre à Sainte-Hélène, et c'est avec une profonde compassion qu'elle écoutait les détails donnés par le docteur sur les souffrances de son patient.

Antommarchi se présenta ensuite chez Letizia, qu'il trouva encore plus douloureusement émue que Pauline.

« Je fus obligé d'user de prudence dans mes communications », raconte-t-il dans ses Mémoires; « il fallait peser mes paroles; en un mot, je n'osais lui dire qu'une partie de ce dont j'avais été témoin.

» A ma seconde visite, sa douleur, au premier abord, semblait plus calme, plus résignée. Mes récits, néanmoins, étaient souvent interrompus par ses sanglots. Je m'arrêtais alors, mais la malheureuse mère séchait promptement ses larmes pour m'interroger de nouveau. Il y avait en elle comme une lutte entre son poignant chagrin et le désir ardent de tout

savoir. Jamais je n'ai vu un plus effroyable déchirement.

» Je la visitai une troisième fois », dit encore le docteur, « et, en signe de bienveillance et de satisfaction, elle me fit présent d'un diamant qui ne me quittera jamais, car je l'ai reçu de la mère de l'empereur. »

Après la mort de Napoléon, Letizia considéra que les devoirs de chef de famille lui incombaient plus que jamais auprès de ses autres enfants, qu'elle désirait voir réunis autour d'elle dans des relations de plus en plus intimes.

Jérôme, sa femme et ses enfants avaient enfin reçu des puissances la permission de la visiter à Rome, et elle soupirait après le moment de leur arrivée.

Agée à cette époque d'environ 73 ans, Letizia était affaissée et fort amaigrie. Son teint couleur d'albâtre et l'apparence presque diaphane de sa personne portaient à croire qu'elle n'avait plus longtemps à vivre ; mais, aussitôt qu'elle parlait, cette impression disparaissait. Ses yeux brillaient encore comme deux diamants noirs, et l'on sentait que, sous cette frêle enveloppe s'agitait une vie intense. La mère de l'empereur était une de ces femmes que l'âge et le chagrin peuvent courber, non briser.

Elle était le type de la vieille race corse, telle qu'on la rencontre encore dans les contrées montagneuses de l'île, et dans les familles où aucune alliance étrangère ne s'est produite.

Depuis la mort de son fils, Letizia ne quitta plus ses vêtements de deuil. Elle portait presque toujours une robe de laine noire, et un turban de même couleur, rappelant par sa forme ceux dont on se coiffait du temps de l'Empire.

Quand, après leur longue séparation, elle serra de nouveau Jérôme dans ses bras, son émotion fut si

violente qu'elle fondit en larmes, en murmurant, d'une voix entrecoupée de sanglots, le nom de ceux qui n'étaient plus : « Elisa ! Napoléon ! »

Malgré tous ses malheurs, elle n'avait pas vidé le calice de l'amertume jusqu'à la lie. De nombreux chagrins lui étaient encore réservés. La mort devait continuer à frapper autour d'elle, sans l'atteindre, comme si la mesure de ses douleurs était sans bornes.

Nous savons que Pauline avait toujours été sa fille préférée. Et leur séjour simultané à l'île d'Elbe, les années passées ensemble à Rome et la fidélité de la princesse Borghèse à l'empereur déchu avaient encore resserré les liens qui les unissaient. La gaîté et la tendresse de Pauline réchauffaient le cœur de cette mère, qui ne pouvait se passer de l'affection de ses enfants.

Par malheur, le mal dont la princesse souffrait depuis longtemps faisait des progrès inquiétants. En septembre 1823, son état devint même si alarmant qu'elle dut être brusquement éloignée de Rome, dont l'air ne lui convenait plus.

Depuis plusieurs années, elle vivait séparée de son mari, ce qui n'empêchait pas le prince Borghèse d'être en excellents termes avec Letizia. Celle-ci, souhaitant vivement une réconciliation entre sa fille et son gendre, s'adressa au pape Léon XII, successeur de Pie VII, pour le prier d'agir dans ce sens. Le résultat de cette démarche fut que le prince Borghèse, à la demande de sa belle-mère et du saint-père, partit aussitôt pour Florence, où Pauline avait été transportée avec les plus grandes précautions. Nul n'ignorait qu'elle avait autrefois donné souvent à son mari des sujets de jalousie et de mécontentement. En le revoyant à cette heure solennelle, elle



NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT

Collection du marquis de Girardin.

lui tendit sa main tremblante, et lui demanda pardon de l'avoir offensé au cours de leur vie conjugale.

Dans ses derniers moments, sa pensée se reporta vers le seul enfant qu'elle eût jamais eu, et vers sa mère, qui avait versé tant de larmes que la source semblait devoir en être tarie ; puis, avant de fermer les yeux pour toujours, elle jeta un dernier regard sur le portrait de l'empereur, et expira, le 9 juin 1825, épuisée de souffrance.

Jérôme fut le seul de la famille Bonaparte qui arriva à temps pour lui dire adieu à son lit de mort.

Dans son testament, la princesse Borghèse avait institué sa mère principale héritière.

Pour la troisième fois, dans le courant de quelques années, la mort avait enlevé à Letizia un de ses enfants. Des monts Albains, où elle passait l'été, elle écrit, le 6 août, aux filles de l'ex-roi Joseph :

« Nous avons perdu cette pauvre Pauline; vous concevez facilement mon chagrin. Mes enfants sont les seuls biens qui m'attachent à la vie. »

Au commencement de cette même année 1825, le 2 janvier, Madame Mère avait adressé, de sa propre main, à ses enfants et petits-enfants, une lettre collective qui se terminait par ces mots :

« Adieu, mes chers enfants; recevez ma bénédiction, mes tendres embrassements, et aimez-moi toujours. »

XXVIII

Vie à Rome. — Accident et cécité. — La statue de Napoléon est érigée de nouveau sur la colonne Vendôme, à Paris.

La mère de Napoléon passait les hivers à Rome dans la plus profonde retraite. En été, généralement, elle se rendait aux Monts Albains. Les étrangers n'avaient que rarement accès dans sa maison, mais les vétérans de l'empire étaient toujours les bienvenus. Chaque jour elle recevait la visite de son frère, le cardinal Fesch, qui lui était si complètement dévoué qu'il semblait ne plus vivre que pour elle.

Parmi ses enfants encore en vie, Lucien et Louis seuls avaient la liberté d'aller la voir quand ils voulaient. Cependant Jérôme, Catherine et la reine Hortense passaient souvent l'hiver à Rome, et leurs enfants faisaient de fréquentes visites à « bonne-maman » et l'aimaient énormément.

Après la mort de l'empereur, le gouvernement anglais ayant cessé de persécuter les Bonaparte, l'ex-roi Joseph quitta l'Amérique pour revenir en Europe, et s'établit provisoirement en Angleterre. Il lui tardait beaucoup de revoir sa mère, mais le gouvernement autrichien s'opposa à ce qu'il allât en Italie. Sa ressemblance avec l'empereur était devenue si frappante qu'en le voyant le peuple aurait pu croire au retour du prisonnier de Sainte-Hélène.

Letizia fut extrêmement affligée qu'on lui interdît de voir son fils aîné. En apprenant que la requête de Joseph avait été repoussée :

« Pauvre Napoléon ! » s'écria-t-elle avec amertume,

« on se venge maintenant d'avoir trop tremblé devant toi jadis. »

Des plus hauts fonctionnaires de la cour papale aux plus pauvres habitants de la ville, en d'autres termes, du haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde à Rome vénérait Letizia.

Elle allait volontiers à pied entendre la messe à Sancta Maria in Portica et à San Lorenzo in Lucina, et se plaisait aussi à écouter la musique à Trinita dei Monti. Au haut du perron, et appuyée à la balustrade de marbre qui va de la Place d'Espagne au Pincio, elle jouissait des chants que les nonnes exécutaient derrière leur grille.

Les ruines de l'ancienne Rome avaient pour elle un charme particulier. Quand elle se promenait au Forum Romanum, ou se reposait entre les murs du Colysée, les guides qui accompagnaient les étrangers ne manquaient pas de la leur désigner :

« Voyez-vous cette dame », disaient-ils, « c'est la mère de Napoléon ! »

Elle se faisait aussi conduire en voiture dans la « campagna », ce lieu désert où le tombeau des rois de l'antiquité attire le regard des promeneurs ; mais elle se rendait de préférence à la villa Borghèse, résidence d'été de son gendre, dont le magnifique parc témoignait des richesses héréditaires de la famille. Par les belles et tièdes journées d'automne, Letizia trouvait son meilleur refuge dans cette ravissante campagne. A l'approche de l'hiver, les arbres gigantesques perdaient leur feuillage, qui tombait en monceau à ses pieds. Et même lorsque la mauvaise saison avait recouvert de son voile sombre la brillante nature italienne, que le parc était triste et mort, elle ne renonçait pas à sa promenade favorite.

« Il me semble », disait-elle, « qu'ici je respire l'air de la France. »

Elle était généralement accompagnée par son chambellan Colonna, sa jeune lectrice Rosa Mellini et une parente éloignée, Mademoiselle Ramolino. Quant à sa fidèle Saveria, elle avait quitté ce monde peu de temps après la mort de Pauline Borghèse.

La fille aînée de Lucien, Charlotte, était une de ses petites-filles préférées, et la plus assidue aussi à rendre visite à sa grand'mère.

Le 22 avril 1830, Letizia, âgée alors de 80 ans passés, se promenait dans le parc de la villa Borghèse avec Charlotte, Monsieur de Presles, ancien ami de la famille, et le chambellan Colonna. Elle avait pris le bras de ce dernier, mais quand on arriva à un sentier où deux personnes ne pouvaient marcher côte à côte, elle le quitta. Le sentier était rocailleux, et la vieille dame, ayant fait un faux pas, tomba avant que ses compagnons pussent venir à son aide. Quand on essaya de la relever, elle ressentit une violente douleur dans tous les membres. Avec force précautions, elle fut transportée chez elle dans une voiture. Elle avait la hanche cassée, et son état était si grave que le pape donna ordre au cardinal Fesch de lui administrer les derniers sacrements en son nom, honneur réservé aux seules têtes couronnées.

Ceux de ses enfants qui le purent accoururent auprès de la malade : ses fils Louis, Lucien et Jérôme, sa belle-fille Julie avec ses deux filles, la femme de Lucien et l'ex-reine Caroline, qui avait enfin obtenu la permission de revoir cette mère si gravement offensée par elle. La destinée les avait cruellement poursuivies. Et quel revoir pour toutes deux après ces quinze ans de séparation !

L'ex-reine de Naples aurait voulu rester auprès de sa mère, pour la soigner. Mais les gouvernements de l'Europe, et tout d'abord l'Autriche, re-

doutaient la réunion de tant de membres de la famille Bonaparte en un même lieu. La présence de la reine Caroline éveillait surtout l'inquiétude, aussi ne lui permit-on pas de rester plus de quatre semaines à Rome.

Depuis sa chute dans le parc de la villa Borghèse, jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant six longues années, Letizia ne put plus bouger. Peu de temps après l'accident elle eut encore le malheur de perdre la vue, de sorte qu'elle était à la fois estropiée et aveugle.

C'en était fait désormais des promenades au Monte Pincio et à la villa Borghèse, si fortifiantes pour le corps et pour l'âme ; mais par les fenêtres ouvertes elle entendait au moins de joyeuses voix monter jusqu'à elle du Corso, et le chaud soleil du Midi envoyait aussi ses rayons dans les tristes salles où elle était emprisonnée.

« Le soleil vient encore me visiter comme un ami », disait-elle, « mais, hélas ! je ne le vois plus. »

Même à cet âge avancé. Letizia conservait ses anciennes habitudes. L'hiver elle portait un tablier de soie noire ; l'été, un tablier blanc, et elle continua à filer et à tricoter aussi longtemps que ses forces le lui permirent. De son lit ou de sa chaise à roulettes, elle dirigeait personnellement son ménage, faisant chaque matin ses comptes, et prêchant, à toute occasion, l'économie à ses enfants. Dans la chambre où elle se tenait d'habitude, il y avait une grande armoire vide, à incrustations de cuivre. Ses petits-enfants ne s'en approchaient jamais sans frayeur, car lorsqu'ils faisaient trop de bruit, la grand'maman les y enfermait.

Letizia ne changeait pas de toilette dans la journée. Le matin, dès qu'elle était habillée, elle se fai-

sait traîner dans sa chaise à roulettes d'un bout à l'autre de l'appartement, soit par son chambellan, soit par d'autres personnes de son entourage. Trop faible pour tenir des béquilles, elle avait dû renoncer à en faire usage. Pour se lever de son lit ou de sa chaise, elle était soutenue par deux dames de sa maison, qui lui étaient très dévouées.

En général, elle s'éveillait de bonne heure ; et Rosa Mellini, toujours la première à la saluer le matin, lui faisait la lecture jusqu'à dix heures, Letizia déjeunait au lit. Son couvert était placé sur une petite table d'acajou dont Napoléon s'était servi à Sainte-Hélène. Elle observait dans ses repas une grande frugalité, qu'elle n'imposait nullement aux gens de sa maison. Comme on lui demandait un jour son secret pour avoir conservé sa santé, malgré tous ses malheurs, jusqu'à un âge si avancé :

« Je suis toujours sortie de table avec de l'appétit », répondit-elle, « et à chaque malheur, je me suis résignée à la volonté de Dieu. »

Elle mangeait très vite, et ne restait à table que le temps strictement nécessaire. Napoléon non plus n'avait jamais aimé les longs repas.

« Je mange trop vite », a-t-il dit plus d'une fois. « C'est une habitude que j'ai héritée de ma mère. »

Letizia se promenait encore de temps en temps en voiture ; mais ces sorties devenaient de plus en plus difficiles. On la portait dans un fauteuil jusqu'en bas du perron où l'attendait la voiture, puis on l'y étendait sur un matelas, de sorte qu'elle était couchée comme dans son lit. Une de ses dames prenait place à côté d'elle, et l'on allait au pas jusqu'aux portes de Rome.

Sur le conseil des médecins, ces promenades cessèrent bientôt. Elles fatiguaient trop la vieille dame.

Assise dans l'embrasure d'une des fenêtres de son palais, elle se contentait d'écouter le roulement des équipages et le galop des chevaux d'un bout à l'autre du Corso. Parmi la foule, bien des gens s'arrêtaient devant sa demeure, témoignant ainsi spontanément de leur profond respect pour cette mère d'empereur, si cruellement éprouvée.

Si elle ne pouvait plus les voir, du moins entendait-elle les passants chuchoter sous ses fenêtres :

« C'est ici que demeure la mère de Napoléon. »

« Voyez, Madame », dit-elle un jour à sa lectrice, [1] « ils se demandent comment cette pauvre infirme qu'ils ont devant les yeux est la mère de l'empereur. Il y a vingt ans, lorsque je passais au Carrousel, le tambour battait aux champs, et lorsque j'arrivais, la troupe présentait les armes, la foule se pressait autour de ma calèche ; et maintenant, si je me montre, l'on n'ose me regarder qu'à travers les rideaux, l'on craint une indiscrète curiosité ; eh bien, cet intérêt vaut l'autre. En d'autres temps, c'était de l'empressement ; aujourd'hui, c'est de la politesse. Il y a 20 ans, j'étais Altesse ; aujourd'hui je redeviens Madame Letizia. »

Sa seule distraction consistait à se faire lire les ouvrages traitant de l'empereur et de ses compagnons d'armes. Elle désirait connaître tout ce qu'on avait écrit sur son fils, soit en bien, soit en mal ; et quand les livres se trouvaient être en langue étrangère, elle se les faisait traduire. Les récits de guerre ne l'effrayaient point. Elle-même avait, dans le temps, pris part à plus d'une bataille.

En écoutant un jour les « Mémoires du général Lamarque », où l'auteur blâme l'empereur d'avoir

[1] Extrait du Journal de Madame de Sartrouville.

donné un royaume à Murat, Letizia semblait plongée dans de profondes réflexions. Sa lectrice s'arrêtant : [1]

« Pourquoi », lui dit Madame, « interrompre votre lecture ? Me croyez-vous incapable d'entendre la vérité ? Oui, l'auteur a raison. Napoléon a commis une faute irréparable en voulant faire de Murat un roi. C'est que Napoléon, continua-t-elle, n'était pas infaillible ; il n'était pas comme Jésus, fils de Marie ; il n'était que le fils de Letizia. Hélas ! j'avais prévu, longtemps avant, ce qui devait arriver. Lorsque j'étais au faîte des grandeurs, que je n'ai jamais désirées ni regrettées, on me croyait heureuse entre toutes les femmes ; mais pouvais-je être heureuse avec le sourire aux lèvres et la mort dans l'âme ? »

Dans un autre ouvrage, lu à la mère aveugle, son fils était à plusieurs reprises nommé tyran : [2]

« Tyran ! » dit Madame, en se parlant à elle-même, « tyran ! lui qui ne vivait pas une seconde sans songer à la France, toujours à la France. S'ils l'avaient vu seul avec lui-même, comme je l'ai vu, ils ne l'appelleraient pas tyran... L'empereur ne sera vraiment compris que dans un siècle. »

La révolution de juillet 1830 éclata, et au bout de trois jours le trône reconquis par les Bourbons était renversé. En Italie aussi se manifestait un ardent désir de liberté.

Les bouleversements survenus dans le pays gouverné jadis par son fils impressionnèrent si fortement Letizia qu'elle tomba malade. Sa première pensée fut pour son petit-fils, retenu en Autriche, mais qui, sous le nom de Napoléon II, pouvait ré-

[1] Mémoires de Madame de Sartrouville, *le Capitole de 1839*.
Mémoires de Madame de Sartrouville.

clamer le trône de France. Toute l'affection qu'elle avait eue pour le père, elle la reporta, après sa mort, sur le fils, ce roi de Rome qui, dans le château impérial de Vienne, était une presque aussi douloureuse image de grandeur déchue que Napoléon Ier l'avait été sur son rocher désert du lointain océan.

Elle ne l'avait pas revu depuis que le sceptre, la couronne et la perspective d'un brillant avenir lui avaient été enlevés. Le lendemain de la révolution de juillet parut un Appel au peuple français, lui proposant le fils de Napoléon, l'enfant de Paris, pour souverain. Par les journaux Letizia eut bientôt connaissance de l'événement ; et, à cette occasion, elle rappela à son entourage que son petit-fils avait déjà été proclamé roi le 22 juin 1815. Cela lui faisait espérer que la France le rappellerait. Son espoir, cependant ne se réalisa point ; ce fut Louis-Philippe qui monta sur le trône. Le nouveau roi n'ignorait pas que, parmi les révolutionnaires, il y avait eu pour le moins autant de bonapartistes que d'orléanistes ; il crut donc agir sagement en donnant asile à Napoléon dans le palais de Louis XIV, c'est-à-dire en faisant placer au-dessus du monumental escalier de marbre de Versailles, le grand tableau de David qui représente le couronnement de l'empereur.

Après avoir subi de nombreuses vexations, l'ex-roi de Westphalie et sa famille, qui n'avaient pu faire que de rares et courts séjours à Rome, furent enfin autorisés à y établir leur domicile. Letizia, qui aimait beaucoup Jérôme et Catherine, les reçut d'abord chez elle. Plus tard, ils s'installèrent dans un palais voisin de la demeure maternelle. Chaque jour ils visitaient le « Palazzo Bonaparte » avec

leurs enfants, Napoléon et Mathilde, et y rencontraient généralement Lucien.

Jérôme allait tous les matins déjeuner chez sa mère, et lui lire les journaux. Il avait le même timbre de voix que l'empereur.

Un jour il arriva plus tôt que de coutume, et s'approchant doucement du lit de la patiente : [1]

« Ma mère », lui dit-il à voix basse, « m'entendez-vous ? » Elle fit signe que oui. « Eh bien, je viens de recevoir des nouvelles de France annonçant que les Chambres ont rendu un décret de restitution de la statue de l'empereur à la Colonne Vendôme. »

La mère, au premier moment, resta muette ; elle se contentait de presser la main de Jérôme, avec une expression de bonheur qu'on ne lui avait plus vue depuis longtemps. Puis elle joignit les mains, en prière, et de ses yeux éteints s'échappèrent d'abondantes larmes.

Deux jours après, elle se fit conduire de son lit sur un sofa, et toute ranimée, semblait-il, par la grande nouvelle reçue, elle répétait continuellement à voix basse :

« La statue de l'empereur sur la colonne, la statue de l'empereur en plein Paris ! »

On lui en avait apporté une petite reproduction, et c'était pour elle une joie que de la tenir entre ses mains ; mais quand elle parlait de l'inauguration du monument :

« Je ne le verrai jamais », remarquait-elle tristement.

« Mes pauvres yeux, combien je les regrette ! » disait-elle souvent. Et un jour elle ajoutait : [2]

[1] Larrey, II, page 362.

[2] Larrey, II, p. 363.

« Si j'avais été à Paris, comme autrefois, Dieu m'aurait peut-être donné la force de monter sur la colonne, pour m'assurer de la vérité. Il me semble parfois qu'on a voulu tromper une pauvre mère exilée, infirme et aveugle. De quoi faut-il s'étonner? L'âge et le malheur rendent défiant. »

Elle demandait volontiers à ses rares visiteurs s'ils avaient assisté à la réinstallation de la statue de l'empereur sur la colonne Vendôme, si elle était belle, et si on la voyait bien. Ce sujet de conversation l'intéressait énormément.

L'un après l'autre, ses enfants et ses petits-enfants ne tardèrent pas à quitter Rome, de sorte que la grand'mère se trouva de nouveau très isolée. Seul le cardinal Fesch était toujours auprès d'elle.

Le pape Léon XII était mort, et Pie VIII devait bientôt le suivre dans la tombe. Mais si les chefs de l'Eglise se succédaient rapidement, ils éprouvaient tous le même sympathique intérêt pour la mère de Napoléon. Pie VIII visitait l'exilée, et cherchait à la consoler de ses nombreuses infortunes.

« Dieu seul est immuable », répondit-elle une fois au saint-père. « Il avait été trop généreux envers moi. Il m'a repris ce qu'Il m'avait donné. Que sa volonté soit faite ! Je plains seulement mes enfants d'avoir eu tant à souffrir. »

Le pape, qui honorait sa résignation, disait de Letizia :

« Cette pieuse femme a droit à la vénération de tous les princes de la terre. »

Sa vie, effectivement, avait été riche en épreuves ; mais ce qui la préoccupait avant tout, tandis que, privée de la vue, elle passait ses journées sur sa chaise d'impotente, ce n'étaient pas ses souffrances ; non, elle les oubliait pour s'absorber dans le souve-

nir de l'homme remarquable qu'elle avait donné au monde. Son éclat souverain lui avait jadis blessé les yeux ; mais depuis qu'ils avaient été voilés par l'âge et le malheur, son regard intérieur se tournait de nouveau vers l'astre impérial.

« Mon fils a été renversé », disait-elle ; « il a péri misérablement loin de moi ; mes autres enfants sont proscrits ; je les vois mourir les uns après les autres... Je suis vieille, délaissée... Eh bien, je ne changerais pas mon existence contre celle de la première reine du monde. »

XXIX

Visite du comte Prokesch-Osten. — Mort du duc de Reichstadt. Lettre de Marie-Louise à Letizia.

Les pensées de Letizia volaient constamment vers son petit-fils, dont elle s'entretenait souvent avec son entourage. Elle tremblait de joie quand on parlait de son avenir avec confiance, et elle aimait à évoquer le souvenir de sa naissance et de son baptême, auquel elle avait assisté en qualité de marraine. Elle se rappelait encore comment, trois ans plus tard avec une amère douleur, elle avait pour la dernière fois embrassé cet enfant, qui lui-même paraissait si malheureux de quitter les Tuileries.

Combien le moindre signe d'affection de sa part n'aurait-il pas réjoui le cœur de Letizia ! Mais aucune communication n'était permise entre elle et lui. On n'accordait pas même à la grand'mère la consolation de savoir le culte enthousiaste voué par le jeune prince à la mémoire de son père.

La rumeur publique lui avait récemment appris l'état maladif du duc de Reichstadt. S'il venait à mourir, elle perdait du même coup la dernière espérance qui lui restât en ce monde.

Dans un testament fait en 1829, elle instituait son petit-fils, le roi de Rome ou Napoléon II, appelé aussi « duc de Reichstadt », héritier universel de ses biens.

« Tout ce que je possède me vient de l'empereur », disait-elle. « La justice exige donc que je laisse tout à son fils. »

Elle avait, cependant, prélevé sur l'héritage d'as-

sez fortes sommes, destinées à ses enfants et à son frère, fait des pensions et légué des souvenirs à ses domestiques, et s'était enfin montrée fort généreuse pour les pauvres de la Corse.

Letizia léguait à son petit-fils la presque totalité des précieux souvenirs de Napoléon, parmi lesquels figurait le masque de l'empereur, que le docteur Antommarchi lui avait apporté de Saint-Hélène.

En 1832, dans le courant de l'été, l'ami du duc de Reichstadt, le comte Prokesch-Osten, fit un séjour à Rome, et rencontra en société la fille de Lucien, Charlotte, qui avait épousé le prince Gabrielli.

La princesse l'engagea à rendre visite à sa grand'-mère, ajoutant que celle-ci désirait vivement faire sa connaissance. Il fut convenu entre eux qu'elle le conduirait au palais Bonaparte, et le lendemain, 21 juillet, ils se rendirent ensemble, dans la voiture de Charlotte, chez la mère de l'empereur.

Le chambellan Colonna et les deux dames d'honneur les reçurent dans l'antichambre; de là ils furent introduits dans une grande pièce, richement meublée, très haute, et dont les fenêtres, garnies d'épais rideaux ne laissaient pénétrer qu'une faible lueur.

Charlotte s'avança vers sa grand'mère, suivie du comte Prokesch-Osten. Noble et digne dans sa cécité, à peu près paralysée, épuisée par le chagrin, et vêtue de noir de la tête aux pieds, Letizia se leva lentement, soutenue par la princesse. Après avoir salué le comte, elle se laissa retomber sur le sofa, et engagea le visiteur à prendre place à côté d'elle. Puis, de sa voix à la fois sonore et douce, elle parla en termes affectueux à l'ami de son petit-fils. Son français était incorrect, mais son ton très cordial et ses expressions bien choisies.



François-Charles-Joseph Bonaparte

Napoléon II (1811-1832)

Le comte, à son tour, lui donna des nouvelles de cet enfant si tendrement aimé. Elle l'écoutait avec une émotion croissante, l'interrompant souvent par des questions. Plus il entrait dans les détails propres à intéresser une mère, plus elle trouvait de ressemblance entre Napoléon I et Napoléon II.

Le comte, qui avait été plusieurs mois en voyage, ne se doutait pas que la maladie de son ami eût empiré pendant ce temps, et il cherchait à rassurer la grand'mère sur l'état de santé de son petit-fils.

Pour résumer toutes ses pensées, tous ses vœux au sujet de ce cher enfant : [1]

« Qu'il respecte », dit Letizia, « les dernières volontés de son père ; son heure viendra et il montera sur le trône paternel. »

Puis elle se leva, se fit conduire vers le buste du duc, placé à côté de celui de l'empereur, les montra à son hôte, ainsi que les bustes de tous ses autres fils, eut pour chacun, séparément, quelques mots bien sentis, et enfin, en termes amers, parla de la conduite de Marie-Louise.

Le comte, après lui avoir baisé la main, se disposait à se retirer, mais elle le retint, et posa ses mains tremblantes sur la tête de son visiteur. Devinant son intention, le jeune homme s'agenouilla devant elle. Charlotte soutenait sa grand'mère, qui s'était redressée par un suprême effort : [2]

« Puisque je ne puis arriver jusqu'à lui », dit-elle, « que sur votre tête descende la bénédiction de sa grand'mère, qui bientôt quittera ce monde. Mes prières, mes larmes, mes vœux seront avec lui jus-

[1] Larrey, II, p. 402.

[2] *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, par le comte Prokesch-Osten. Paris 1878.

qu'au dernier instant de ma vie ; portez-lui ce que je dépose sur votre tête, ce que je confie à votre cœur. »

Quand le comte se releva, Letizia l'embrassa, et resta longtemps silencieuse, la tête appuyée contre sa poitrine.

Le soir même elle lui envoya une miniature de l'empereur, sur le revers de laquelle était fixée une mèche de ses cheveux, un portrait de Napoléon premier consul, et nombre d'autres objets dont le prisonnier de Sainte-Hélène s'était servi, et que le comte Prokesch-Osten avait promis de remettre au jeune duc, son ami.

Peu de jours après, le comte apprenait à Bologne que le fils de Napoléon était mort. Il avait expiré au château de Schœnbrunn le 22 juillet 1832. Ainsi au moment même où sa grand'mère lui envoyait de loin sa bénédiction, le fils de l'empereur touchait à son heure dernière.

Le jeune prince, qui avait hérité des goûts belliqueux de son père, venait de s'éteindre sans avoir pu s'illustrer sur aucun champ de bataille, et le sombre caveau des Habsbourg s'était refermé sur sa dépouille mortelle.

Le lendemain du décès, l'impératrice Marie-Louise écrivit ce qui suit : [1]

« A Madame Mère,

à Rome.

Schœnbrunn 23 juillet 1832.

» Madame,

» Dans l'espoir d'adoucir l'amertume de la douloureuse nouvelle que je suis malheureusement

[1] Mémoires du roi Joseph, 1854, t. X, p. 382.

dans le cas de vous annoncer, je n'ai voulu céder à personne le soin de vous en faire part.

» Dimanche 22, à cinq heures du matin, mon fils chéri, le duc de Reichstadt, a succombé à ses longues et cruelles souffrances. J'ai eu la consolation d'être auprès de lui dans ses derniers moments, et celle de pouvoir me convaincre que rien n'a été négligé pour le conserver à la vie. Mais les secours de l'art ont été impuissants contre une maladie de poitrine que les médecins, dès le principe, ont unanimement jugée d'une nature si dangereuse qu'elle devait, infailliblement, conduire au tombeau mon malheureux fils, à l'âge où il donnait les plus belles espérances. Dieu en a disposé. Il ne nous reste qu'à nous soumettre à sa volonté suprême et à confondre nos regrets et nos larmes.

» Agréez, Madame, dans cette douloureuse circonstance, l'expression des sentiments d'attachement que vous a voués

» Votre affectionnée fille,
» Marie-Louise. »

La grand'mère était inconsolable.

« Je suis donc destinée à survivre à tous mes enfants », disait-elle. « Qui me soignera dans ma vieillesse? Qui recevra mon dernier soupir? J'ai perdu le plus beau joyau de ma couronne. »

Elle ne répondit jamais à la lettre de Marie-Louise, mais le cardinal Fesch lui adressa, le 6 août, au nom de sa sœur, les lignes suivantes :

« Madame,

» Malgré l'aveuglement politique qui m'a toujours privée de recevoir des nouvelles du cher enfant dont vous voulez bien m'annoncer la perte, je n'ai jamais

cessé de lui conserver des entrailles de mère. Il était encore pour moi l'objet de quelque consolation, mais à mon grand âge, à mes infirmités habituelles et douloureuses, Dieu a voulu ajouter ce coup, nouveau gage de ses miséricordes, dans la ferme espérance où je suis qu'il aura amplement compensé, dans sa gloire, la gloire de ce monde.

Veuillez, Madame, recevoir le témoignage de ma reconnaissance pour avoir pris la peine, dans une si douloureuse circonstance, de soulager l'amertume de mon âme. Soyez sûre qu'elle durera le reste de ma vie.

Mon état m'empêchant de signer cette lettre, permettez que j'en charge mon frère. »

XXX

Mort de plusieurs autres petits-enfants de Letizia. — Poème en son honneur. — Démarches faites pour mettre fin à son exil. — Sa réponse. — Des Français viennent la voir et la décrivent, elle et son entourage.

Comme un vieux tronc épargné par la faux du temps, Letizia voyait ses branches se rompre l'une après l'autre, ses feuilles se flétrir et tomber. Douée d'une force de résistance extraordinaire, elle n'offrait aucune prise aux coups de l'adversité. Rien ne parvenait à l'abattre. Chez elle, l'esprit l'emportait sur le corps, ce pauvre corps dès longtemps réduit à l'état de ruine.

Vers la fin de sa vie, elle évoquait fréquemment le souvenir de tous les êtres que la mort lui avait arrachés. Elle pensait à ses enfants morts en bas âge, en Corse, et à son mari, au fils aîné de Louis et d'Hortense, emporté à la fleur de l'âge. Elle n'oubliait pas non plus sa belle-fille Joséphine, Eugène de Beauharnais et Murat. Et que de deuils encore l'avaient atteinte dans sa vieillesse ! N'avait-elle pas perdu, successivement, deux de ses filles : Elisa Baciocchi et la belle et aimable « Paulette » ? Au milieu de toutes ces tombes, elle était là, vivante ; et quand elle se représentait le tertre sous lequel Napoléon reposait dans l'île lointaine, et le tombeau de marbre du roi de Rome, des flots de larmes s'échappaient de ses yeux.

Jusqu'à ses derniers jours, la mort devait exercer ses ravages autour d'elle. L'année même où mourut le duc de Reichstadt, s'éteignit aussi Napoléon-Louis, le frère si bien doué de Napoléon III. Et en 1834, le jour de Pâques, le prince Baciocchi, petit-

fils de Letizia, fit une chute de cheval et se brisa la tête contre une colonne.

« Un mauvais sort poursuit la troisième génération des Bonaparte. Ils meurent de mort violente », disait l'aïeule.

Paralysée, aveugle, vivant dans le monde des souvenirs, et s'entourant d'objets propres à lui rappeler les chers disparus, elle ne recevait plus que quelques fidèles, qui venaient lui parler des êtres aimés qu'elle pleurait.

Heure après heure, ses yeux éteints étaient tournés vers le buste de l'empereur. Quatorze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté ce monde; et elle se souvenait encore des moindres incidents de son enfance, et il lui semblait entendre résonner sa voix tout près d'elle.

Pendant près d'un quart de siècle, elle avait vécu dans la retraite, fidèle à la mémoire de son fils, et presque oubliée de la nouvelle génération. Mais ceux qui se souvenaient d'elle admiraient sa noble résignation aux vicissitudes de la vie. Courbée sous le faix de sa douloureuse carrière, elle dominait encore tous ses enfants survivants, comme la dernière grande figure de la race.

Le poète Béranger a consacré à Letizia une de ses chansons, dont voici la première strophe : [1]

La noble dame, en son palais de Rome,
Aime à filer; car, bien jeune, autrefois,
Elle filait en allaitant cet homme
Qui depuis l'entoura de reines et de rois.
Près d'elle assise est la vieille servante
Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.
Au bruit de leurs fuseaux, elles disent : Hélas!
Que la fortune est décevante!

[1] *Madame-Mère.* Œuvres posthumes de Béranger. Dernières chansons.

On désirait vivement en France rouvrir les portes du pays à l'exilée, qui touchait alors au terme de sa vie. Les autorités décidèrent donc que le décret de bannissement concernant la famille Bonaparte serait, exceptionnellement, abrogé en faveur de l'aïeule. Mais la compassion du monde venait trop tard. En aucun cas, d'ailleurs, Letizia n'eût accepté de rentrer en France sans ses enfants. Le 26 avril 1834, elle répondit aux ouvertures du député Sapey : [1]

« Monsieur,

» Les personnes qui connaissent l'absurdité du maintien de la loi d'exil de ma famille, et qui voudraient néanmoins proposer une exception pour moi, n'ont jamais connu ni mes principes, ni mon caractère.

» Je restai veuve à trente-trois ans, et mes huit enfants furent ma seule consolation. La Corse fut menacée d'être séparée de la France. La perte de mes biens et l'abandon de mes foyers ne m'épouvantaient point. J'ai suivi mes enfants sur le continent. En 1814, je suivis Napoléon à l'île d'Elbe, et en 1816, malgré mon âge, je l'aurais suivi à Sainte-Hélène, s'il ne l'eût pas défendu ; et je me résignai à vivre à Rome, prisonnière d'Etat. Je ne sais si ce fut par ampliation à la loi qui m'exilait avec ma famille de la France, ou par un protocole des puissances alliées. Je vis alors que la persécution arriverait à forcer les membres de ma famille qui se dévoueraient à vivre à Rome, pour me tenir compagnie, à l'abandonner ; et je me décidai à me passer du monde et à n'espérer d'autre bonheur que celui de la vie future, puisque je me voyais séparée de ceux pour lesquels je tiens à la vie, et dans lesquels reposent tous mes

[1] Mémoires du roi Joseph, 1854, t. X, p. 392.

souvenirs et tout mon bonheur, s'il pouvait y en avoir encore pour moi sur cette terre. Que pourrais-je trouver en France d'équivalent qui ne fût encore empoisonné par l'injustice des hommes puissants, qui ne peuvent pas pardonner à ma famille la gloire qu'elle s'est acquise ?

» Qu'on me laisse donc, dans mes honorables souffrances, porter au tombeau l'intégrité de mon caractère. Je ne séparerai jamais mon sort de celui de mes enfants ; c'est la seule consolation qui me reste.

» Agréez, néanmoins, Monsieur, mes remerciements de la part d'intérêt que vous prenez à moi.

» Je suis, avec la considération la plus distinguée, etc.

» Pour Madame,

» R. MELLINI. »

. . . .

Les Français qui visitaient Rome à cette époque ne manquaient pas de s'arrêter, à la place de Venise, devant le grand bâtiment du coin, où demeurait la mère de l'empereur, oubliée, semblait-il, par la mort au milieu de la ville des ruines. L'architecture sévère et les sombres murailles de son palais formaient un contraste frappant avec la magnificence des édifices voisins.

Peu de gens demandaient audience à Letizia. On craignait de troubler le repos de sa vieillesse. Deux ans avant sa mort elle reçut, cependant, la visite de trois Français, qui ont raconté plus tard cette entrevue.

En pénétrant dans le silencieux palais, ils se tu-

rent instinctivement, saisis par la solennité du lieu. Ils montèrent sans bruit l'escalier et, parvenus à l'antichambre, ils y trouvèrent deux valets portant la livrée impériale. L'un d'eux fut chargé de les annoncer.

Peu après, Rosa Mellini, dame italienne à l'air grave, vint à eux et les conduisit à la chambre à coucher de Letizia.

La vieille dame était sur sa chaise longue, le visage tourné vers les Français qui, pénétrés de respect, s'étaient arrêtés à la porte. [1]

« Venez près de moi », leur dit-elle, « car je n'y vois plus ; je veux vous dire combien je suis heureuse de recevoir des Français ; il en vient si peu pour visiter la mère de l'infortuné empereur. Il n'y a que les Anglais ou les Américains qui demandent à me voir ; mais les premiers, je ne les connais pas. »

En prononçant ces derniers mots, elle avait élevé la voix et donné à ses paroles une intonation particulière.

Son teint était absolument incolore, ses yeux noirs sans regard, mais un bienveillant sourire animait encore son visage. Sur ses joues amaigries ne se voyaient presque pas de rides. La bouche, finement tracée, avait une expression de douleur résignée, et son profil, en dépit du grand âge, ressemblait à la médaille d'une impératrice romaine.

Comme coiffure, elle portait un turban blanc, qui laissait le front à découvert, ce front qui rappelait celui de Napoléon.

Un manteau d'hermine, jeté sur sa robe de velours, cachait jusqu'à ses pieds, mais malgré ce chaud vêtement, sa main, lorsqu'elle la donna à bai-

[1] Extrait du *Magasin des familles*, t. III.

ser aux jeunes Français, était froide comme du marbre.

A côté d'elle était placée une petite table d'apparence fort simple, sur laquelle, par moments, elle laissait errer ses doigts. Et tout près, sur une magnifique colonne, se trouvait le buste du roi de Rome.

« Vous voyez », leur dit-elle, « tout ce qui me reste de mon fils. Cette petite table était près de son lit à Sainte-Hélène, et c'est sur ce buste qu'il a fixé son dernier regard. Il m'a légué cela, mon pauvre enfant !... Une petite table et un buste !... Oh ! ce n'est pas gai », reprit-elle, « de venir voir la mère de l'empereur, une vieille femme qui a un pied dans la tombe. — J'ai bien souffert dans ma vie ; à trente ans je suis restée veuve, avec huit enfants, tous jeunes. Napoléon avait quatorze ans. Son père et moi avions été le voir à Brienne ; mon pauvre mari mourut en retournant en Corse. Je veux vous faire voir son portrait. »

Et appelant un vieux valet de chambre, elle se fit rouler dans le salon, où les Français la suivirent.

Ce salon était orné de tableaux représentant des rois, des reines, des princes et des princesses de la famille Bonaparte, tous en costume de gala. Dans un enfoncement, au milieu de la paroi, était fixé le portrait du père de tous ces souverains. Un buste colossal de Napoléon dominait le tout. Là se trouvaient encore les portraits de Joséphine, d'Hortense et d'Eugène Beauharnais, du roi de Rome et du futur Napoléon III. Seule Marie-Louise manquait au cercle de famille.

Letizia ayant pris place, comme d'habitude, sous le tableau qui représentait son mari, les visiteurs purent constater combien les traits de l'empereur

rappelaient davantage le visage maternel. Napoléon n'avait hérité de son père que la couleur grise des yeux et la forme du visage.

« Oh ! » reprit-elle, « mon fils avait une belle figure quand il était de bonne humeur ; quand il réfléchissait à sa grande affaire, il prenait une physionomie bien sérieuse ; alors je lui disais : « Mon enfant, je me fâcherai quand on me dira que tu me ressembles. » Cela le faisait rire, et il m'embrassait ; pauvret, il était si bon ! »

Avant de se retirer, les Français demandèrent à Letizia sa bénédiction, qu'elle leur accorda volontiers.

Elevant ses deux mains :

« Puissiez-vous être heureux », dit-elle, « mais avant tout, résignés à la volonté de Dieu ! Adieu, pensez quelquefois à la vieille mère de Napoléon ; elle mourra bientôt. »

XXXI

Mort de Catherine de Westphalie. — Derniers jours de Letizia. — Sa mort et son testament. — Son corps est déposé en Corse.

Pendant de longues années, Letizia s'était habituée à regarder la mort en face. Comme les Juifs, lorsqu'ils célèbrent la Pâque, elle s'était ceint les reins, et portait à la main le bâton de pèlerin.

Personne ne doutait plus que sa vie ne touchât à son terme ; mais, du bord de la tombe, elle exerçait encore sur ses enfants la même autorité que jadis. Dans ce caractère ferme et droit, nulle trace de mensonge ou de fausseté. Le petit cercle qui l'entourait au soir de sa vie la vénérait profondément. Ceux de ses enfants qui étaient autorisés à vivre dans son voisinage l'entouraient de leurs soins; les autres suppliaient qu'on leur permît de revoir, une fois au moins, leur mère.

Un dernier coup, bien sensible, était encore réservé à Letizia. Sa belle-fille favorite, Catherine de Westphalie, surnommée Trinette dans l'intimité, mourut à Lausanne le 29 novembre 1835. Sa propre famille avait fait tout au monde, en 1814, pour la décider à se séparer de son mari ; mais elle avait mieux aimé l'exil, la persécution et la pauvreté, avec Jérôme, que la patrie, les honneurs et la richesse sans lui.

« Par sa noble conduite », disait Napoléon en parlant d'elle, à Sainte-Hélène, « cette princesse a, de ses propres mains, inscrit son nom dans l'histoire. »

Sa santé s'était fortement ressentie des chagrins et des tracas qui l'avaient poursuivie. On espérait

cependant encore que sa vie n'était pas en danger.

Letizia fut désolée en apprenant ce nouveau deuil. « Ils meurent donc tous loin de moi! » disait en gémissant cette mère accablée du poids de ses peines. « Je suis seule à les pleurer ici! Moi seule, je reste ! Suis-je condamnée à les enterrer tous, après les avoir mis au monde? Et je n'ai plus de larmes pour les pleurer !... Que la volonté de Dieu soit faite ! »[1]

Après la mort de Catherine, Letizia ne voulut plus recevoir aucune visite. Elle menait une existence d'ermite. De jour en jour elle s'affaiblissait davantage, à tel point qu'elle avait à peine la force de parler ; mais, si le corps était exténué, l'esprit restait lucide, et jusqu'à la fin elle conserva toute son énergie morale.

Lucien et Jérôme étaient auprès d'elle. Louis, malade, n'avait pu quitter Florence, et Joseph s'était vu refuser par les puissances alliées la permission d'assister aux derniers moments de sa mère. Caroline non plus, malgré ses instances désespérées, ne put la revoir à son lit de mort.

Le 2 février 1836, tandis que les cloches du Capitole sonnaient les vêpres, la mère de Napoléon s'éteignit, par suite d'un épuisement général. Elle n'avait pas perdu connaissance un seul instant ; et elle s'endormit doucement, sans agonie. A ce moment suprême, elle avait autour d'elle le cardinal Fesch, son fils Jérôme et la femme de Lucien, sa dame de compagnie, Rosa Mellini, le docteur Ramolino, son parent, et son fidèle chambellan Colonna.

Le sculpteur Thorvaldsen fut mandé pour prendre son masque. Elle avait conservé sa beauté dans la mort.

[1] Larrey, vol. II, p. 477.

Au commencement de cet ouvrage, nous avons fait remarquer qu'on n'a jamais pu préciser exactement l'époque où naquit Letizia, mais, si l'on s'en rapporte à l'opinion générale quant à la date de sa naissance, elle serait morte à 87 ans environ.

Peu après la mort du duc de Reichstadt, elle avait modifié ses dernières volontés ; et ce second testament, daté du 22 septembre 1832, fut ouvert le soir même de son décès. C'était un document très détaillé, rédigé en italien, et traduit en français sous les yeux du cardinal.

Letizia faisait des legs importants à tous les gens de sa maison, tout d'abord au chambellan Colonna et à Rosa Mellini. Elle laissait sa vaisselle d'or à ses fils Joseph et Louis, mais en réservait une partie pour Lucien et Jérôme. Son frère, le cardinal, héritait de tous les portraits de famille.

Sans expliquer nettement la cause de sa décision, elle n'octroyait à sa fille Marie-Caroline que sa part légitime, à laquelle, cependant, elle ajoutait un collier de perles, symbole, sans doute, des larmes que la conduite de Caroline envers Napoléon avaient arrachées à son cœur maternel.

Elle avait détruit toutes les créances faisant de ses enfants ses débiteurs, et elle interdisait expressément qu'on fît aucune recherche quant aux avances faites à plusieurs d'entre eux. Exceptionnellement se trouvait mentionné un reçu de 300,000 francs, prêtés par elle à sa fille Caroline en 1815.

Elle léguait enfin une forte somme à Ajaccio, l'endroit du monde qu'elle avait le plus aimé. Et à cette ville, où se rattachaient ses meilleurs souvenirs de jeunesse, elle laissait aussi son cœur.

Plusieurs fois déjà, le bruit de la mort de Letizia avait couru dans Rome ; aussi, lorsque sa dernière

heure eut vraiment sonné, bien des gens doutèrent-ils que la nouvelle fût vraie.

Craignant de blesser le gouvernement français, la cour papale exigea que la cérémonie de la sépulture se fît sans aucun apparat. On interdit même à la famille Bonaparte de placer les armes impériales au portail de l'église; mais on ne put empêcher qu'elles figurassent aux coins du drap mortuaire, accompagnées de cette inscription en lettres d'or :

L. R. B.

MATER NAPOLEONIS

Letizia elle-même avait ordonné dans son testament que ses funérailles fussent simples, et qu'une somme importante fût, ce même jour, distribuée par son frère aux pauvres de la ville. Comme elle n'avait jamais aimé la flatterie ni les vaines paroles, de pompeuses louanges eussent été déplacées devant son cercueil.

Le jour même où la mère de l'empereur était conduite au lieu du repos, s'effectuait l'élection d'un nouveau pape. Et tandis que les Romains couraient en foule à Saint-Pierre, pour assister à la cérémonie, un modeste corbillard, suivi de quelques fidèles, partait du palais de la place de Venise pour se rendre à l'église Saint-Louis des Français, où une messe fut célébrée pour le repos de l'âme de la défunte, et le requiem, l'éternel chant de paix, exécuté à l'orgue. A tous les assistants, même au cardinal à cheveux blancs, Letizia avait servi de mère. Tous aussi voyaient disparaître avec elle la dernière et noble figure d'un temps écoulé.

Dans la nuit du quatre au cinq février, sa dépouille mortelle fut transportée à Carneto, près de Civita-Vecchia, et la bière déposée dans le caveau

de l'église des Dames de la Passion. Bien des années plus tard, on retira de là ce cercueil pour le transférer, avec celui du cardinal Fesch, à Ajaccio, selon le désir du frère et de la sœur.

Bien que Letizia eût vécu si longtemps en Italie, sa mort y fit peu de bruit. Aux yeux des Français, elle était morte vingt-cinq ans trop tard, et ils avaient aussi peu de larmes pour la mère, presque oubliée, de Napoléon que pour le fils de l'empereur, né enfant de France, mais mort prince autrichien.

Cependant, soit en France, soit ailleurs, il se trouva des gens pour rendre justice à cette femme qui méritait la compassion du monde entier.

Voici, entre autres, comment s'exprima à son sujet un des journaux français de l'époque :

« Madame Letizia Bonaparte vient de mourir à Rome. Cette nouvelle, donnée avec les cent nouvelles du jour, n'a excité que peu d'attention, et puis on l'a oubliée comme toute autre. Cependant la destinée de celle qui fut la mère de Napoléon mérite bien quelques regards de la part du poète et du prosateur. Pendant vingt années d'exil, aucun acte qui ne cadrât point avec la grandeur de son fils n'échappa jamais à cette mère. C'est qu'arrivée tard au faîte des grandeurs, après avoir vécu dans la rudesse d'une existence pauvre, Letizia avait conservé toute sa fermeté et sa fierté native. De cet œil italien, habitué au beau et que rien n'éblouit, elle avait vu monter son fils à la première place, comme chose due ; son génie même n'excitait pas son étonnement ; elle en sentait l'origine en elle-même ; car, quelque effacé qu'ait été en France le rôle de la mère de Napoléon, elle n'en fut pas moins une femme d'un esprit et d'un caractère supérieurs. Le grand homme l'a souvent dit, et son jugement a été pleinement

confirmé par le respect profond et général qui, à Rome, environna toujours Madame Bonaparte. »

Ailleurs encore se lisent ces lignes :

« Aucune femme, dans l'histoire, ne semble avoir été comblée de plus de félicités par les caprices du sort, et aucune, certes, n'a dû subir des épreuves plus rudes, et boire, comme elle, le calice de la douleur jusqu'à la lie. »

Enfin, une troisième publication lui rend l'hommage suivant :

« Parvenue au terme de la vieillesse, réfugiée chez les ennemis de son nom et de sa patrie, au milieu de la joie que leur inspire la mort de son fils et de son petit-fils, elle supporte ce malheur avec une dignité naturelle et facile, comme jadis les menaces de Paoli. »

Aux jours de gloire et de prospérité, jamais la moindre trace de vanité chez elle ; dans les jours de malheur, jamais de plaintes. Cette âme forte évitait même de prononcer le nom de ses ennemis.

*
* *

Peu après la disparition de l'aïeule, moururent encore d'autres membres de la famille : la reine Hortense d'abord, et deux ans plus tard Joseph Fesch.

Le cardinal, depuis la mort de sa sœur, ne semblait plus tenir à la vie. Il dépérit, miné par un cancer, ce terrible mal qui avait fait tant de ravages parmi les proches de Letizia. Après avoir atteint le plus haut rang dans le sacré collège, il mourut le 13 mai 1839, à l'âge de 77 ans. Cinq jours plus tard Caroline Murat, ex-reine de Naples, suivait son oncle dans la tombe.

Dans le testament du cardinal se trouvait, entre autres, la disposition suivante :

« J'affecte 200,000 francs à l'érection d'une église, au côté sud du grand établissement que j'ai fondé à Ajaccio. Je désire que mes cendres et celles de ma sœur reposent dans cette église, au milieu de mes concitoyens. »

Son principal héritier, Joseph Bonaparte, saisit le prétexte de l'exil de la famille pour laisser provisoirement cette clause de côté ; et l'église ne fut pas construite.

En 1851, les deux cercueils furent enfin transportés en Corse, et en 1857 Napoléon III fit bâtir le lieu de culte en question, dont l'autel est orné d'une statue du Christ de grande valeur artistique. Napoléon l'avait rapportée, comme trophée, de sa première campagne d'Italie, et donnée à sa mère. Celle-ci, à son tour, en avait fait présent à sa ville natale.

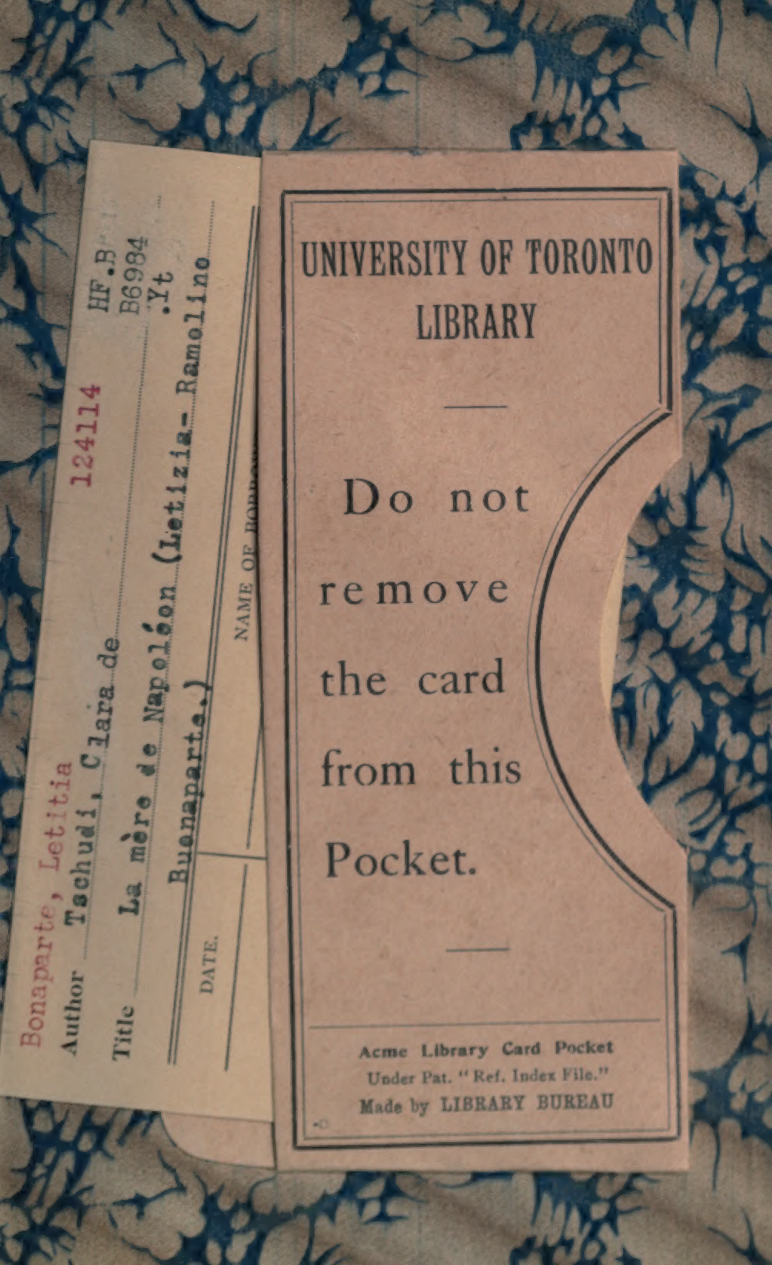
Le cercueil de Letizia est au centre du caveau. Et autour de celle que l'on a surnommée « la Niobé de la Corse », reposent le cardinal et plusieurs autres membres de la famille.

A l'entrée et au-dessus de la crypte est un superbe bloc de marbre noir, qui porte en lettres d'or cette inscription :

MARIA LETIZIA RAMOLINO BONAPARTE

MATER REGUM.





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Bonaparte, Letitia
124114
HF.B
B6984
.Yt
Author Tschudi, Clara de
Title La mère de Napoléon (Letizia- Ramolino Buenaparte.)
DATE.
NAME OF BORROWER

